00101893

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018

ANDRÉ THEURIET

MADEMOISELLE GUIGNON

Arcano è tutto,
Fuor che il nostro dolor. Negletta prole,
Nascemmo al pianto, e la ragione in grembo
Da' celesti si posa.

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
CHARPENTIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
28, QUAI DU LOUVRE, 28

1874

Tous droits réservés.

00101893

MADEMOISELLE GUIGNON

I

Je suis née le vendredi saint, dans une petite ville du Poitou. On ne m'attendait pas si tôt, et j'avoue qu'on ne pouvait plus mal choisir son jour pour entrer dans le monde. De toute façon mon arrivée fut une désagréable surprise. Mon père, qui était receveur des finances à Saint-Clémentin, désirait un garçon ; une somnambule le lui avait prédit, il y comptait et avait décidé qu'on l'appellerait Maurice. Quand la sage-femme, après m'avoir examinée aux grises lueurs d'une pluvieuse matinée d'avril, annonça une fille, mon père poussa un juron formidable et tourna

brusquement le dos à la matrone scandalisée. Toute la layette avait été marquée aux initiales de ce *Maurice* idéal qui devait empêcher le nom de Mauclerc de tomber en quenouille. — Quel dommage ! murmura plaintivement ma mère, et quel nom donner maintenant à l'enfant? — Qu'on l'appelle Guignon ! répliqua mon père furieux. — Et le nom m'est resté.

Cependant il fallait utiliser les fameux *M* brodés sur la layette, et il fut convenu qu'on me nommerait Madeleine. Ma mère étant trop délicate pour me nourrir, je fus confiée à une belle paysanne des environs de Ruffec; mais l'influence néfaste qui s'était déjà manifestée à ma naissance continua de s'attacher à moi : au bout de quelques semaines, on s'aperçut que cette fille n'avait plus de lait. Je dépérissais à vue d'œil. Mon père haussait les épaules et allait partout répétant « qu'on n'élèverait pas cette petite... » Puis, comme ma mère fondait en larmes : « Eh bien, quoi? ajoutait-il, elle mourra... Cela vaut mieux que d'avoir une enfant malingre. » Enfin, un médecin de Poitiers ayant con-

scillé d'essayer le lait de chèvre, on acheta une jolie chevrette blanche, et je me suspendis avidement aux mamelles gonflées de ma nouvelle nourrice. Son lait aromatique et salubre me sauva. Je m'étais si bien accoutumée à ce régime qu'on ne pouvait plus me séparer de ma chevrette aux cornes aiguës, et je la tetais encore que j'avais déjà depuis longtemps les jambes assez solides pour piétiner le sein de notre antique nourrice à tous, la terre, et les yeux tout grands ouverts pour admirer les merveilles du monde extérieur.

Pendant cette période du premier âge, nous sommes plus vivement impressionnés par les choses que par les personnes. J'ai à peine un vague souvenir des gens que j'ai vus dans ma petite enfance, mais je me rappelle très-exactement la façon dont j'ai fait connaissance avec les pierres, les fleurs et les bêtes, dans notre vieille maison de Saint-Clémentin, située au bord de la Charente, non loin de la route de Ruffec. Grâce aux verres grossissants que les enfants ont dans les yeux, tout m'y paraissait immense :

le double perron de la porte d'entrée, le vestibule sonore, l'escalier aux marches carrelées et à la rampe de chêne, le grenier avec sa forêt de charpentes. Je revois distinctement le jardin bas et ombreux qui se prolongeait jusqu'au bord de la rivière marbrée de feuilles de nénufar, la terrasse qui le dominait et où des héliotropes poussaient de vigoureuses floraisons à odeur de vanille, les allées sablées, semées de débris de faïence bleue, que je prenais pour des écailles tombées du ciel, et que je serrais précieusement dans les poches de mon tablier. Je me souviens surtout d'une magnifique julienne blanche à fleurs doubles, qui s'épanouissait dans une des plates-bandes, et pour laquelle j'avais une vive tendresse. Je me couchais tout près d'elle, j'admirais ses opulents panaches, si fièrement dressés vers le ciel; je me grisais de son parfum pénétrant, je ne la quittais plus. Aussi mon chagrin fut-il grand lorsque je la vis jaunir et s'étioler. Je n'oublierai jamais mon effroi quand le jardinier, l'arrachant de terre, me dit qu'elle était morte et me montra un ver qui rongeait la

racine. Ce fut ma première sensation pénible. Je restai longtemps assise près de la plate-bande dégarnie, me demandant avec terreur s'il en était ainsi de tout le monde, et si je ne mourrais pas, moi aussi, rongée par quelque affreuse bête invisible.

A cette époque, mon enfance était très-solitaire. Ma mère, toujours souffrante depuis ma naissance, ne sortait guère de la maison. Elle passait presque toutes ses journées étendue sur une chaise longue, au salon. C'est ainsi que je la vois dans mes souvenirs : très-pâle, très-languissante, enveloppée dans une robe de chambre de cachemire gris, et reposant sur les coussins sa tête, qui semblait trop lourde. Elle avait de grands yeux bleus un peu cernés, d'épais cheveux châtains lissés en bandeaux sur son front d'un blanc mat, et à demi cachés par de jolis bonnets de linge. Le plus souvent elle lisait; parfois aussi elle s'asseyait au piano et se mettait à chanter de vieux airs. Sa voix frêle, mais très-expressive, avait le don de me charmer. Dès que je l'entendais, j'accourais du fond du jardin,

je me blottissais dans l'embrasure d'une fenêtre, derrière de grands rideaux de soie brochée, et, ma poupée dans les bras, j'écoutais de toutes mes oreilles. Je ne pouvais entendre sans émotion ce passage de la vieille chanson de Bertaut :

Félicité passée,
Qui ne peux revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je en te perdant perdu le souvenir!

Je ne comprenais pas le sens des paroles, mais les sons mélancoliques de l'air me remuaient profondément. Peut-être aussi l'expression de tristesse qu'y mettait ma mère agissait-elle plus vivement sur mon organisation nerveuse? Chaque fois que ce refrain revenait sur ses lèvres, mes yeux s'emplissaient de larmes, et je sanglotais doucement derrière mon rideau.

Mon père était, comme esprit et comme tempérament, tout l'opposé de ma mère. Grand, robuste, bien découplé, l'œil vif, la mine fleurie, la voix chaude et retentissante, il représentait ce qu'on appelle dans le monde un joyeux compagnon et un beau cavalier. La vie sédentaire l'ennuyait. Il aimait toutes les distractions

bruyantes et coûteuses : les parties de campagne, le jeu, la chasse, — la chasse surtout. Nous avions une meute et un piqueur en livrée. C'était une de mes joies, dans les matinées d'octobre, de me réveiller aux sons de la fanfare du piqueur ; alors je courais à la fenêtre, en robe de nuit, et je voyais mon père, la moustache retroussée, vêtu de sa veste de chasse, guêtré jusqu'aux genoux, sauter lestement dans le tilbury, tandis que les chiens aboyaient et que la fanfare retentissait sur la route. J'aimais mon père, bien qu'avec ses brusqueries et ses colères violentes il ne fût pas toujours tendre pour moi. Je le trouvais beau, élégant, imposant ; j'étais fière de lui, et je n'avais pas de plus grand plaisir que lorsque, dans ses jours de bonne humeur, il m'emmenait avec lui à la promenade. On détachait une belle chienne épagneule qui s'appelait *Ravissante*, et qui nous suivait en bondissant, puis nous longions le bord de la rivière. Nous bavardions alors tous deux à cœur joie. Mon père me parlait du pays où il était né et de mes grands-parents Mauclerc, qui habitaient Trois-Fontaines,

un village situé aux confins du Barrois et de la Champagne. Ce n'était guère que dans nos promenades intimes qu'il consentait à faire allusion à son origine villageoise. A la maison, on n'en soufflait mot, mon père ne se souciant pas d'apprendre aux notables de Saint-Clémentin que leur receveur sortait d'une souche paysanne. Quant à moi, ces récits de Trois-Fontaines remuaient sans doute au fond de mon cœur je ne sais quelle fibre campagnarde, car ils m'intéressaient singulièrement. Ces heures de promenades et d'expansion étaient des heures de fête, malheureusement trop rares. Mon père paraissait goûter médiocrement les douceurs de la vie de famille; il vivait beaucoup au dehors, et souvent nous ne le voyions pas même aux heures des repas.

Dans cette brume déjà lointaine de la première enfance, deux souvenirs très-vifs et très-colorés surnagent encore au-dessus de tous les autres. Le premier est l'arrivée de ma bonne, Modeste. Ma mère, souvent alitée, ne pouvait s'occuper de moi et ne voulait pas me confier à

la cuisinière. Il fut convenu qu'on prendrait une jeune fille qui devait servir à la fois de bonne et de femme de chambre, et qui nous avait été recommandée par la femme du percepteur. Elle venait de Tours, où elle avait été élevée au couvent des ursulines. Je la vois toujours débarquer à la maison, tenant une boîte à chapeau d'une main, et de l'autre une tête de carton comme il y en a chez les modistes. Agée de dix-sept ans, fraîche comme une rose de haie, avec des yeux d'un bleu très-doux et une forêt de cheveux blonds, elle était fort vive et pimpante, prompte à la riposte, superstitieuse à l'excès, ayant toujours un proverbe ou une chanson aux lèvres. Sa gaieté, sa physionomie éveillée et ses bons grands regards me séduisirent sur-le-champ. Elle, de son côté, me voyant pâlotte, délicate et un peu abandonnée, s'attacha fortement à la pauvre *petiote*, comme elle m'appelait. La fibre maternelle qui existe chez toute femme vraiment femme, se mit à vibrer soudain dans son cœur de jeune fille à l'aspect de cette enfant qui lui tendait les bras. Modeste me soigna, me

câlina, me dorlota comme une mère. Nous couchions dans la même chambre, ma couchette près de la sienne, et bien souvent je me glissais près d'elle et je m'endormais dans ses bras. Elle avait la mémoire meublée de tous les contes de la *Bibliothèque bleue*, et j'ai été bercée avec les histoires de *la Belle Mélusine* et des *Quatre fils Aymon*. Tous ces récits merveilleux me ravissaient et me passionnaient. Je buvais avidement les paroles de Modeste ; je vivais dans un monde de fées, de fils de rois, de châteaux enchantés, et j'y croyais plus énergiquement qu'aux chapitres de mon catéchisme, qui me paraissaient bien gris, bien monotones à côté de toutes ces féeries. Ce catéchisme à couverture verte, que ma mère me faisait apprendre verset par verset, était pour moi comme une médecine amère ; je ne l'avalais que par petites doses et avec force grimaces. Parfois on appelait mon père pour me mettre à la raison, et avec son caractère emporté, cette intervention finissait toujours par des scènes où Modeste prenait chaudement ma défense. Elle était intraitable quand

il s'agissait de moi. Lorsque par hasard elle avait le dessous, elle s'écriait qu'elle ne pouvait plus rester dans une maison où on maltraitait sa *petiote* fille ; elle demandait son compte et disparaissait, emportant sa fameuse tête de carton. Cela durait cinq ou six jours, puis un beau matin on la retrouvait installée dans l'antichambre et ourlant des serviettes, comme si rien ne s'était passé.

II

Un autre de mes bons souvenirs de ce temps-là, c'est celui d'un vieux professeur de philosophie du collége de Saint-Clémentin, qui me donna mes premières leçons de grammaire. M. Desprairies était un des familiers de la maison. Il paraissait avoir une tendre affection pour ma mère, et, quand il nous venait voir le matin après son cours, il ne manquait pas de lui apporter un bouquet de fleurs de son jardin. Je me rappelle toujours lui avoir vu effeuiller furtivement des roses dans le tiroir du chiffonnier où ma mère serrait sa broderie et son livre favori. C'était alors un homme d'une cinquantaine d'années, très-rouge, avec une voix de stentor, de gros favoris bourrus, d'épais sourcils proéminents sous lesquels brillaient de beaux yeux spi-

rituels. Il portait de longues redingotes *à la propriétaire*, des cols qui lui grimpaient jusqu'aux oreilles, et, en guise de cravate, un énorme foulard vert et ponceau. D'abord il me fit peur, mais, l'ayant vu un jour sourire d'une espièglerie et l'ayant deviné bonhomme, je commençai tout doucement à m'émanciper au point que, lorsque nous étions seuls j'étais parvenue à le faire jouer à pigeon-vole. Pour me contraindre à demeurer attentive pendant mes leçons, il me plaçait entre ses deux longues jambes et posait ses deux larges mains de chaque côté de mes joues, comme ces œillères qu'on met aux chevaux. Le jeudi, quand j'avais bien travaillé, M. Desprairies me disait de sa grosse voix : — Allons, petite, prenez votre panier, nous irons à la *borderie* et nous emmènerons Ravissante.

Oh ! les bonnes heures que celles du jeudi ! Nous suivions lentement le chemin de Saint-Saviol, qui côtoie la Charente ; M. Desprairies me tenait par la main, et Ravissante bondissait autour de nous en emplissant l'air de ses aboiements joyeux. Pour arriver à la *borderie* il fal-

lait traverser la châtaigneraie des Touches, toute pleine de mousse, de bruyères et de champignons couleur d'or. M. Desprairies ne se lassait jamais de mes *pourquoi*. J'étais la plus grande questionneuse du monde; je voulais tout savoir pourvu qu'on ne me l'apprît pas sous forme de leçon. Au bout d'une heure, on apercevait les arbres de la *borderie*. Mon professeur tirait de sa poche une énorme clef pour ouvrir une toute petite porte aux planches grises, et nous entrions dans un vaste enclos, ni jardin, ni bois, où il y avait de tout: de la vigne, du maïs, des cerisiers chargés de cerises dans la saison, des poiriers dont les branches *croulaient* sous les fruits, des massifs de figuiers et d'énormes touffes de fenouil et de lavande. Au milieu de ce fouillis s'élevait une maisonnette où nous nous installions près d'une table rustique, entre un bahut garni de semences et une longue horloge de village qui ne marquait plus les heures... Assise sur les genoux de mon maître, j'écoutais les aventures de *Don Quichotte*; M. Desprairies, tout en me contant

ses histoires, me pelait gravement une belle poire fondante, que je savourais avec délices... Et nous étions tous deux bien, bien heureux ! Le soir, après avoir cueilli un bouquet pour maman, nous retraversions la châtaigneraie déjà obscure ; puis nous rentrions à Saint-Clémentin, moi lui donnant la main, et lui portant avec précaution mon petit panier plein d'*oronges* ou de châtaignes. Je revenais le cœur dilaté, les joues roses, les yeux brillants, et M. Desprairies, après avoir offert son bouquet et baisé respectueusement la main de ma mère, me disait avec une légère tape sur la joue : — Bonsoir, petite, apprenez bien votre *verbe*.

Excellent homme ! A la maison, tout le monde l'aimait, hormis mon père, qui détestait les livres et les savants, et que les attentions de M. Desprairies pour ma mère avait le don d'agacer singulièrement. Quand il surprenait l'un de ces tendres et innocents baise-mains que maman avait pris l'habitude d'accorder à mon professeur, il laissait échapper un juron mal étouffé, et à peine M. Desprairies avait-il tourné le dos.

qu'il le persiflait avec acharnement, le traitant irrévérencieusement de barbon ridicule et de vieux rocantin. Ma mère, elle, affectionnait mon maître comme on aime un bon chien bien laid, mais fidèle, soumis et passionnément dévoué. Elle lui contait ses pressentiments, ses rêves, ses petits chagrins, et elle était si sûre de sa solide amitié qu'elle lui confiait même ses plus grands secrets, comme je l'appris par une conversation qui eut lieu entre eux un soir qu'on me croyait endormie. — Je venais d'avoir la rougeole, et on avait transporté mon petit lit dans l'alcôve de ma mère. Il faisait déjà froid, un léger feu de sarments flambait dans la cheminée ; du fond de l'alcôve, en ouvrant les yeux, je voyais ma mère étendue sur le canapé, et non loin d'elle M. Desprairies dans un fauteuil. Modeste allait et venait à travers la chambre, tantôt se penchant vers l'âtre, tantôt s'approchant de ma couchette, et moi, tout heureuse d'être ainsi dorlotée, je m'assoupissais par instants, bercée par le frémissement de la bouilloire entre les chenets. Quand je me réveillai, Modeste était

partie et on parlait de moi. — Elle est bien mignonne et bien affectueuse, disait M. Desprairies en fourrageant dans ses favoris avec une aiguille à tricoter, elle vous ressemble.

— Trop! soupira ma mère; pourvu que cette ressemblance ne lui soit pas fatale! Monsieur Desprairies, croyez-vous que Dieu punisse les enfants des fautes de leur mère?

— Des fautes? s'écria-t-il; hé! bonnes gens, quelles fautes auriez-vous pu commettre, vous, douce et candide comme un lis!

— J'en ai pourtant une à me reprocher, une très-lourde... Je me suis mariée contre le gré de mon père, ne le saviez-vous pas?

— Je savais M. Mauclerc brouillé avec votre père, voilà tout...

J'avais ouvert mes yeux tout grands, et j'écoutai avidement toute la conversation. Ma mère conta à M. Desprairies comment elle avait été adorée par son père, M. de Rosières, et comment elle avait connu son mari dans un bal de la petite ville qu'elle habitait. Mon père était beau et séduisant, elle l'avait tout de suite passionné-

ment aimé. Il demanda sa main, et il essuya un refus dédaigneux. Ce refus désespéra ma mère; elle avait la tête montée, et une nuit, en plein bal de la préfecture, elle disparut, enlevée par mon père. — Cela fit un esclandre terrible, comme vous le pensez bien, ajouta ma mère; on fut forcé de nous marier; mais M.. de Rosières ne me le pardonna jamais. « Tout est fini entre nous, me dit-il, la veille de mon mariage; mais tout n'est pas fini avec le ciel, qui vous châtiera dans vos enfants du mal que vous m'avez fait. Adieu... » Et je ne l'ai plus revu...

Je devinais au son de la voix de ma mère que les sanglots lui serraient la gorge.

— J'ai été bien heureuse, continua-t-elle, bien heureuse dans les premiers temps ; hélas ! je crois que le ciel commence à me punir de mon bonheur ; pourvu que cela s'arrête à moi, et que ma pauvre Madeleine n'en souffre pas à son tour... Mon ami, promettez-moi de veiller sur elle quand je ne serai plus là.

— Allons, chère dame, murmurait M. Desprairies en essuyant ses yeux avec son vaste

mouchoir à carreaux, ne parlez pas ainsi. C'est moi, pauvre vieux, qui ne serai plus là.

Elle secoua la tête et répéta : — Promettez-le-moi !

Alors je le vis qui portait religieusement la main de ma mère à ses lèvres, puis il dit d'une voix très-émue : — Je vous le promets.

J'étais émue moi-même, et je pleurais tout bas dans mon petit lit; enfin le sommeil me reprit, et mes paupières alourdies se refermèrent sur mes yeux gros de larmes.

J'entrais alors dans ma neuvième année ; j'avais l'esprit très-éveillé et très-observateur. Mon père, que les visites quotidiennes de M. Desprairies impatientaient, s'avisa tout à coup de trouver que je n'apprenais rien et que j'avais besoin de la discipline d'une pension. On décida qu'à la rentrée je commencerais à suivre, comme demi-pensionnaire, les classes du couvent des dames dominicaines. Ce couvent était une grande bâtisse d'aspect maussade, située dans le quartier des Capucins. Modeste m'y conduisait chaque matin et venait m'y chercher à la nuit tom-

bante. J'eus d'abord grand'peine à me faire à ce changement ; cette maison claustrale et silencieuse, ces religieuses en robe de laine blanche me plaisaient médiocrement. Cependant peu à peu je m'habituai à ma vie d'écolière. Mes petites camarades m'aimaient et toutes mes maîtresses m'avaient prise en affection, à l'exception d'une seule, — la maîtresse de piano. Celle-ci n'était pas une religieuse ; elle venait seulement chaque matin donner ses leçons au couvent. Elle s'appelait mademoiselle Hermance de La Geneste, était Parisienne et avait été élevée à Saint-Denis. Je n'ai jamais bien su quels hasards l'avaient amenée au fond du Poitou, dans cette obscure petite ville où elle vivait assez pauvrement. C'était une grande et belle personne, de vingt-cinq à vingt-six ans, très-blanche, avec de longs yeux noirs et une épaisse chevelure sombre. Elle avait des manières câlines et une voix doucereuse, mais on sentait que son métier l'ennuyait et qu'elle haïssait les enfants. Pour mon compte, elle m'avait prise particulièrement en grippe, et me rudoyait fort. On a tou-

jours beaucoup obtenu de moi par la douceur, mais les façons sévères et impérieuses m'exaspéraient et me poussaient à la révolte. Aussi étais-je pour mademoiselle Hermance une élève détestable et détestée ; elle ne me passait pas la moindre étourderie ; et quand, perchée auprès d'elle sur mon tabouret de piano, j'avais le malheur de manquer un doigté ou de faire une fausse note, elle m'appliquait sans pitié un coup sec avec la règle dont elle se servait pour battre la mesure. Cette leçon de musique était devenue pour moi un supplice, et j'avais la fièvre dès que j'entendais sonner l'heure du piano.

Un matin de printemps, mon père, se sentant des dispositions à la flânerie, s'était offert pour me conduire au couvent. Il était de joyeuse humeur et chantonnait en me donnant la main. — Eh bien, Madelon, me dit-il, fais-tu des progrès ?... Es-tu contente de ta pension ?

Il avait la mine si épanouie, que je résolus de profiter de l'occasion et de lui confier tout ce

que j'avais sur le cœur. — Je suis contente de tout le monde, répondis-je, excepté de mademoiselle de La Geneste.

— Qu'est-ce que mademoiselle de La Geneste?

— La maîtresse de piano.... Elle me fait des *injustices*, et puis elle me bat.

— Comment! comment! s'écria mon père, je n'entends pas qu'on te maltraite, Madelon! Attends, je vais l'aller voir, cette péronnelle, et lui dire deux mots.

Il m'accompagna en effet au parloir, et fit demander mademoiselle Hermance. Tout en l'attendant, il se promenait de long en large dans le parloir sombre et me répétait: — Tu verras, Madelon, tu verras comme je lui dirai son fait!

Mademoiselle Hermance entra, moulée dans son éternelle robe de soie noire, et salua gracieusement. Mon père s'arrêta, la dévisagea un moment, puis son air courroucé disparut tout à coup et fit place à un aimable sourire.

— M. Mauclerc, je crois? dit mademoiselle de La Geneste de sa voix la plus mielleuse, je le dé-

vine à une ressemblance frappante avec notre belle petite Madeleine... — En même temps elle passait traîtreusement sur mes cheveux blonds sa main blanche et effilée, puis elle lançait à mon père un regard oblique à la fois caressant et scrutateur. Bien des fois depuis je l'ai vue se servir de ce diabolique regard quand elle voulait prendre les gens dans ses filets ; elle le coulait discrètement à travers les longs cils de ses yeux mi-baissés ; en même temps ses lèvres d'un rouge vif, — l'inférieure légèrement proéminente, — décochaient un sourire malicieux et hardi. Le contraste entre ces yeux mystérieusement voilés et ce sourire effronté donnait à sa physionomie une expression étrange, à la fois chaste et provocante.

Mon père subit le charme comme les autres. Il s'inclina, murmura un compliment fort bien tourné, et me prenant par l'oreille : — Hé bien, mademoiselle, dit-il, cette petite ne mord donc pas à la musique ?

— Pas autant que je le voudrais, monsieur, répondit mon adroite maîtresse. Cela tient sans

doute à la dissipation naturelle qu'engendrent des leçons prises en commun avec des camarades, et puis, c'est peut-être aussi un peu ma faute.

Ici nouvelle œillade, à laquelle mon père répliqua galamment en affirmant à mademoiselle de La Geneste qu'elle devait être une excellente maîtresse, et qu'on serait ravi d'être de ses élèves.

— Non, en vérité, poursuivit mademoiselle Hermance souriant et baissant les yeux, je crois qu'il y a de ma faute. Je suis trop ardente, je mets à mes leçons la chaleur que j'apporte à tout ce que je fais. Quand une élève m'intéresse, je voudrais la voir passionnée comme moi pour la musique, et parfois je m'impatiente un peu. Il n'en serait pas ainsi sans doute, si je pouvais consacrer à Madeleine toute mon attention dans des leçons prises plus à loisir, au milieu de moins d'agitation.

Mon père en convint et répondit qu'il y aviserait.

— En attendant, lui dit-il tandis qu'il me serrait le bras fort rudement, ne ménagez pas cette

bambine, qui est étourdie comme une linotte et paresseuse comme une loutre!

J'étais indignée, et je voulus protester.

— Taisez-vous, s'écria-t-il en ouvrant la porte du parloir et en me faisant pirouetter dans le corridor; allez à votre besogne et travaillez mieux, vilain petit Guignon!

Le pis fut qu'une de mes camarades traversait le corridor au moment où mon père me lançait ce sobriquet, et à l'heure de la récréation, tandis qu'au pied d'un arbre, le cœur gros, je méditais sur ma déconvenue, j'entendis d'impitoyables petites pestes me crier de tous les coins de la cour : — Ilé! Guignon, mademoiselle Guignon!

III

Le plus clair résultat de ma plainte contre mademoiselle Hermanec fut l'introduction de la maîtresse de piano dans notre intérieur. Sur le rapport élogieux que fit mon père, ma mère se mit en relation avec elle, et il fut convenu qu'elle viendrait, chaque soir, me donner une leçon chez nous. Mademoiselle de La Geneste était insinuante et souple comme une couleuvre. Elle avait de la grâce, de l'esprit et une éducation bien supérieure à celle de toutes les dames qui composaient la société de Saint-Clémentin. Il ne lui fut pas difficile de séduire ma mère, si sensible aux démonstrations et aux prévenances. Elle l'accompagnait au piano, lui faisait la lecture et se chargeait de toute sorte de petites corvées de ménage dont les détails

avaient toujours répugné à la nature un peu nonchalante de ma pauvre maman. En peu de temps, elle sut se rendre indispensable et devint la meilleure amie de la maison. Elle avait eu le talent de rendre mon père plus assidu au logis. Lui, qui saisissait d'ordinaire toutes les occasions de passer ses journées au dehors, était devenu beaucoup plus sédentaire. Ma mère s'en applaudissait. Quant à moi, ce témoignage de l'influence de mademoiselle de La Geneste n'avait fait qu'augmenter mon antipathie ; j'étais jalouse de l'empire qu'elle prenait sur mon père, et je la détestais du fond du cœur. Je restais insensible à toutes ses caresses. Elle avait essayé de me prendre par mon faible, la gourmandise; mais je serais morte de faim plutôt que de toucher aux gâteaux qu'elle m'apportait; j'allais les enfouir dans la terre, au fond du jardin. Mon père, à qui cette antipathie n'échappait point, me reprochait rudement mon ingratitude, et ma mère s'en étonnait.

Ma haine s'accroissait à mesure que devenait plus visible l'inconvénient attrait exercé

par cette étrangère. Une après-midi d'octobre, vers la fin des vacances, je m'étais réfugiée au jardin, sous une épaisse tonnelle de clématite, et j'y lisais le *Robinson suisse*. J'entendis de loin crier le sable de l'allée, et entre les massifs j'aperçus mademoiselle Hermance et mon père, qui se promenaient lentement autour de la pelouse. La conversation était fort animée ; mademoiselle de La Geneste minaudait en passant ses longues mains blanches sur ses bandeaux noirs, lissés de chaque côté des tempes. Tout en écoutant mon père, qui paraissait fort échauffé, elle mordit une poire qu'elle venait de cueillir à l'espalier, puis tout à coup, ayant sans doute aperçu quelque insecte, elle poussa un petit cri et jeta le fruit dans l'allée. Je vis alors mon père ramasser précipitamment la poire, et, sans même ôter le sable qui la saupoudrait, la mordre avidement en regardant mademoiselle Hermance d'un air fort tendre. Ils étaient arrivés en face de la tonnelle, et j'entendais distinctement leurs voix. Mademoiselle de La Geneste gratifia mon père d'un de

ses regards veloutés et lui dit avec son provocant sourire :

— Quel enfantillage ! et que penserait madame Mauclerc, si elle vous voyait ?

— Hé ! que m'importe madame Mauclerc ? s'écria mon père. Je vous aime plus que tout au monde ! — En même temps il saisit son bras, nu sous une large manche flottante, et le baisa avec emportement.

Mademoiselle Hermance sourit de nouveau, puis, dégageant rapidement son bras, elle se remit à marcher devant lui. Mon père la suivit lentement. J'entendis encore quelque temps le frou-frou de la robe de soie contre les bordures de buis, ensuite ils disparurent du côté de la terrasse.

J'étais restée blottie au fond de la tonnelle, stupéfaite et tremblante. Mon cœur battait violemment sous mon tablier d'écolière. Il se passait en moi quelque chose d'étrange, qui tenait de la terreur et de la colère. — Il faut qu'il l'aime joliment, pensais-je, pour qu'il ait avalé le sable ! — Et alors toute ma jalousie, toute

ma haine contre la maîtresse de piano, s'exaspéraient. Je ne comprenais que confusément la gravité de ce qui venait de se passer ; mais je sentais là dedans quelque chose d'injurieux pour ma mère, qui aimait si passionnément mon père. — Je lui dirai tout ! m'écriai-je. — Mais comment oser ? — Une pudeur singulière me retenait ; pendant quinze jours je gardai mon secret, sans en souffler mot même à Modeste. — Le désir de me venger l'emporta, et un jour je n'y tins plus.

C'était la semaine d'après la rentrée. Un matin, Modeste coiffait ma mère, et moi je me tordais d'ennui sur une analyse grammaticale, quand, prêtant l'oreille, j'entendis prôner les qualités de mademoiselle de La Geneste. — Elle est si distinguée, disait ma mère, et avec cela si discrète, si réservée, d'un dévouement à toute épreuve... C'est une bonne et véritable amie.

Je me mis alors à remuer les pieds et à gratter mon pupitre avec un tel air d'indignation que ma mère, s'apercevant de mes grimaces :

— Eh bien, fit-elle, qu'a donc cette petite? Que signifie ce manége, Madelon?

— Non, lui dis-je, mademoiselle Hermance n'est pas ton amie, et je la hais!

— Voyez-vous, la vilaine jalouse, et pourquoi, mademoiselle?

— Parce qu'elle te trompe! m'écriai-je.

Alors j'éclatai avec une violence inouïe chez une enfant de onze ans. Je racontai tout : la scène de la poire, les paroles de mon père, le baiser sur le bras... Derrière la chaise de ma mère, Modeste me lançait des œillades désespérées et me faisait en vain signe de me taire. J'étais partie, je soulageais mon cœur. Il y avait si longtemps que j'y amassais de la haine contre cette étrangère! Je ne m'arrêtai qu'en remarquant tout à coup la pâleur et les traits contractés de ma mère. Elle ne répondit pas un mot : c'était l'heure de la classe, et on m'emmena au couvent. J'y passai ma journée dans un singulier état de satisfaction et d'appréhension. Je m'étais vengée, mais qu'allait-il advenir de tout cela?.. Je me rappelle que, ce jour-

là, on avait allumé du feu pour la première fois, le ciel était très-gris, et de ma place, au fond de la salle obscure, j'écoutais dans une demi-rêverie le gai ronflement du poêle mêlé au monotone bourdonnement des récitations. — Que dirait mon père ? Renverrait-on mademoiselle de La Geneste ? Je l'espérais bien ; mais la perfidie de la demoiselle et son infernal aplomb me faisaient tout redouter... Vers quatre heures, on m'annonça qu'on venait me chercher, et je trouvai dans le corridor Modeste avec une figure décomposée.

— Ah ! ma *petiote*, me dit-elle, comment as-tu pu inventer de pareilles choses contre mademoiselle Hermance? Ton père est dans une colère !.. Viens vite lui demander pardon.

— Je n'ai point de pardon à demander, Modeste ; tout ce que j'ai dit est vrai ! — Il y avait dans mes paroles un tel accent de sincérité que la bonne fille ne douta plus et m'embrassa au milieu de la rue. — Va ! soupira-t-elle, c'est pour notre malheur que cette La Geneste est

entrée chez nous ! Je voudrais qu'elle fût au fin fond de la Charente !

Nous arrivâmes à la maison, et Modeste me conduisit droit au salon, où on m'attendait. La pièce avait un air solennel. Un bon feu flambait dans la cheminée, la lampe était sur la table, et on avait allumé toutes les bougies des candélabres, sans doute pour éclairer d'une lumière plus impitoyable ma confusion et mon châtiment. La première figure que j'aperçus fut celle de mademoiselle Hermance, pelotonnée comme une chatte dans un coin du canapé. Je la vois toujours avec sa robe de soie marron, son petit col blanc et ses manchettes empesées ; elle m'étudiait à travers ses cils baissés et jouait nonchalamment avec sa chaîne de montre. En face d'elle, ma pauvre maman sur sa chaise longue me regardait avec une navrante expression de tristesse et d'angoisse. Mon père, debout, adossé à la cheminée d'un air digne, me lança un coup d'œil furibond. J'étais entrée, tenant la main de Modeste, qui portait sur son bras mon manteau et mon petit chapeau.

— Approchez, mademoiselle, me cria mon père de sa voix la plus orageuse, nous avons un compte à régler !

— Cher monsieur, interrompit mademoiselle Hermance avec sa mine de chattemite et sa voix la plus caressante, ne l'effrayez pas. Il y a sans doute un malentendu... Viens près de moi, Madeleine, reprit-elle en me prenant la main; est-il possible, ma mignonne, que tu aies dit de pareils mensonges?.. Voyons, sois meilleure pour moi. Je t'aime, et tu me fais beaucoup de peine.

Droite et roide devant elle, j'arrachai ma main d'entre les siennes, et je répondis en la regardant fixement : — Non, je n'ai pas menti. — Je répétai brièvement l'histoire du fruit ramassé dans le sable et du baiser pris sur le bras. Ma mère s'était redressée toute pâle, et contemplait mon père avec de grands yeux tristes. Celui-ci bondit jusqu'à moi : — Tu mens ! s'écria-t-il, mauvais petit Guignon ! Avoue que tu mens ! — Et il me secouait violemment le bras.

Je levai la tête vers lui et je lui répondis doucement : — Oh ! papa, tu sais bien que je ne mens pas !

— Allons, ma petite Madeleine, reprit hypocritement mademoiselle Hermance, reviens à de bons sentiments... Quel est ton but? De me brouiller avec ta mère et de me chasser d'ici? Eh bien, je n'y reviendrai plus; mais confesse que tu as menti parce que tu me détestes.

— Oui, je vous déteste, mais je n'ai pas menti ! répétai-je énergiquement. — Elle mit ses mains blanches sur ses yeux, fit mine de pleurer, et, se penchant sur le canapé de façon à laisser admirer les belles lignes de ses épaules et de sa taille : — Ah ! dit-elle, quel malheur, quelle perversité dans une enfant de cet âge !

— A quelle heure nous as-tu vus au jardin? me demanda mon père.

— A trois heures, répondis-je un peu à l'aventure, car je n'avais du temps qu'une notion très-vague.

Mademoiselle de La Geneste releva la tête,

écarta ses mains et sourit ironiquement en me regardant de côté. — Vous voyez, dit-elle en secouant la tête, à trois heures j'étais aux Palatries pour la leçon de mademoiselle des Ponteyes.

Mon père s'élança sur moi. — Te voilà confondue, petit serpent, monstre de méchanceté! — Et comme il était furieux, il me frappa sans pitié, à outrance. Les coups pleuvaient dru comme grêle sur mon petit corps si délicat. Je n'opposais aucune résistance, je criais seulement tout au travers des gourmades : — Bats-moi, mais je n'ai pas menti !

Ma mère s'était évanouie. Mademoiselle Hermance restait impassible et lissait ses bandeaux noirs. Modeste, qui écoutait à la porte, fit irruption dans le salon et m'arracha des mains de mon père en criant à la lâcheté. Elle m'emporta dans notre chambre, tandis que je balbutiais encore entre des sanglots : — Non, je n'ai pas menti, je n'ai pas menti ! — La pauvre fille me fit boire un grand verre d'eau et bassina les meurtrissures de mon corps. J'étais désespérée.

— Emmène-moi, lui disais-je; partons, sauvons-nous bien loin! — Je passai une nuit affreuse dans le lit de Modeste, qui essayait vainement de me consoler avec de bons baisers.

IV

Le lendemain, au moment où je me préparais à partir pour le couvent, mon père donna l'ordre de m'enfermer avec mes livres dans un galetas attenant au grenier. — Ce sera, me dit-il, votre domicile, mademoiselle Guignon, jusqu'à ce que j'aie pris un parti à votre égard. — Il ferma lui-même la porte à double tour et fit défense à Modeste de communiquer avec moi. Le galetas, blanchi à la chaux, éclairé par une lucarne donnant sur les toits, avait pour tout mobilier une vieille malle et une chaise dépaillée. Je m'assis sur la malle et me mis à réfléchir à ma malheureuse destinée. Après tout, je n'étais pas coupable et j'avais ma conscience pour moi. Je me souvins des princesses persécutées des contes bleus dont Modeste m'avait bercée, je me

comparai à elles, et cette ressemblance qui flattait mon orgueil, jointe au sentiment de mon innocence, me soulagea un peu. A l'heure du déjeuner, la cuisinière m'apporta une soupe, un morceau de pain sec et — ironie où je reconnus l'initiative de mademoiselle Hermance, — sur une assiette de dessert, un verre d'eau avec un cure-dent ! Ce cure-dent m'exaspéra plus que tout le reste ; je le foulai aux pieds avec rage, en maudissant mon ennemie qui m'avait aliéné l'esprit de mon père... Je me rassis, désespérée, sur le bord de la malle, et, comme j'avais faim, je mangeai ma soupe. Le soleil, qui venait dorer l'appui de la lucarne, et le pépiement des moineaux me rassérénèrent. Je m'adossai à la fenêtre afin de ne rien perdre de la vue, et je m'absorbai dans des contemplations infinies. L'air était doux, le soleil brillait, et je me mis à suivre des yeux le vol des grands nuages blancs ; je les voyais s'allonger et se transformer peu à peu, je leur donnais une personnalité et je me contais à moi-même de merveilleuses histoires sur ces belles nuées qui s'en allaient vers l'horizon,

comme de blanches apparitions, vêtues de draperies flottantes. La journée se passa ainsi. A la nuit, on m'emmena à l'office, où je dînai, seule avec un lumignon fumant, puis de là au lit.

Au réveil, je fus prévenue que le jour même j'entrerais comme pensionnaire chez les dominicaines. On me fit descendre pour dire adieu à ma mère. Je m'élançai dans ses bras, elle me rendit mes caresses avec usure, et nous nous mîmes à pleurer toutes deux. — Allons, Madeleine, soupira-t-elle, il faut être raisonnable. Ton père pense que la pension pourra seule assouplir ton caractère. Moi, je suis trop faible pour m'occuper sérieusement de ton éducation, je n'ai pas l'énergie qu'il faudrait... Et puis je t'aime trop! s'écria-t-elle en me jetant les bras autour du cou. — Comme je ne cessais de pleurer : — Sois sage, c'est pour ton bien, mon enfant; écoute les bonnes sœurs. Modeste ira te voir tous les dimanches.

J'embrassai ma mère encore une fois avec frénésie, et Modeste me conduisit dans le bureau de mon père pour lui faire mes adieux. Il ne se re-

tourna pas de mon côté, soit qu'il ne voulût laisser paraître aucune émotion, soit qu'il eût honte de son emportement contre une enfant qu'il savait innocente. — C'est bon ! c'est bon ! murmura-t-il du milieu de ses paperasses. Allez, mademoiselle, je vous ai recommandée au prône, et ces dames vous feront connaître mes volontés. Modeste ne me quitta qu'au parloir après m'avoir presque étouffée de baisers. Une sœur converse fut chargée de m'installer et de me faire endosser l'uniforme, — une affreuse robe de mérinos gros vert. Les pensionnaires n'avaient pas de relations avec les externes ; elles prenaient leurs récréations à part et étaient astreintes à une discipline presque monastique. Dès que je fus affublée de ma robe verte, la sœur me conduisit chez la supérieure, vieille femme à la figure anguleuse et sévère. — Ah ! ah ! fit-elle d'une voix glaciale, c'est cette demoiselle qui ment...

Elle alla prendre dans un placard un grand carré de carton blanc, puis revenant vers moi : — Ma fille, me dit-elle, vous avez là un damnable défaut qui a perdu nos premiers pères et qui

vous est soufflé par le malin esprit. Comme punition, vous garderez cet écriteau tout le reste de la journée. — Elle me montra la pancarte sur laquelle on avait écrit en gros caractères : *menteuse*, puis la sœur converse me l'attacha sur le dos. — Allez ! ajouta la supérieure, portez-le avec l'esprit de pénitence, la haine de votre péché et le ferme propos de n'y plus retomber.

La sœur m'emmena. J'étais pâle, mais je n'avais pas une larme ; seulement je sentais intérieurement une cuisante blessure à mon orgueil et un amer sentiment de l'injustice qui m'était faite. Quand il fallut entrer dans la classe où toutes les élèves étaient réunies, il y eut, à la vue de mon écriteau, un immense chuchotement de réprobation mêlé de rires étouffés. Je baissais les yeux, je devenais livide ; j'aurais voulu sentir le plancher s'effondrer, et disparaître précipitée à cent pieds sous terre. Le soir, quand je me vis dans un lit de fer, seule au fond de cet immense dortoir, je songeai à ma petite chambre bien close, aux caresses de ma mère et de Modeste, et je me mis à sangloter sous ma couverture.

Dans mon désespoir, j'allais jusqu'à envier le sort de notre chienne Ravissante, qui ne faisait rien, elle, qui dormait dans sa niche, et qu'on n'exilait pas de la maison !

Je me sentais perdue et je me morfondais dans ce couvent glacial. Ma tristesse redoubla le lendemain, quand, à l'heure de la récréation, je vis toutes les enfants mettre leurs gants pour danser des rondes, afin d'éviter de se toucher les mains à même la peau. Je n'en revenais pas. Cette rigide pruderie me gelait le cœur. Quand Modeste venait me voir le dimanche, j'étais toujours mal notée, et la bonne fille se désespérait. Une seule chose me faisait plaisir dans ma nouvelle existence, c'était de n'avoir plus mademoiselle de La Geneste pour maîtresse de piano. Elle avait cessé de venir au couvent, et une religieuse la remplaçait ; mais, lors de mes rares jours de sortie, je la retrouvais installée à la maison près de ma mère, qui subissait de plus en plus sa despotique influence. Ma pauvre maman déclinait à vue d'œil ; elle était maigre, presque diaphane. Sous prétexte de lui tenir

compagnie, cette couleuvre d'Hermance était toujours tapie auprès d'elle, sur le canapé. On nous laissait à peine seules un moment, et en voyant ma mère si frêle et si émaciée près de l'autre, si belle et si triomphante, je m'imaginais qu'Hermance lui jetait des charmes et l'ensorcelait, comme on prétend que les vipères fascinent les oiseaux rien qu'en les regardant.

Cependant j'allais avoir douze ans, et on me préparait à ma première communion. Je pris la chose très au sérieux. J'avais un tel besoin de dévouement et d'idéal, que je me jetai à plein cœur dans la dévotion ; je m'y adonnai avec passion. Mon orgueil d'enfant y trouvait une satisfaction nouvelle. Dans mes élans de piété, il me semblait que je m'élevais au-dessus de la banale dévotion de mes camarades. Je ne rêvais que cilices et macérations, mais tout cela se passait en dedans, et, comme mes ferveurs ne connaissaient ni règle ni mesure, les religieuses n'y comprenaient rien. Elles prenaient des airs désespérés en me regardant, et levaient pieusement les mains au ciel pour l'implorer en ma

faveur. Le jour de la cérémonie approchait. Comme on craignait que je n'eusse pas la contrition *parfaite*, on me vêtit de noir et on me conduisit dans une cellule également tendue de noir avec des larmes d'argent. Sur un coussin rouge était posé un crucifix d'ivoire, et devant le Christ, l'aumônier debout me fit un sermon où il me parla de mes *crimes* qui avaient causé la mort de Jésus. Il entama d'une voix de basse d'effroyables descriptions de la damnation éternelle, et parla si bien que je pris peur et finis par m'évanouir à ses pieds. On jugea par mon émotion que je devais être touchée de la grâce, et le lendemain je fus admise au nombre des communiantes. Modeste arriva dès le matin, afin de me coiffer et de m'habiller. J'étais très-grave et très-émue. On m'emmena au parloir, où je trouvai mon père et mon bon ami Desprairies. Je me mis à genoux et demandai à mon père sa bénédiction, en le priant de me pardonner le mal que j'avais pu lui faire. Il était touché, je vis des larmes rouler dans ses yeux, et je me jetai à son cou. M. Desprairies poussait des sou-

pirs formidables, Modeste sanglotait. Nous partîmes pour la messe. La chapelle était pleine de fleurs, étoilée de cierges, embaumée et ensoleillée. Je me sentais le cœur emporté sur les nuages de l'encens ; les cantiques me ravissaient, et la musique de l'orgue acheva de me plonger dans l'extase. Je me voyais déjà transfigurée, une palme à la main, et montant doucement au milieu des étoiles, vers les séraphins et les dominations.

Pendant toute la journée, il me sembla que je ne touchais plus à terre ; mais le lendemain il fallut retomber dans la réalité, au milieu des exercices, des versets de catéchisme et des leçons à apprendre, et les religieuses purent constater de nouveau que le grand acte auquel on m'avait si bien préparée ne m'avait inspiré ni le sentiment de l'humilité, ni le respect de la discipline. Huit jours s'étaient à peine écoulés depuis ma première communion, quand un triste événement vint de nouveau changer ma vie. Un soir, on me fit appeler au parloir. J'y trouvai Modeste avec la figure contractée :

— Viens vite, ma pauvre *petiote*, s'écria-t-elle, ta mère est bien malade!

Je lui saisis la main, et nous nous mîmes à courir le long des grands couloirs. Nous traversâmes rapidement les rues toutes pleines d'odeurs printanières, et nous arrivâmes essoufflées à la maison. Modeste m'emmena dans la chambre où ma mère était étendue dans son lit, plus blanche que les draps, et pouvant respirer à peine. Les fenêtres avaient été ouvertes pour laisser pénétrer l'air. Au chevet du lit, mon vieil ami Desprairies était assis, accablé; mon père, accoudé au marbre de la cheminée, se frottait les yeux et se mouchait bruyamment. Au bruit de la porte, ma mère souleva ses paupières alourdies, et, me reconnaissant, me fit signe d'approcher. Je me précipitai vers elle et je m'agenouillai sur le tapis. Alors elle fit un effort et laissa tomber sur ma tête sa main amaigrie, dont je m'emparai et que je couvris de baisers. Il s'était fait dans la chambre un grand silence. Je me souviens que l'odeur des chèvrefeuilles nous arrivait par bouffées, et qu'on entendait

le bourdonnement des papillons de nuit attirés du jardin par la lumière de la lampe. Modeste pleurait tout bas derrière un fauteuil; de temps à autre, M. Desprairies poussait un gros soupir, et mon père s'essuyait les yeux. Tout à coup, dans ce profond silence, je distinguai mon nom sur les lèvres de ma mère, et je mis ma tête près de la sienne. — Madeleine, murmura-t-elle, je m'en vais, chérie; sois bien sage et aime ton père,... malgré tout,... malgré tout!

Elle se tut, et tandis que je l'embrassais, je sentis un petit souffle passer sur mon visage, puis la tête de ma pauvre maman chanceler et s'affaisser sur l'oreiller. Je crus que c'était un évanouissement, mais Modeste, qui s'était penchée pour arranger les oreillers, poussa un cri : — Ah! pauvre madame, elle vient de passer!...

M. Desprairies s'agenouilla brusquement, et mon père se laissa tomber dans un fauteuil. Au même moment, la porte s'ouvrit, et mademoiselle de La Geneste entra sur la pointe des pieds. Moi, je fondais en larmes et j'appelais : — Maman! avec désespoir. — Modeste, emmenez cette

enfant! dit sèchement mademoiselle Hermance.

Elle était debout au milieu de la chambre, et en la regardant je crus voir dans ses yeux je ne sais quelle horrible expression de triomphe.

Modeste m'entraîna malgré mes protestations. Elle me coucha en m'étouffant de caresses, mais je ne voulais pas être consolée et j'éclatai en sanglots pendant toute la nuit. Le lendemain, je fus prise d'une fièvre violente, et le médecin me déclara sérieusement malade. Pendant qu'on emportait ma mère dans le petit cimetière des Palatries, le délire s'emparait de moi et me clouait pour huit jours sur mon lit.

V

Quand la fièvre me quitta, je me trouvai dans un état de faiblesse extrême. Je maigrissais, j'avais perdu l'appétit, et j'étais prise chaque matin d'une petite toux qui mettait Modeste au désespoir. Le médecin conseilla le changement d'air et un séjour en pleine campagne. Tous les ans, mes grands parents Mauclerc, très-désireux de voir leur petite-fille, écrivaient à mon père de m'envoyer à Trois-Fontaines; mais jusqu'alors celui-ci avait fait la sourde oreille. Après la consultation du médecin, mon père ne montra plus la même répugnance ; à ma grande surprise, mademoiselle de La Geneste, qui venait chez nous comme par le passé et devant qui la question fut agitée, insista pour qu'on me fît faire ce voyage. M. Desprairies allait tous les

ans passer une semaine à Paris, et il était justement sur le point de partir. On le pria de se charger de moi et on écrivit à mon grand-père de venir me prendre à la gare. Ce projet m'enchanta et me rendit un peu de gaieté. Depuis la mort de ma mère, la maison me semblait vide et désolée ; la vue de mademoiselle Hermance m'était odieuse, et l'idée de rentrer au couvent me faisait frissonner. Et puis, pour moi qui n'étais jamais sortie de Saint-Clémentin, ce long voyage à travers des pays inconnus me charmait et réveillait mon goût pour les aventures et le merveilleux : aussi fut-ce avec joie qu'un matin je grimpai à côté de M. Desprairies dans le cabriolet qui devait nous conduire aux Maisons-Blanches, où se trouvait la station du chemin de fer.

Le cabriolet se mit à courir allégrement à travers les rues. Quand nous fûmes sortis de la ville j'aperçus tout à coup à ma droite le cimetière des Palatries et les tombes blanches parmi les arbres verdoyants. Je regardai fixement M. Desprairies, qui soupirait : — Est-ce que nous sommes bien pressés par l'heure du train? lui demandai-je.

— Non, non, petite, nous avons un bon bout de temps devant nous. — Et s'adressant à notre conducteur : — Holà, Gagougnolle, mon ami, laisse souffler ton cheval et attends-nous... Nous allons revenir dans un petit quart d'heure.

Il m'avait comprise, et tous deux, la main dans la main, nous suivîmes l'allée de noyers qui mène au cimetière. Le funèbre enclos était plein de soleil et de bourdonnements d'insectes. La végétation y était luxuriante; les coquelicots, les sauges et les trèfles incarnats faisaient des taches éclatantes dans l'herbe épaisse qui couvrait la terre grasse. Des chèvrefeuilles et des seringats confondaient leurs odeurs capiteuses dans l'air déjà chaud. Au bout d'un sentier, j'aperçus une croix de chêne plantée sur une tombe récente. — C'est là, me dit M. Desprairies d'une voix un peu altérée, — et nous nous agenouillâmes ensemble dans le gazon. Tout en priant je vis que des fleurs s'épanouissaient déjà sur la terre fraîchement remuée, et je reconnus des pois de senteur pareils à ceux qui fleurissaient à la *borderie* des Touches; j'en cueillis

une tige, je la baisai, puis, me jetant au cou de mon vieil ami, je l'embrassai bien fort. — Oui, petite, me dit l'excellent homme en tirant son grand mouchoir à carreaux pour s'essuyer les yeux, c'est moi qui les ai apportés des Touches... Votre mère les aimait, et tant que je serai de ce monde, il y aura des pois de senteur sur sa tombe.

Nous allâmes retrouver notre conducteur, et une demi-heure après nous montions en wagon. — Oh! ce premier voyage en chemin de fer, je m'en souviens avec un bonheur mélancolique !... Le train filant à toute vapeur à travers des paysages sans cesse renouvelés ; les arbres, les champs de blé, qui semblaient fuir de chaque côté de la voie ; les vaches couchées dans les prés et qui tout à coup, effarouchées par le bruit de la machine, prenaient le galop et s'éparpillaient ; les vallées profondes traversées sur les hautes arches des viaducs ; la mystérieuse nuit des tunnels ; les villages subitement entrevus et aussitôt disparus ; les paysans attroupés aux barrières des stations et nous tendant des paniers de fraises ; les villes aperçues de très-

loin sur le ciel d'un bleu soyeux et où on entendait par intervalles des sonneries de cloches ; puis les bois frissonnants sur lesquels la vapeur de la locomotive venait se balancer et lentement se dissoudre... J'admirais tout! On était au mois de juin et le temps était magnifique. J'avais à chaque instant des enthousiasmes dont M. Desprairies était tout heureux. Il me disait les noms des rivières que nous traversions : la Creuse aux rives encaissées, l'Indre sinueuse et lente, la Loire avec ses sables dorés et ses îles verdoyantes, la Seine enfin couverte de bateaux, et tout au fond, dans une brume empourprée, Paris, la grand'ville !

A la gare, mon grand-père nous attendait. C'était un robuste campagnard, encore vert malgré son âge avancé, à la voix lente et pateline, à l'air futé sous une apparence de bonhomie. Il était coiffé d'un chapeau de soie, et pour me faire honneur il avait endossé son habit de noce à haut collet. C'était un vrai paysan, et à chaque instant il lui échappait de parler patois avec cet accent traînant qui distingue les Lorrains,

et où je reconnaissais les intonations de mon père. Je le devinai tout de suite à certains traits de sa figure, où je retrouvais la physionomie paternelle, et ma perspicacité l'enchanta. —Ah! elle est *moût* (bien) fine, disait-il à M. Desprairies tout en m'embrassant, c'est un furet!

Nous couchâmes tous à l'hôtel où descendait mon vieux professeur, et le lendemain il nous conduisit à la gare de l'Est. Mon grand-père avait remis par-dessus son bel habit sa blouse de paysan. Quand on fut au guichet, il voulut prendre des troisièmes, car il était très-serré en matière d'argent et trouvait qu'il avait déjà fait « bien de la dépense; » mais j'étais venue en secondes, et ce que j'avais vu des troisièmes, ne m'avait pas donné envie d'y monter. Ma fierté et mon goût du confortable se révoltèrent, je me récriai et fis si bien qu'il se décida enfin à prendre deux secondes. Il était si fier de moi qu'il aurait passé par tout ce que j'aurais voulu. Dans le compartiment, il se pâmait d'admiration à la moindre de mes reparties; il disait avec orgueil aux voyageurs: — C'est ma petite-

fille ! — Et à mon grand déplaisir il leur contait comment je l'avais contraint de monter en secondes, puis il ajoutait avec un sourire qui fronçait toutes les rides de sa figure et y faisait disparaître ses petits yeux perçants : — Que voulez-vous, c'est une duchesse !... mais elle est *moût* mignonne et caressante.

Au coucher du soleil, le train s'arrêta à Sermaize et nous y laissa. Un journalier de mon grand-père, nommé le Manchin, nous y attendait avec sa voiture suspendue sur l'essieu, bourrée de bottes de paille et attelée d'un cheval de charrue. Nous y grimpâmes, et je m'installai sur le devant à côté du Manchin, qui se rengorgeait. On traversa la forêt, et je fis enfin connaissance avec les grands bois. Le cheval trottait lourdement au milieu des longues *tranchées* herbeuses; moi, douillettement enfoncée dans la paille fraîche, je regardais avec ébahissement les hauts arbres de bordure et les dessous assombris de la futaie profonde, à l'extrémité de laquelle le soleil s'enfonçait tout rouge, jetant çà et là sous les hêtres d'obliques rayons d'un rose

vif. Les loriots chantaient encore; il y avait dans l'air une bonne odeur de feuilles, et au bout de la tranchée le ciel était d'une jolie nuance vert clair, où peu à peu perlaient les premières étoiles. Je regardais tout avec des yeux émerveillés, et j'étourdissais mon grand-père de questions. Enfin nous sortîmes du bois, et je vis les premières maisons de Trois-Fontaines, échelonnées à mi-côte, — la petite église avec son clocher pointu, tout penché d'un côté, — au bas du coteau, la rivière, la Saulx, qui serpentait dans les prés et dont les eaux miroitaient encore dans le crépuscule. On était revenu des champs. La grand'rue était animée et joyeuse : par les fenêtres et les seuils entr'ouverts, on voyait luire de claires flambées dans les cheminées ; tous les gens étaient sur leurs portes et nous souhaitaient le bonsoir au passage. Parfois un paysan plus hardi ajoutait : — C'est-il votre petite-fille, monsieur Mauclerc ?.. — Et mon grand-père répondait : oui ! de sa voix la plus triomphante.

La porte de la maison était tout au large ouverte, et mon grand-père me conduisit dans une

vaste pièce à haute cheminée, qui servait de cuisine et de salle à manger. Nous y étions seuls, et je m'étonnais déjà de cette solitude, quand je me sentis saisie à pleins bras par une petite femme qui me sembla sortir de dessous terre et qui me prodigua tous les noms les plus tendres en me dévorant de caresses. — Ah ! la mignonne, la chérie des chéries, la voilà donc enfin ici ! s'écriait-elle. — C'était ma grand'mère. Elle portait le costume des paysannes, et, sous son bonnet à grands tuyaux, elle avait d'épais cheveux gris tout crépus ; ses yeux luisaient comme des escarboucles, et son menton pointu était semé de bouquets de poils qui piquaient rudement. Elle nous fit asseoir, mon grand-père, le Manchin et moi, autour de la table, qui était toute dressée, et nous servit à souper. Quant à elle, quelque prière qu'on lui fit, elle refusa de prendre place à table. Elle prétendait n'avoir jamais faim, et elle en tirait vanité ; longtemps, en effet, j'ai cru qu'elle se nourrissait d'air et de feu, comme les salamandres, jusqu'au moment où j'ai découvert qu'elle se cachait dans

la cave pour manger à la dérobée. Nous soupâmes de fort bon appétit, à la lueur d'une lampe à bec suspendue à la cheminée et nommée dans le pays *une âme damnée*. Ma grand'mère allait et venait avec une vivacité d'écureuil et s'interrompait de temps à autre pour me donner un baiser.

Elle était nerveuse, colère et entêtée, d'un dévouement passionné pour ceux qu'elle aimait, atrocement méchante avec les gens qu'elle prenait en grippe. Levée avant l'aube, ayant l'œil à tout, elle travaillait comme un cheval, et pour l'avarice et la défiance elle aurait rendu des points à mon grand-père. Ces deux vieilles gens avaient ainsi vécu cinquante années de labeur, amassant sou sur sou, vivant de lard et de pommes de terre pour acheter un champ au bout de l'année et arrondir leur *gagnage*, qui avait fini par être un des plus considérables de la commune. Les seules grosses dépenses du ménage avaient été faites pour mon père, leur fils unique. — Ah ! pour celui-là on n'a rien épargné, disait ma grand'mère ; il a été gâté comme un coq en pâte et envoyé aux écoles.

Aussi maintenant il vit comme un *mylord*, fait les beaux bras et mange la chandelle par les deux bouts.

— Ça, c'est son affaire, notre Adeline, répondait lentement mon grand-père entre deux bouchées ; il n'y a rien à dire à sa dépense, puisqu'il a une belle place du gouvernement.

— C'est bon, c'est bon, qu'il ait seulement l'esprit de la garder, sa place! Mais c'est un galant qui fait plus de tours que de miracles, et votre pauvre défunte mère, petiote, n'a pas toujours été à la fête avec lui... Il tient de son *manre* (mauvais) sujet de père.

— Moi, notre Adeline! reprenait le grand-père avec son sourire finaud, qu'est-ce que vous avez à me reprocher ?

— Tu ne vaux pas mieux que lui, et j'ai eu plus d'une fois regret d'avoir épousé un pareil garnement!...

Cette scène, qui se répétait souvent, faisait chaque fois mon bonheur. Je m'étais vite habituée à ces querelles plaisantes et aux légers travers de mes braves grands-parents, et je me mis

à les aimer malgré leur brusquerie campagnarde et leur parcimonie étroite, qui contrastait si fort avec la confortable et large existence de la maison paternelle. Je me sentais adorée dans cette maison de village, et j'y étais heureuse. J'aspirais avec délices la bonne odeur de foin des *engrangements*, j'affectionnais l'étable avec ses sourdes rumeurs de bêtes ruminantes, et le *mais*, le jardin, avec ses grands carrés de choux bordés de thym et d'œillets, son rucher bourdonnant et les pommiers moussus du verger semé de luzerne. J'eus bientôt lié connaissance avec toutes les petites filles du voisinage. Il y avait dans leurs regards un mélange d'étonnement et d'admiration qui flattait mon amour-propre et mes instincts de supériorité. Avec elles, ma nature orgueilleuse poussait tous ses bourgeons. Je n'étais pas égoïste, loin de là, mais j'avais déjà un violent désir de manifester ma personnalité. Je me sentais capable de tous les dévouements, je ne demandais qu'une chose : ne pas être confondue dans la foule, être mieux qu'un des obscurs zéros qui

composent le nombre. Il m'eût été parfaitement égal d'être une martyre, pourvu que mon martyre m'assurât une palme de belle dimension et un siége à part dans le paradis. Aussi j'en prenais à mon aise avec ma cour de petites campagnardes. Je les emmenais dans les taillis qui formaient la lisière de la forêt, je les enguirlandais de lierre, je semais des fleurs dans mes cheveux, et, après les avoir fait asseoir en cercle autour de moi, je leur débitais tous les contes de fées et de chevalerie dont Modeste avait meublé ma mémoire. Elles m'écoutaient bouche béante, et je me figurais être au milieu d'elles comme une fée au milieu d'un cortége de divinités inférieures. Dans ce village, dont mon grand-père était le plus gros propriétaire, chacun me faisait fête ; je me promenais comme une reine à travers les *mais* de la commune, et il me semblait que tout le pays était à moi.

Un matin que j'avais pris toute seule ma course de cheval échappé, après avoir franchi deux ou trois haies, j'arrivai à un verger plantureux où un gros cerisier dressait en l'air

ses branches chargées de bigarreaux noirs et appétissants. Ma gourmandise s'était éveillée, et l'eau me vint à la bouche rien qu'en pensant à ces fruits à la chair violette et juteuse ; seulement les branches étaient hors de ma portée, et je ne pouvais pas décemment grimper à l'arbre. Force était de me borner à une violente mais respectueuse admiration. Je mangeais les cerises des yeux, quand je fus tirée de ma contemplation par le son d'une voix jeune et joviale qui me disait : — C'est-il vous qui êtes la demoiselle au père Mauclerc?

Je me retournai pour répondre, et je vis derrière moi un garçon d'environ seize ans, petit de taille, mais robuste et bien découplé. Ses cheveux bruns aux mèches ébouriffées lui tombaient jusque sur le front ; sa figure et son cou nu, que découvrait une blouse déchirée, étaient fortement hâlés, et ses yeux intelligents, couleur café, petillaient sous d'épais sourcils qui me rappelèrent ceux de M. Desprairies. Il me regardait d'un air de profonde admiration. J'avais une petite robe de percale noire et blan-

ché, dans le corsage de laquelle était piqué un bouquet de bluets ; sous mon chapeau de paille à larges bords, mes cheveux très-soyeux et d'un blond doré tombaient librement en boucles sur mes épaules et semblaient surtout le charmer.

— Est-ce à vous ce beau cerisier ? demandai-je en coulant un regard de convoitise vers les bigarreaux,

— Oui..., voulez-vous goûter de nos cerises ? — Sans attendre ma réponse, il grimpa sur l'arbre comme un chat, et se mit à me jeter des bigarreaux ; mais un nouveau caprice m'était venu : — Je voudrais aussi monter là-haut, lui criai-je, ce doit-être bien plus gentil de cueillir soi-même les cerises dans les branches !

Il sauta à terre, courut prendre une échelle sous un hangar et m'aida à monter. Nous voilà tous deux dans les ramures fléchissantes du cerisier ; je n'avais même pas besoin de tendre la main, mes lèvres cueillaient les cerises à la volée, et je les croquais à belles dents. J'étais ravie de me sentir bercer dans les branches feuillues. Lui ne mangeait pas et continuait à me regarder

avec la même expression admirative. Le vent frais soulevait mes cheveux, et mes longues boucles allaient frôler ses joues hâlées. Tout en picorant mes cerises, je lui faisais force questions. Il s'appelait Armand Delorme, et son père était l'unique boulanger de Trois-Fontaines; ma grand'mère était sa marraine. Quand je fus lasse de cerises, il me proposa de descendre chez ses parents. Son père était en train d'enfourner, et on me fabriqua un délicieux pain beurré qu'on fit rissoler à l'entrée du four. Quand je revins à midi chez ma grand'mère, je l'étourdis du récit de mon aventure.

— Armand Delorme s'écria-t-elle, c'est un *manre* sujet qui donnera du fil à retordre à ses parents. On l'a envoyé aux écoles, mais, bast! il aime bien mieux vagabonder avec les charbonniers et autres *camp-volants*. Il est pourtant malin comme un singe, et adroit!... Il a tiré le portrait de notre église mieux que le géomètre. Que soit, c'est un bon à rien!

VI

Malgré cette médiocre recommandation, Armand devint à partir de ce jour mon meilleur ami et mon cavalier servant. Il était tout à ma dévotion et devinait d'avance mes moindres caprices. Il m'apprivoisait des oiseaux, et pas un sentier du bois ne lui était inconnu. Il me dénichait toute sorte de choses dans la forêt : tantôt un nid de guêpes curieusement agglutiné autour d'une branche, tantôt des excroissances roses poussées sur des feuilles et que nous appelions des *pommes de chêne*, tantôt d'étranges fleurs que je n'avais jamais rencontrées. Et puis la boulangerie de son père était un si bon lieu, de refuge pour les jours de pluie : on y sentait une si savoureuse odeur de pain chaud ! Je m'amusais toujours dans cette pièce voûtée où tout

était saupoudré de farine, où les grillons ne faisaient jamais silence et où le four enflammé avait de si fantastiques colorations. Ma gourmandise y trouvait des satisfactions voluptueuses quand la « galette lorraine » sortait du four, dorée, affriolante, avec sa *farce* épaisse composée de crème, d'œufs et de beurre frais... Au milieu de ces bonnes gens qui me gâtaient, à côté de ce garçon qui faisait mes cent volontés, je me sentais heureuse comme une reine, et les journées passaient, chacune remplie de choses joyeuses, comme des abeilles qui volent doucement l'une après l'autre, chargées du miel qu'elles rapportent au rucher.

De temps à autre, j'écrivais à mon père des lettres auxquelles il ne répondait pas. Modeste seule me donnait des nouvelles de la maison et le refrain de chacune de ses lettres était : « amuse-toi bien, ma petite fille ; prends du bon temps... Ici, tu trouveras toujours assez d'ennuis ! » L'automne était venu, et avec lui toutes les grandes joies des pays forestiers. Les bois étaient pleins de fruits sauvages : noisettes,

alises, cornouilles. Les hêtres étaient chargés de faînes. Tout le village partait dès le matin pour la forêt; on étendait de grands draps blancs sous les hêtres, on gaulait les branches, et les graines huileuses pleuvaient avec un bruit sec. Que de bonnes parties nous faisions alors avec Armand! Que de richesses nous rapportions, en rentrant au village avec ses parents, qui étaient allés *à la faîne.*

Un soir que je revenais par notre *mais*, portant dans un petit sac de toile ma récolte de la journée, j'entendis mes grands-parents parler haut dans la cuisine; ma grand'mère prononçait souvent mon nom, cela m'intrigua, et je m'approchai doucement de la fenêtre entr'ouverte. — Ah! criait ma grand'mère, ah! le *cosaque!* — c'était une de ses grandes injures, — il n'a pas seulement laissé l'herbe pousser sur le corps de sa pauvre défunte, et il ne se soucie point de sa petite fille... Lui bailler mon consentement, jamais!

— Mais, notre Adeline, reprenait le grand-père, si vous ne le lui baillez, il s'en passera, et

il n'est besoin de faire un éclat qui lui amènerait des ennuis *rapport à* sa place.

— Tu le défends, toi, parce que tu ferais tout comme lui. Vous autres, monstres d'hommes, vous êtes *tourtous* pareils.

— Nenni, je ne le défends point, mais ne faites pas tant de bruit; la petite va rentrer, et il est inutile de lui causer du chagrin. Elle saura la chose assez tôt!

J'écoutais le cœur serré. Quel était donc ce secret qu'on voulait me cacher? Je poussai la porte en tremblant et j'entrai dans la cuisine. — Qu'est-ce qu'il y a, *pépère?* demandai-je d'une voix altérée.

— Rien, petiote; c'est votre père qui trouve le temps long après vous et qui veut vous ravoir.

Ma grand'mère, toujours grommelant, tira une lettre de son casaquin et m'en lut un passage. Mon père disait que, ma santé étant devenue meilleure, il était temps de me faire reprendre mes études, et qu'on devait me renvoyer à Paris, où il se rendrait de son côté pour

me recevoir à la gare. Il fixait l'époque de mon départ à huit jours de là.

— Ne pleurez pas, ma mie, dit mon grand-père en voyant mes yeux humides, il faut obéir à votre père. Je vous aurais reconduite moi-même, si je n'étais retenu ici, à cause des semailles; mais je vous mènerai à Sermaize, et je vous recommanderai aux gens du chemin de fer.

Je passai avec eux ma dernière semaine d'une façon mélancolique. J'avais un poids sur le cœur. Je fis de longs adieux à tout le monde, puis le jour du départ arriva. Ma grand'mère me mangea de caresses et alla s'enfermer dans la grange. Nous montâmes dans la charrette, et je repassai, bien tristement cette fois, par la forêt effeuillée, encore retentissante des appels des ramasseuses de faînes. Au moment où nous touchions à la lisière, j'aperçus sur un talus mon ami Armand, avec sa blouse débraillée et ses cheveux au vent. — Eh ! bonjour, mon garçon ! cria le *pépère*. — Mais lui, au lieu de répondre, me lança un long regard d'adieu et s'enfuit à toutes jambes à travers les bois.

A Sermaize, mon grand-père me recommanda à des voyageurs qui prenaient le même train que moi ; je l'embrassai à plusieurs reprises, je pris mon paquet et je grimpai dans le wagon avec mes compagnons de route. Le voyage se fit silencieusement ; j'avais le cœur gros et je regardais d'un air navré la campagne couverte de brouillard. Plus on approchait de Paris, plus je tremblais à l'idée de connaître ce secret qui devait me causer de nouveaux chagrins. Enfin le train entra en gare, et j'aperçus mon père près de la porte des bagages. Il me prit à bras-le-corps, m'embrassa très-tendrement, puis, me déposant à terre, il fit quelques pas de côté, et je vis derrière lui mademoiselle de La Geneste. Elle était toujours belle et souriante ; son teint était même encore plus blanc, ses cheveux noirs plus lisses, ses yeux plus lumineux.

— Allons, Madelon, me dit mon père, voici ta nouvelle maman ; embrasse-la.

C'était donc là le douloureux secret !.. Je reculai en poussant un cri, et je me mis à pleurer.

— Vous le voyez, mon ami, murmura-t-elle

avec son méchant sourire, cette enfant me déteste toujours.

—Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria mon père vexé ; essuyez vos yeux, mademoiselle, et tâchez de faire bonne mine aux gens qui vous aiment!

Il m'entraîna brusquement vers la voiture, qui nous conduisit à l'hôtel. Il faisait nuit, je refusai de manger, et, sous prétexte de fatigue, je demandai à me coucher. Les sanglots m'étouffaient, et je passai toute la nuit à pleurer. Ma pauvre mère, comme elle avait été vite oubliée ! Mon père n'avait même pas pris le temps d'user les habits de deuil avec lesquels il l'avait conduite au cimetière. La maison appartenait maintenant à une étrangère, et moi-même je n'étais plus qu'une enfant abandonnée. Je dormis d'un sommeil agité, et je rêvai du cimetière des Palatries. Je fus réveillée par mon père, qui allait et venait dans la chambre. Il me dit de m'habiller, et, tandis que je faisais ma toilette, il me parla de son affection et du désir qu'il avait de me voir achever convenablement mon éducation. Je sentais à son langage

que, bien que je fusse une enfant, il était embarrassé et presque honteux de sa conduite envers moi. Il m'annonça qu'il avait fait choix d'une pension près de Paris, à Sèvres, où je serais très-bien, et où des amies de sa femme prendraient soin de moi. Il ajouta que ses fonctions le rappelaient à Saint-Clémentin, qu'il repartait le jour même, et que ma belle-mère se chargerait de m'installer d'abord chez ses amies, mesdames de Grandelos, puis, la semaine d'après, à la pension de madame Durosel. Enfin il me recommanda d'obéir à ma nouvelle maman, et d'être, sinon reconnaissante, du moins convenable à son égard. Je l'écoutais en silence, le cœur navré, et je refoulais mes larmes. Il m'embrassa brusquement, et me quitta.

Après le déjeuner, madame Hermance m'emmena à Bellevue, où ses amies habitaient pendant une partie de l'année, et me présenta à ces dames. C'étaient la mère et la fille, toutes deux veuves et fort riches. Ma belle-mère avait été élevée avec madame Hermine Fougères (ainsi se nommait la fille); elles étaient un peu

parentes, et je crois que madame de Grandclos avait fait les frais de l'éducation de madame Hermance. — Madame de Grandclos était une petite vieille, grassouillette, remuante, étourdie et bavarde. Elle avait de magnifiques cheveux blancs, et montrait encore avec un certain plaisir un cou et des bras qui avaient été fort beaux autrefois. Elle causait avec volubilité, sans beaucoup de suite, et s'engouait des gens ou les détestait avec la même facilité qu'elle changeait de coiffure. Sa fille, âgée de trente-huit ans environ, avait la même complexion que sa mère, avec la vivacité en moins et une forte dose de sentimentalité en plus. Ses yeux bruns étaient toujours noyés d'une vague mélancolie, ses cheveux châtains tombaient à demi dénoués sur ses épaules avec des airs de saule pleureur. Ses toilettes vaporeuses, de tulle et de gaze, à la fois négligées et prétentieuses, ses inflexions de voix et ses airs penchés, tout en elle avait une expression élégiaque.

— Voici Madeleine, mesdames ! dit doucement madame Hermance en me poussant de

vant elle au milieu du salon où ces dames étaient assises. — Dans cette maison, où elle était admise sur le pied d'une parente pauvre, madame Hermance se montrait plus souple plus caressante et plus veloutée que jamais.

— Mais elle est charmante ! s'écria avec pétulance et d'une voix flûtée madame de Grandclos ; approche, mon cœur, que je te baise.

J'avais été peu choyée depuis mon départ de Trois-Fontaines, et je me laissai volontiers embrasser par cette aimable vieille.

— Elle arrive de son village, reprit ma belle-mère piquée de mon succès de beauté, et elle est noire comme une bohémienne.

Madame Hermine Fougères laissa tomber languissamment l'éventail qu'elle agitait devant ses yeux, et me regarda lentement.— Mais, dit-elle, le hâle ne lui va pas mal... Avec ses grands yeux bleus humides, elle ressemble à Mignon regrettant la patrie.

Elle ne croyait pas si bien dire... En effet, je pensais à la maison de mes grands-parents, et je regrettais mon horizon de Trois-Fontaines

avec sa ceinture de bois de hêtres... — Approchez, mon enfant, continua la vaporeuse madame Hermine, il va falloir prendre un grand parti, et vous séparer de vos chers parents. C'est un sacrifice pénible que j'adoucirai autant qu'il dépendra de moi... Le ciel m'a refusé le bonheur d'avoir des enfants. Vous serez ma fille... et si vous réalisez les espérances que donnent vos yeux intelligents, si vous êtes sage, je me chargerai seule de votre avenir et des frais de votre éducation.

Ces derniers mots gâtèrent tout. Je fus profondément humiliée de savoir que des étrangers payeraient les frais de mon éducation. L'air protecteur qui accompagnait cette harangue acheva de me troubler, et je ne répondis pas un mot.

— Eh bien ! fit madame Hermine froissée, vous ne me dites rien ?

Alors, d'une voix étranglée, je murmurai : — Merci, madame, mais j'aime mieux retourner à Trois-Fontoines.

— Quand je vous le disais, s'écria ma belle-mère, elle a un caractère sauvage et indomptable !

— Eh ! vous l'effarouchez aussi avec vos grands mots ! reprit la vieille dame ; viens avec moi, mon cœur, je te ferai voir mes poules.

Elle m'emmena et eut grand'peine d'abord à me faire desserrer les dents. Mon orgueil s'était révolté à la pensée qu'on se *chargerait* de moi ; il me semblait que si j'entrais à la pension dans de pareilles conditions, toutes mes camarades liraient écrit sur mon visage : « On lui paye sa pension par charité ! » Cependant madame de Grandclos fit si bien avec son humeur joviale, son étourderie enfantine et ses caresses, que je me rassérénai et m'apprivoisai peu à peu.

Les huit jours qui suivirent furent employés à la préparation de mon trousseau. J'écrivis à Trois-Fontaines afin de tout raconter à mes grands-parents, je leur donnai ma nouvelle adresse et les chargeai de mille tendresses pour mon ami Armand et pour la forêt. J'allai visiter la maîtresse de la pension, madame Durosel, qui me parut très-laide, mais bonne femme ; puis, un soir de novembre, je pris congé des dames de Grandclos, et ma belle-mère m'ac-

compagna jusqu'au pensionnat, situé à mi-côte, entre Sèvres et Bellevue. Elle me remit entre les mains de madame Durosel en lui recommandant d'être très-sévère avec moi. — Elle a, dit-elle, un caractère indiscipliné dont on ne vient à bout que par la rigueur.

Tout en écoutant ma belle-mère, la maîtresse de pension m'avait prise par la taille, et m'étudiait avec des yeux bienveillants et observateurs. — Vous serez bonne, n'est-ce pas mon enfant? me dit-elle, vous serez bonne, et je vous aimerai bien.

Je lui sautai au cou et je l'embrassai. Madame Hermance se leva piquée. — Enfin, madame, murmura-t-elle, vous réussirez peut-être mieux que moi à en faire quelque chose... car elle n'a de tendresse que pour les étrangers! — Elle posa sa longue main froide et blanche sur mon épaule : Adieu, Madeleine, continua-t-elle, travaille et corrige-toi.

Puis elle partit, la grande porte se referma lourdement, et je restai en effet seule dans cette maison étrangère, au milieu de visages étrangers.

VII

La pension occupait un vieux bâtiment, ancienne dépendance du château construit à Bellevue pour madame de Pompadour. C'était une grande maison avec de hautes croisées à petits carreaux verdâtres, de longs couloirs carrelés et un immense escalier de pierre à rampe de fer forgé. Au moment de mon arrivée, les élèves étaient au réfectoire, et, comme j'avais dîné, madame Durosel me conduisit au dortoir, pour me mettre elle-même au courant des habitudes de la maison. Elle me fit asseoir près du lit qui m'était destiné, me déshabilla, borda mes couvertures, et, devinant à ma mine combien j'avais le cœur gros, elle m'embrassa en me disant : — Maintenant, mon enfant, pleurez un peu, cela vous fera du bien. — Puis elle se re-

tira en me recommandant à la sous-maîtresse. Les élèves venaient de monter, et commençaient à se déshabiller. A la tremblante lueur des lampes suspendues de loin en loin, je voyais des têtes espiègles se pencher et regarder curieusement du côté de mon lit. On voulait savoir comment était faite « la nouvelle, » et plus d'une élève avait grande envie de venir me parler, mais la sous-maîtresse ayant dit sévèrement : — Le cœur à Dieu, mesdemoiselles ! — chaque enfant se fourra dans son lit, tandis que l'une des « grandes » récitait à haute voix : — « Mon Dieu, je vous donne mon cœur afin qu'aucune créature ne le puisse posséder, etc. » — C'était la même prière que chez les dominicaines de Saint-Clémentin, et je me souvins d'avoir été cruellement punie pour avoir dit à la religieuse : — Je n'ai pas besoin de redonner tous les soirs mon cœur à Dieu, puisque je le lui ai donné une bonne fois, et ne l'ai pas repris.

Je songeais à cet ancien temps de Saint-Clémentin, tout en me retournant dans mon lit et

en écoutant gémir le vent de novembre. Ces soupirs du vent dans les branches me firent aussi repenser à la forêt de Trois-Fontaines. En fermant les yeux, il me semblait entendre le murmure des hêtres et le bouillonnement de l'écluse du moulin. Peu à peu je m'endormis, bercée par mes souvenirs et tenant dans ma main une médaille bénite que m'avait donnée ma grand'mère.

Le lendemain, ni le tintement de la cloche, ni le bruit des élèves, ne purent me tirer du profond sommeil où j'étais plongée. On eut pitié de moi sans doute, et on me laissa dormir. Quand je m'éveillai, il faisait grand jour, et je vis madame Durosel assise à mon chevet : — Eh bien ! petite, me dit-elle en souriant, avez-vous bien dormi ? C'est bon pour aujourd'hui, mais demain il faudra vous lever avec les autres. — La lingère me coiffa et me fit revêtir un grand tablier de mérinos noir, passa par-dessus une ceinture de classe bleue à liséré blanc, puis me conduisit dans la cour, où les élèves étaient en récréation. A mon entrée les jeux

cessèrent; on vint à moi, on m'entoura, on me tirailla en m'adressant des questions qui se croisaient bruyamment. — Tout à coup une *grande* fendit majestueusement la foule et commanda le silence. C'était une belle jeune fille de quinze ans, déjà formée, très-blanche, ayant de petites mains et de petits pieds, une bouche mignonne et dédaigneuse, et un grand front intelligent. Elle était blonde comme moi, mais avec des sourcils et des yeux noirs, ce qui donnait à sa physionomie un accent étrange. Elle était Hongroise et se nommait Mira Strany. — Comment t'appelles-tu, petite *nouvelle ?* me demanda-t-elle d'une voix légèrement impérieuse.

Je déclinai timidement mon nom, tout en l'admirant beaucoup, car j'étais fort attirée par sa beauté. Elle continua ses questions sur mon pays et la profession de mon père, puis elle ajouta : — As-tu de l'argent? as-tu des provisions?

Hélas ! je n'avais ni argent, ni friandises, et cela jeta un froid. Cependant, comme j'étais re-

commandée par les dames de Grandclos, Mira daigna déclarer que j'avais l'air bonne enfant, et m'offrit sa protection. A midi, on vint m'appeler à la lingerie, et j'y trouvai un petit sac arrivant de Trois-Fontaines avec une courte, mais bonne lettre du grand-père. Je déliai le sac : il était plein de noisettes, de pruneaux et de poires séchées au four. Il contenait aussi un petit bouquet de thym et d'origan qui embaumait et que j'enfouis précieusement dans ma poche, puis je pris toutes mes richesses dans mon tablier, et je redescendis triomphante à la récréation, où je fis une distribution générale de mes friandises villageoises. Je fus immédiatement portée aux nues. — La *nouvelle*, disait-on, a des provisions, elle n'est pas gourmande et a tout donné...

Cependant je me mettais lentement au travail. Madame Durosel avait rapidement déchiffré mon caractère ; elle avait compris qu'en me prenant par l'amour-propre elle saurait vaincre ma paresse, et elle y réussit. Une quinzaine après mon installation, les dames de Grandclos vin-

rent me voir, et on leur fit mon éloge. Elles m'apportaient un gros sac de bonbons, mais d'argent elles ne m'en offrirent point, et j'étais trop fière pour leur en demander. Quand je revins du parloir, la première question des élèves fut : — As-tu de l'argent ?

— Non, répondis-je impatientée, mais j'ai du chocolat.

— Ah ! fit l'une d'elles, cela ne suffit pas. C'est dans deux jours Sainte-Catherine, et chaque élève doit donner cinq francs pour la fête. Avec l'argent de la collecte, madame nous fait un grand dîner ; on danse le soir, et il y a des rafraîchissements !

— Veux-tu que je te prête de l'argent ? me dit Mira Strany, qui passait pour la plus riche de la pension.

— Merci, répondis-je, j'écrirai pour en demander.

Je disais cela, mais au fond du cœur je savais bien que je mourrais plutôt que de demander un sou aux dames de Grandclos. Je ne dormis pas de la nuit ; je ruminais dans ma

tête par quel biais je pourrais me tirer d'embarras. Je ne voulais pas accepter l'offre de Mira. Il me déplaisait de devoir quelque chose à cette fille hautaine, et puis d'ailleurs comment aurais-je pu lui rendre une somme qui me paraissait énorme? L'aube grise de novembre blanchit les petits carreaux du dortoir, et je n'avais rien décidé. — Bah! pensai-je, le hasard me viendra en aide au dernier moment. — Ce-jour là on faisait la dernière quête, Sainte-Catherine tombant le lendemain. Quand la quêteuse arriva près de moi, je devins très-rouge et fus obligée d'avouer que je ne possédais pas un sou. J'avais une peur affreuse de pleurer, mais je réussis à contenir mes larmes. Toutes les élèves se récrièrent. — Pourquoi n'as-tu pas écrit à tes correspondantes? demandait l'une. — C'est une avare! disait-on ailleurs. — Elle ne doit pas être de la fête, puisqu'elle n'a rien donné!

Je me faisais violence pour ne pas éclater, quand madame Durosel parut et me débarrassa de ces petites filles acharnées après moi comme

des guêpes. — Ne craignez rien, Madeleine, me dit-elle, vous aurez votre part de fête comme les autres.

— Non, pensai-je le soir en me couchant, je ne veux pas manger de leurs gâteaux que je n'ai pas payés. Demain, je ferai la malade.

En effet, le matin je me plaignis d'un grand mal de tête et j'obtins de rester au lit, car personne ne pouvait supposer que j'eusse l'idée de me priver des réjouissances de la fête. A midi, j'entendis madame Durosel monter au dortoir, et je feignis de dormir. Elle s'approcha, posa sa main sur mon front, et, croyant à mon sommeil, se retira sur la pointe des pieds. J'entendais les cris de joie des enfants auxquelles on avait abandonné toute la maison. Elles avaient l'air de bien s'amuser... Je m'enfouis sous ma couverture et me bouchai les oreilles. Le soir vint, et le fracas de la vaisselle arriva jusqu'à moi. Quelques élèves montèrent au dortoir; elles parlaient de dindes « truffées aux marrons, » et d'œufs à la neige, et tous ces détails réveillaient mes instincts de gourmandise. Ce fut bien pis

à la nuit, quand par moments, à travers les portes entr'ouvertes, les accords du piano retentirent dans les couloirs sonores. On dansait dans le salon de madame, et ce bruit de fête, me faisait encore trouver plus lugubre la solitude du grand dortoir. Vers dix heures, quelqu'un se glissa près de mon lit, et à la lueur des lampes, je reconnus Mira Strany. — Tiens, me dit-elle, je t'apporte des gâteaux et des oranges. — Je refusai, et, comme elle insistait, je me mis à pleurer et je repoussai brusquement sa main. Elle fronça ses sourcils noirs. — Veux-tu que je te dise, ma petite? s'écria-t-elle, tu es une orgueilleuse, et tu n'es pas plus malade que moi!

Enfin mon supplice se termina, les élèves montèrent au dortoir, et je m'endormis. Le lendemain, je me levai affamée. Au réfectoire, je dévorai avec délices ma soupe et mon petit pain. Madame Durosel me regardait fixement et avec une sollicitude curieuse. Elle n'avait pas été longtemps dupe de ma prétendue maladie ; elle me prit à part, m'arracha des aveux, et remplis-

sant mon tablier de friandises : — Pour ta punition, me dit-elle, tu mangeras ces gâteaux; va, et tâche de te corriger de ton vilain péché d'orgueil...

Hélas ! j'étais, je le crois, incorrigible. Plus je me sentais abandonnée de tous les miens, et plus je me concentrais en moi-même. Je me trouvais si seule au monde ! Mon père ne répondait pas à mes lettres ; je n'avais de nouvelles de la maison que par Modeste. Les jours de sortie, je voyais toutes les élèves s'en aller joyeuses dès le samedi soir. Moi, je restais avec les *étrangères* qui n'avaient point d'amis à Paris et avec celles qu'on avait mises en retenue. Je me réfugiais dans un coin de la classe déserte avec un livre, et je me mettais à penser à notre maison de Saint-Clémentin, au jardin plein d'arbres et aussi au cimetière des Palatries, où dormait ma mère. Parfois, en fermant les yeux, je revoyais Trois-Fontaines, le *mais* du grand-père, la boulangerie de Delorme, les grandes avenues de la forêt, et j'y revivais en imagination. A de rares intervalles, le dimanche, les dames de Grand-

clos me faisaient demander, et je passais la journée entre la vieille dame, qui m'étourdissait de son babil, et madame Hermine, qui dévorait un roman. Six mois s'écoulèrent ainsi ; je travaillais ferme, et j'étais souvent *première*. Il me semblait qu'en devenant une « savante » je me vengeais à ma façon de l'abandon où me laissait mon père. J'atteignis le printemps, puis les vacances de la Pentecôte arrivèrent. Je devais, comme toujours, les passer seule à la pension. Les dames de Grandclos étaient en voyage, et personne ne songeait à me réclamer. Le dimanche matin après la messe, je m'étais installée dans la classe avec mon livre ; il faisait un beau soleil, et j'avais le cœur bien gros en voyant le ciel en fête. J'enviais le sort des bourdons et des papillons qui s'envolaient tout joyeux dans la lumière, quand la lingère vint m'avertir qu'on me demandait au parloir. J'y courus et j'aperçus M. Desprairies.

VIII

Il n'avait pas changé. Il portait toujours sa longue redingote à la propriétaire, sa cravate à fleurs rouges et vertes et ses gros favoris bourrus. Je poussai un cri de joie ; il déposa avec précaution sur la table un objet soigneusement enveloppé dans un journal et me tendit les bras. — Comme vous voilà grande et jolie, Madeleine, me dit-il en m'embrassant, il paraît que nous sommes studieuse maintenant et que nous mordons aux fruits de l'arbre de science. C'est bien, petite, c'est très-bien !... — Il passa lentement la main sur mes cheveux nattés. — Vos cheveux ont bruni, continua-t-il d'une voix émue. Comme vous ressemblez à votre pauvre mère ! c'est frappant. Je suis venu faire ma visite annuelle à la capitale, et vous pensez bien que vous étiez

pour beaucoup dans mon voyage. Je vous apporte des nouvelles de là-bas. .

— Tout le monde va bien à la maison, monsieur Desprairies?

— Oui, oui,... aussi bien que posssible,... tout le monde, votre père et Modeste. La brave fille m'a donné pour vous une douzaine de mouchoirs de batiste qu'elle a brodés elle-même ; elle m'a chargé aussi de beaucoup de caresses.

Il regarda le paquet déposé sur la table, toussa et reprit : — Tout est bien là-bas. J'ai été aux Palatries avant de partir, Madeleine ; la tombe est très-verte maintenant avec de jolis arbustes tout autour, qui donnent une ombre fraîche à la chère morte. J'ai pensé que vous aimeriez à avoir près de vous un souvenir d'elle, et je vous ai apporté ceci.

Il imprima une ou deux secousses à ses favoris, remit son grand col en ordre, puis défit lentement le journal qui enveloppait l'objet posé sur la table, et je vis un pot rempli de terre et de pois de senteur en pleine floraison. — Je les ai pris, hier matin, à l'endroit que vous savez.

Voyez comme ils donnent de belles fleurs ! Ce sont les mêmes qu'aux Touches, les mêmes que votre mère aimait tant.

Je lui sautai au cou et le remerciai avec effusion, puis je serrai le précieux pot contre ma poitrine, je baisai les chères fleurs. Il me semblait que dans leur parfum l'âme de ma mère s'exhalait encore. M. Desprairies avait tiré son mouchoir d'indienne et s'essuyait les yeux. — Allons, petite, reprit-il, rangez cela dans un endroit où il fait soleil. Vous arroserez les fleurs tous les matins... Ce n'est pas tout. J'ai la permission de vous emmener jusqu'au soir ; mettez votre chapeau, nous allons courir Paris ensemble.

Quelle délicieuse journée ! Il me promena en voiture toute l'après-midi, le long des quais, à travers les boulevards et les Champs-Élysées, me montrant tout, m'expliquant tout, savourant ma joie et mon ébahissement. Nous dînâmes dans un bon restaurant, où j'eus la permission de choisir les plats que je préférais ; puis, à la nuit tombante, il me reconduisit à la pension, me promettant encore de plus grandes merveil-

les pour le lendemain. Nous passâmes ainsi ensemble trois grandes journées, trois journées d'or. Tout en me montrant les beautés de Paris, que je connaissais à peine, il me parlait de Saint-Clémentin: malgré les délicates précautions dont il enveloppait ses réponses à mes questions, je devinai que le second mariage de mon père avait fait mauvais effet dans le pays, et que madame Hermance poussait son mari à des dépenses excessives. Les lettres de Modeste avaient déjà laissé percer quelque chose de tout cela, et les paroles de M. Desprairies confirmaient mes appréhensions. — M. Mauclerc, disait mon vieil ami, a toujours été très-honorable, il aime à mener grand train ; mais à présent il va trop vite, il va positivement trop vite, et votre belle-mère n'est certainement pas la femme qu'il faudrait pour le retenir sur cette pente... Enfin, mon enfant, quoiqu'il arrive, vous savez que je suis là, et que vous pouvez compter sur moi !

Le soir du troisième jour, il me ramena à la pension, m'embrassa dans le jardin en me promettant de me venir voir chaque année, puis il

se sauva brusquement, et je me retrouvai seule avec les bons souvenirs de ces trois jours de fête. Dans le cours de ce même été, mon père obtint son changement et fut nommé à C..., une petite ville située entre Paris et Trois-Fontaines. Ma belle-mère avait pris en grippe Saint-Clémentin, où on l'avait vue courant le cachet, et où les dames de la bourgeoisie lui faisaient froide mine. D'ailleurs mon père, avec son intempérance de langue et son esprit d'opposition, s'était brouillé avec le sous-préfet ; il n'avait reçu aucun avancement, et son changement n'avait d'autre avantage que de le rapprocher de Paris et de Trois-Fontaines. J'appris tous ces détails par Modeste, que je revis lors du passage de la famille. La pauvre fille était désolée de quitter Saint-Clémentin, où elle avait laissé un amoureux qui lui tenait fort au cœur. Elle n'avait consenti à ce sacrifice que par amitié pour moi : aussi elle maudissait de plus belle madame Hermance et la légèreté de mon père. Quand vinrent les vacances de septembre, j'eus la permission d'aller voir mon père à C... Je trouvai la ville horri-

blement triste : les maisons y étaient hautes et sombres, les rues étroites, désertes, avec de petits pavés pointus, sertis d'herbe. Notre nouvelle demeure avait un aspect maussade. Quelle différence avec les rues soleillées et le jardin fleuri de Saint-Clémentin ! Je me sentais le cœur serré dans cette maison, où ma belle-mère était tout et moi rien, où mon père avait sans cesse des accès de mauvaise humeur, et où Modeste, prise d'une profonde nostalgie, passait des journées à se noyer dans ses larmes. J'aurais désiré profiter des vacances pour pousser au moins jusqu'à Trois-Fontaines, mais mon père était alors en froid avec ses grands-parents à cause de je ne sais quelles affaires d'intérêt, et il n'en voulut pas entendre parler. Ce fut sans le moindre chagrin que je vis arriver l'époque de la rentrée ; mon seul regret fut pour Modeste, que je laissais tout en pleurs et toute dépaysée.

Je m'étais faite à ma vie de pension, et cette nouvelle année s'y passa pour moi sans ennui. J'avais peu à peu lié amitié avec Mira Strany. La beauté étrange de cette fille hautaine et fantasque

me fascinait, tout en m'inspirant une inexplicable crainte. Elle était admirablement douée pour la musique, et avait une voix de contralto profonde et mordante qui me causait une sensation pareille à l'odeur envahissante de certaines fleurs exotiques. Son père vivait à l'étranger, et elle restait souvent comme moi à la pension les jours de sortie. Alors nous allions au parloir, elle s'asseyait au piano, et, sur le vieil instrument aux notes grêles, elle me jouait des airs de son pays. Je l'écoutais, assise sur le tapis, et les mains enfoncées dans mes boucles blondes. Les *tsardàs* sauvages, tristes et passionnées, les *palotàs* à la cadence tantôt lente et tantôt pleine de fougue et de fièvre, les airs populaires profondément mélancoliques, puis tout à coup gais jusqu'à la folie, tout cela me ravissait et me transportait dans un monde inconnu. Il me semblait entendre des galops de chevaux à travers la *pousta* brûlée du soleil, des fracas de batailles, des plaintes de blessés, des danses de fées au bord du Danube... Mira s'enivrait de sa propre musique, ses narines se gonflaient comme

pour aspirer les sons rhythmés et tourbillonnants; elle secouait son front, et ses épais cheveux blonds se déroulaient tout à coup sur ses épaules. — J'aime cette musique, s'écriait-elle en se levant tout enfiévrée, j'aime le soleil et les grandes plaines de mon pays... J'ai du sang de *tsïgane* dans les veines!

Parfois nous causions d'avenir, Mira était ambitieuse, elle voulait devenir une artiste célèbre; elle avait soif de domination, de gloire et d'applaudissements. Elle joignait à cela, pour la foule des esprits vulgaires, un violent mépris qui m'effrayait. — Les hommes, disait-elle, veulent être asservis; plus on leur appuie le pied sur le front, et plus ils nous adorent. Je n'aimerai jamais qu'un homme illustre devant qui le monde se courbera, et qui s'agenouillera devant moi seule...

Mon ambition n'était pas moins haute, mais elle prenait son essor d'un autre côté. — Moi aussi lui disais-je, je voudrais aimer un grand homme, un génie méconnu, auquel je ferais un marchepied de mon dévouement et dont je serais la bonne fée dans les jours d'épreuve... Pourvu

qu'il eût réellement du génie, peu m'importerait qu'il fût pauvre, obscur, laid...

— Aveugle même, interrompit Mira avec un rire ironique, comme le Rochester de *Jane Eyre*.

— Qu'est-ce que *Jane Eyre* ?

— Un roman anglais où il y a un héros selon ton cœur... Lis-le, c'est ton affaire. Je les hais, ces romans anglais avec leurs héroïnes puritaines qui font de l'amour un sermon et citent la Bible dans les moments les plus passionnés !

Peu de temps après cette conversation, elle abandonna la pension de madame Durosel. Son père était revenu en France, elle allait s'installer avec lui à Paris et commencer la vie bruyante à laquelle elle aspirait. Quand elle vint me dire adieu, elle était rayonnante, et jamais je ne la vis si belle. Elle avait déjà quitté l'uniforme et portait une robe de satin noir avec des rubans écarlates. — Maintenant, me dit-elle avec un éclair dans ses grands yeux de sibylle, le monde est devant moi, et je vais à sa conquête... Adieu, Madeleine ! Si je trouve là-bas un génie incompris, je te l'enverrai.

Elle partit, et je retombai dans ma solitude studieuse. L'été revint et ramena M. Desprairies. Nous passâmes ensemble trois excellentes journées, et je pus lui montrer le pot de pois de senteur en pleine floraison. Puis les jours s'écoulèrent de nouveau lentement, laborieusement. Je restai pendant toutes mes vacances avec madame Durosel, car cette année mon père ne songea même pas à me réclamer. J'avais quinze ans et demi, mais j'étais encore bien enfant; un rien m'amusait et un rien me désespérait. J'étais devenue l'une des *grandes* et la favorite de madame Durosel. Mes progrès commencèrent à être visibles, et on parlait de me préparer à passer l'examen pour le brevet supérieur. Au milieu de ces nouvelles préoccupations, un coup de foudre fit explosion, et je fus tirée brusquement de ma vie laborieuse. On vint me prévenir un matin que Modeste m'attendait au parloir.

— Ah ! ma petite fille, s'écria-t-elle en m'apercevant, nous voilà perdues ! Ton père, avec sa langue maudite, a fait encore des siennes ; il a parlé contre le gouvernement, et on lui a ôté

sa place, et puis il a fait de grosses dépenses... On va tout vendre à la maison, et je suis venue te chercher. Ah! malheur, qu'allons-nous devenir?

Cette nouvelle m'atterra. J'allai tout conter à madame Durosel, qui me consola de son mieux, et nous partîmes le même soir. Modeste n'avait rien exagéré. En arrivant à C... je trouvai mon père fort irrité et ma belle-mère fort abattue par cette brusque disgrâce. Le bruit de la révocation de mon père courait la ville, et il commençait à faire la triste expérience de ce proverbe qui prétend que les pauvres n'ont pas d'amis. Il ne rencontrait que des visages froids et contraints. Aussi il ne décolérait pas et jurait qu'il quitterait cette ville de malheur aussitôt après la vente de nos meubles. Ma belle-mère ne répondait à ces explosions de colère que par des haussements d'épaules et un regard oblique où il y avait plus de rancune que de compassion.

Il avait été décidé que madame Hermance, Modeste et moi, nous irions nous réfugier à Trois-Fontaines le jour même de la vente; mon

père avait écrit à mes grands-parents pour leur annoncer la catastrophe et les prévenir de notre arrivée. Il devait lui-même nous rejoindre quelques jours après. Le matin de notre départ, je visitai une dernière fois le mobilier qu'on allait vendre. Je tenais à plusieurs de ces meubles, non pour leur beauté, mais pour les souvenirs qui s'y rattachaient. Je ressentais vivement l'humiliation qui accablait toute la famille, et cette vente à l'encan était la dernière goutte d'amertume faisant déborder le vase. Je parcourus la maison, disant adieu à ces chers compagnons de mon enfance, qui avaient vu toutes mes joies et tous mes deuils. A chaque objet se rattachait une impression de l'ancien temps : la chaise longue était la même où ma mère s'était si longtemps étendue avant de mourir ; je revis le grand lit de palissandre dans lequel on me donnait l'hospitalité à Noël, au 1er janvier et au jour de sa fête, quand j'arrivais dès l'aube pour réciter mon compliment, — puis le guéridon où j'avais copié tant d'ennuyeux verbes et le chiffonnier où M. Desprairies effeuillait des roses. Je faisais à

101893

tout un triste adieu ; il fallait renoncer à toutes ces choses, car mon père avait déclaré qu'il ne voulait rien emporter... Déjà j'entendais le bruit des revendeurs et des curieux qui s'amassaient dans la salle à manger ; je distinguais les pas lourds des hommes qui enlevaient les meubles un à un ; et les voix du commissaire-priseur et du crieur montaient par intervalles, nasillardes, glapissantes, odieuses... Tous ces cris me perçaient le cœur. Enfin les grelots de l'omnibus retentirent à la porte ; on chargea nos malles, je descendis à la hâte, les yeux rouges et la gorge serrée. Ma belle-mère et Modeste étaient déjà installées sur les banquettes ; tandis que mon père fermait sur nous la portière, j'entendais l'impitoyable voix du crieur : — Un fauteuil d'enfant, presque neuf, à cinq francs !... — Et des éclats de rire répondaient aux plaisanteries dont il assaisonnait et *réchauffait* les enchères.

IX

Le trajet de C... à la station voisine de Trois-Fontaines se fit fort tristement. On touchait à la fin d'octobre, le ciel était gris, et il tombait une pluie fine qui semblait vouloir durer toujours. Modeste et moi pleurions silencieusement ; ma belle-mère, très-pâle, se mordait les lèvres et faisait une moue sombre, car la perspective d'un séjour prolongé à Trois-Fontaines était loin de lui sourire. A la station, nous trouvâmes le Manchin tout seul avec sa carriole et sa vieille jument, la *Grisè*. On hissa nos malles : Modeste et moi, nous nous installâmes de notre mieux dans la paille ; quant à madame Hermance, à la vue de la misérable charrette, elle poussa un gémissement douloureux et s'assit sur le siége, un parapluie à la main, tandis que

le Manchin marchait au pas, menant la *Grise* par la bride. Je me blottissais contre Modeste, et nous n'osions pas nous regarder de peur d'éclater en sanglots. C'est ainsi que nous traversâmes la forêt. A l'orée du bois, j'aperçus le *pépère*, qui causait sur la route avec un paysan. — Voici mon grand-père, — dis-je à madame Hermance, et en même temps je criai d'une voix que j'essayais de rendre joyeuse : — Bonsoir, *pépère !*

Il releva à peine la tête, jeta un rapide regard du côté de la carriole : — C'est bien, petite, bonsoir ! répondit-il et il tourna les talons, coupant par les prés afin de n'être pas obligé de nous accompagner.

— Voilà le commencement ! murmura ma belle-mère en secouant la tête ; quelle race grossière que ces paysans !

Modeste ne dit rien, mais m'embrassa très-fort. — Il ne faut pas vous affecter, mademoiselle Madeleine, fit le Manchin en haussant les épaules, c'est le premier moment, voyez-vous ; mais ils vous aiment bien tout de même...

Quand la charrette arriva dans le village, il faisait presque nuit et il pleuvait toujours. Cette fois pas une tête ne se montra aux portes ; on s'était caché derrière les fenêtres pour nous voir passer. La maison de mes grands-parents semblait déserte : volets fermés, portes closes, personne pour nous recevoir. Je pris mon courage à deux mains, et, poussant le loquet, j'entrai dans la cuisine. Pas de lumière. Ma grand'mère était accroupie devant la cheminée, où un pauvre tison brûlait ou plutôt fumait dans l'âtre.

— Bonsoir, bonne maman ! m'écriai-je en la prenant par le cou ; nous voici et nous sommes gelées.

— Ah ! vous voilà, répondit-elle aigrement, *tourtous !*... Ah ! vous êtes gelées... Eh bien ! il fallait garder un *chez vous* pour vous y chauffer !

Ma belle-mère m'avait suivie avec le Manchin chargé des malles et des paquets. — En voilà des affaires ! poursuivit impitoyablement ma grand'mère, ce n'est pas étonnant que vous ayez mangé votre avoir avec tous vos falbalas !

Madame Hermance fit comme si elle n'avait rien entendu. — Bonjour, belle-maman, dit-elle à son tour de sa voix la plus caressante ; — elle tendit la joue à la vieille, qui lui répondit par un brusque frottement de son menton barbu et piquant. Au même instant, Modeste fit son entrée avec le reste des paquets.

— Sainte Vierge ! s'écria ma grand'mère exaspérée, il vous a fallu amener tout le *personnel* aussi... Vous n'êtes pas honteuses !

Modeste, qui avait la riposte assez vive, allait répliquer. Sur un signe que je lui fis, elle garda le silence et se tint roide comme un piquet à l'angle de la cheminée. Ma belle-mère avait ôté son chapeau et s'était assise sur une chaise basse recouverte d'une peau de mouton, siége favori de mon grand-père. Quant à moi, j'avais pris résolûment de grosses poignées d'*ételles* moussues dans la corbeille d'osier placée au coin de l'âtre, et je les jetais sur les tisons. J'en mettais le plus que je pouvais afin d'obtenir une bonne flambée.

— Allez, petiote, grommela ma grand'mère

d'une voix ironique, ne vous gênez point, jetez-y toute la *charpagne* (corbeille) !

Je me mis à rire, je courus à elle, et, la prenant par la taille, je la poussai jusque dans la remise : — J'irai vous en ramasser d'autres au bois, repris-je en la câlinant, et aussi des faînes et des noisettes, vous verrez !.. Mais soyez bonne pour nous qui sommes dans la peine, ne nous rendez pas plus malheureuses encore !

— Vous, ma petiote ! répondit-elle en m'embrassant, je ne veux pas que vous soyez en chagrin ; mais votre belle-mère et sa servante ! Je ne peux point héberger tout ce méchant monde-là.

Alors vinrent des larmes, des doléances contre son fils et des prédictions de misère pour l'avenir. Qu'allait-on faire avec quatre bouches à nourrir ?.. Ma belle-mère n'était pas épargnée ; elle l'appelait *la Parisienne*, et Modeste *la Fille*, et les rendait responsables de tous nos malheurs. Quant à mon père, c'était un sans-cœur, un dévore-tout, un mauvais sujet, qui, après avoir coûté à ses parents les yeux de la tête, ne rou-

gissait pas de venir leur arracher de la bouche leur dernier croûton de pain... Je finis par la calmer et par lui faire confectionner un maigre souper. — Mon grand-père, disait-elle, dînait chez M. le maître, et, quant à elle, on savait bien qu'elle ne mangeait jamais. — Nous nous mîmes seules à table devant un morceau de lard froid et un bol de crème. Heureusement nous n'avions guère faim, et, sans attendre le retour du grand-père, nous gagnâmes la chambre qui nous était destinée. Ma grand'mère, tirant de l'armoire au linge ses draps les plus laids, les jeta à Modeste, qui fit les deux lits en murmurant. Cette chambre haute, peinte à la chaux, était immense. Elle contenait trois énormes lits à rideaux d'indienne rouge et jaune. Entre deux lits se dressait une massive armoire de chêne, fermée à triple serrure et qu'on n'ouvrait jamais en notre présence ; des chaises de paille à dossiers découpés à jour complétaient le mobilier. Tandis que nous nous installions, madame Hermance poussait des gémissements au sujet de la rudesse de la toile des draps. Elle avait

l'air si dépaysée, si ahurie et si abattue, que, malgré ma rancune, je finis par la prendre en pitié. Enfin nous nous couchâmes, et j'essayai de dormir.

Le réveil fut affreux. Le vent soufflait de l'ouest, et il pleuvait toujours. Nous frissonnions dans cette grande pièce mal close ; ma belle-mère et Modeste restaient assises sur leur lit et n'avaient pas le courage de se lever. Quant à moi, j'avais en mon cœur ce bijou enchanté, ce talisman qui est la jeunesse, et qui fait apercevoir des coins bleus dans le ciel le plus noir. J'espérais... en quoi ? je n'aurais pas su le dire, mais enfin j'espérais... Je descendis embrasser le *pepère*, et j'obtins de ma grand'mère un peu de lait chaud pour madame Hermance et Modeste. Vers midi, on descendit pour déjeuner. Le menu était le même que la veille ; ma belle-mère fit la grimace et ordonna à Modeste de lui préparer du chocolat. Celle-ci avait pris bravement un morceau de lard et le mangeait sur le pouce, tandis que ma grand'mère lui lançait des regards courroucés et maugréait contre son ap-

pétit. Elle avait cette pauvre fille en horreur et l'appelait *feignante*. — Ça mange du lait, grommelait-elle, et de la crème. Ne m'a-t-elle pas ce matin demandé du café? Eh mon Dieu donc! je t'en donnerai du café, satanée *ruinasse!* — Dans son idée, Modeste avait largement contribué à la ruine de mon père. Hélas! la malheureuse fille n'avait jamais touché ses gages qu'en imagination et en rêve, et elle avait voulu partager notre mauvaise fortune, tandis qu'elle aurait pu se marier à Saint-Clémentin, ou se placer avantageusement à C...

Après déjeuner, ma belle-mère remonta dans sa chambre, écrivit aux dames de Grandclos, lut, dormit, et se demanda combien de jours il faudrait rester dans un pareil trou. Les petites filles du village, avec lesquelles j'aimais tant à jouer, vinrent me voir; elles me regardaient curieusement et me fatiguaient de ces questions cruelles que font les enfants. Je leur répondis froidement que je ne jouais plus; elles me quittèrent mécontentes, et le bruit se répandit dans le village que j'étais bien changée, et bien moins

aimable qu'autrefois. Hélas ! c'était mon misérable orgueil qui me métamorphosait. Au temps de mes splendeurs, rien ne m'avait semblé charmant comme de traiter les paysans en amis; mais à présent que la roue avait tourné, je ne voulais pas qu'ils me traitassent, eux, de pair et compagnon. Et pourtant j'étais encore si enfant et si joueuse!... Mais je ressentais vivement l'humiliation de mon père et j'en souffrais certainement plus que lui.

On ne l'attendait que le lendemain, et en son absence ma grand'mère l'accablait d'imprécations pour se soulager le cœur. A la brune, ma belle-mère n'était pas encore descendue. Modeste tricotait près de la cheminée à la vacillante lueur de l'*âme damnée;* j'étais assise sur la table avec le chat sur mes genoux; mon grand-père fumait son éternelle pipe et ma grand'mère transvasait dans des pots de grès le lait qu'elle venait de traire. Tout en achevant cette besogne, elle marmottait entre ses dents: — Ah ! c'est donc demain qu'il arrive, le fléau ! Ah ! je vais lui frotter comme il faut la tête !

Le grand-père soupirait à faire tourner des moulins. — Nous avons eu bien des maux après lui, disait-il, et bien dépensé pour faire son éducation. A son âge, n'avoir plus de place !... c'est d'un effet dans le pays!.. Mais que soit ! notre Adeline, ce n'est point la peine de crier si haut pour que tous les voisins vous entendent.

— Tais-toi, répliquait-elle, tu es bien tout son pareil et tu prends sa défense, vieux flagorneur !

— Je ne le défends point, mais c'est peine inutile de vous *décarcasser* de la sorte ; vous verrez demain, si je le flagorne ; laissez-moi faire, je le semondrai d'importance !

— Toi, toi!... Tais-toi donc ! — Et elle fit avec ses coudes un geste de dédain indescriptible.

Au même moment, la porte s'ouvrit et mon père parut. Je courus l'embrasser, Modeste se leva ; mais les deux vieilles gens ne bougèrent point.

— Eh bien ! dit mon père, il est gentil, votre accueil !

Alors ma grand'mère, furibonde, vint jusque sous son nez, et se haussant sur la pointe des pieds : — Ah ! c'est toi ! s'écria-t-elle, c'est toi ? Tu n'es pas honteux de te présenter ici !

— Taisez-vous, notre Adeline ! taisez-vous ! murmurait le pauvre grand-père.

Mais ma grand'mère était partie ; elle apostrophait mon père en patois, et les injures pleuvaient dru comme grêle. Lui ne répondait que par des mots ironiques et des haussements d'épaules. Il s'installa près de la cheminée, y jeta une bourrée de sarments et commanda à Modeste de lui faire une omelette. Personne ne remuait. Mon père se leva, alla droit à la huche, rapporta une douzaine d'œufs et les lança dans la poêle. Puis il revint se camper devant ma grand'mère : — Comme je ne veux pas, dit-il d'une voix cassante, que nous mourions de faim, moi et les miens, à chaque refus de votre part, j'agirai de même. A bon entendeur, salut !

Le grand-père se taisait. Il était maté et faisait par derrière des signes à sa femme ; mais celle-ci ne l'écoutait pas. Ses yeux jetaient des flammes ;

elle revint à la charge, montrant le poing à mon père, poussant des ricanements égarés et lui reprochant tout l'argent dépensé par lui, sa place perdue, sa maison ruinée. Lui, restait calme et ne répondait que par de froids sarcasmes. A la fin, exaspérée par ses railleries et presque folle, elle saisit un fléau et s'élança sur lui. Il la désarma facilement, mais j'eus une peur affreuse, et, terrifiée, je m'évanouis dans les bras de Modeste. En me voyant inanimée et blanche comme un linge, ma grand'mère s'apaisa subitement. Elle se mit à genoux devant moi, me couvrit de caresses et me donna les noms les plus tendres ; mais le coup était porté, je fus prise d'un tremblement nerveux qui ne me quitta pas de la nuit.

Cette scène atroce et d'autres qui suivirent eurent sur ma santé un effet d'autant plus déplorable que j'étais arrivée à cette époque de transition entre l'adolescence et la jeunesse, où la sensibilité est plus vive et le système nerveux plus facilement ébranlé. Je devins pâle et je perdis l'appétit, puis aux premiers froids je commençai à tousser, et la fièvre me prit chaque

soir. J'avais une sorte de langueur qui me rendait indifférente à tout; je ne riais plus; je passais toutes mes journées étendue sur mon lit dans un grand peignoir de flanelle. Je me sentais dépérir doucement, et je me disais qu'après tout la mort était préférable au triste avenir que j'entrevoyais. Ma grand'mère, désespérée, prit une résolution héroïque : elle fit venir un médecin de la ville. Le docteur m'ausculta, prescrivit un nouveau régime et conseilla de me faire coucher dans l'étable aux vaches dès que la saison serait moins rigoureuse. Sur ces entrefaites, mon père repartit pour Paris, où il allait chercher, disait-il, une nouvelle position. Il s'ennuyait dans ce village, où tout son prestige était tombé; d'ailleurs la bonne harmonie avait cessé de régner entre madame Hermance et lui ; elle ne pouvait lui pardonner sa disgrâce, et lui de son côté accueillait fort mal ses réflexions et ses tristesses. Son départ ramena un peu de calme dans la maison. Dès les premiers jours de mars, on prépara ma *chambre* dans l'étable. Je n'étais séparée de nos deux *laitières*, la Charlotte et la

Zénobie, que par une balustrade. De mon lit, je planais au-dessus des vaches et des moutons. Un grand rideau de cotonnade m'entourait de façon à me préserver des courants d'air et à m'enfermer dans la chaude et saine atmosphère chargée d'odeurs laiteuses. Peu à peu, je m'habituai à ce nouveau gîte et je finis par y dormir d'un bon sommeil. Les vaches me connaissaient et m'accueillaient par de doux meuglements. Pendant la nuit, ma grand'mère, toujours en éveil, venait, pieds nus, écouter ma respiration. J'étais heureuse, quand je me réveillais, d'entendre nos bêtes ruminer lentement, et d'entrevoir au petit jour, dans une pénombre mystérieuse, les moutons pressés les uns contre les autres autour des piliers de bois qui soutenaient la charpente des *engrangements*.

Ce régime rustique me fit grand bien, et, à mesure que les jours devinrent plus chauds, le mieux se produisit. Je m'asseyais au soleil, près du rucher bourdonnant, et c'est là qu'un matin je vis arriver Armand Delorme m'apportant toute une brassée de pervenches en fleur. Il était de-

venu un homme : une légère barbe commençait à friser autour de ses joues, sur sa lèvre et sur son menton. Ses cheveux bruns étaient toujours aussi indisciplinés, et plus d'un bouton manquait à sa veste de chasse ; mais il avait conservé son bon regard clair, intelligent et franc sous ses épais sourcils noirs, et sa bouche souriante laissait voir de belles dents blanches. Pendant ces trois dernières années, il avait été à l'École des arts et métiers de Châlons, et il y avait, disait-on, beaucoup travaillé ; depuis l'hiver, il était rentré au village, et il reprenait, selon ma grand'mère, sa vagabonde existence de *camp-volant*. Je lui tendis ma main amaigrie. — Ah ! pauvre demoiselle, s'écria-t-il en rougissant, comme vous voilà blanche et délicate ! Mais n'ayez peur, notre printemps vous rétablira. J'ai découvert de belles fleurs dans la forêt, je vous en apporterai.

Je le remerciai. Il balbutia encore quelques mots embarrassés, puis se retira brusquement ; mais il revint le soir m'apporter une galette toute chaude que sa mère avait cuite pour moi.

X

Au milieu de ces bonnes gens et par ce beau printemps qui commençait à sourire, je me sentais revivre. Après ma grande langueur, je jouissais voluptueusement du retour lent, mais progressif, de mes forces. Je pouvais marcher, désirer ; je me reprenais à être gaie. Il ne me restait plus qu'une petite toux, qui disparaissait chaque jour. On m'avait lâché la bride sur le cou, j'allais à travers champs, en plein soleil, tête nue... Ah ! le bon temps ! Dès cinq heures, j'étais levée, au grand ébahissement de ma belle-mère, qui dormait la grasse matinée, déjeunait au lit, puis passait sa journée à lire *Corinne* et à bâiller à belles dents. Je m'asseyais devant notre porte, et j'assistais au réveil du village. Les volets s'ouvraient, les poules sortaient du poulailler, ca-

quetant, étendant les ailes, ébouriffant leurs plumes et courant en toute hâte vers les fumiers du voisinage. Puis les paysans passaient avec leurs faux et me criaient un gai bonjour en ajoutant : — Ah ! vous voilà toute gaillarde. C'est pourtant à notre bon air de bois que vous devez vos belles couleurs revenues ! — Les garçons et les filles, leur paquet à la main, se rendaient à la commune voisine, où ils s'étaient loués pour la fenaison, et ils marchaient en chantant de vieux airs du pays. Tous me saluaient, car au village on n'a pas besoin de se connaître pour se dire bonjour. Dans l'après-midi, je partais pour les prés. Nous portions la *fromagée* pour faire *marander* (goûter) les gens de journée, et comme ils riaient tous quand, assise au milieu d'eux, je mordais bravement dans un gros morceau de pain de ménage ! — Ah ! elle n'est point *faraude*, criait le Manchin ; mon Dieu ! que ç'aurait été grand dommage si elle ne s'était point amendée de santé !

Je ne rentrais qu'avec *nos gens* pour le souper. Je revenais perchée sur le char à foin. Ma belle-mère, qui détestait le village et les villageois,

haussait les épaules en me voyant rentrer les cheveux au vent et semés de brins d'herbe. — Ah ! ma chère, disait-elle, tu as bien du sang de paysan dans les veines, tu es bien la vraie fille de ces gens-là ! — Elle remontait dans sa chambre, ayant dîné d'avance pour ne pas se trouver au milieu de cette cohue ; moi, je m'asseyais à la longue table, en face de mon grand-père, Modeste à mon côté, et tous les faucheurs et faneuses à l'entour ; ma grand'mère nous servait ; je dévorais la soupe aux choux, le petit-salé fumant, la salade de laitue dorée à la crème. Et c'étaient des cris de bonheur de la part de mes grands-parents... J'avais seize ans passés, le grand air m'avait rendu des couleurs et de l'embonpoint, et, comme disait Modeste, j'étais devenue tout à fait une femme. Le matin, en peignant mes longs cheveux devant le vieux miroir de la chambre haute, je constatais moi-même, non sans un certain mouvement de vanité satisfaite, que je n'étais point laide avec mes deux nattes épaisses, mes yeux d'un bleu de bluet sous de longs cils bruns, mes lèvres très-rouges et

mes bras très-blancs. Je devinais surtout ma beauté aux coups d'œil jaloux de madame Hermance et à la dévote admiration d'Armand. Depuis ma guérison, il venait moins souvent me voir ; les airs dédaigneux de ma belle-mère l'effarouchaient et lui faisaient perdre son aplomb ; mais, si ses visites étaient plus rares, je sentais cependant qu'il n'était pas loin de moi. Quand je me promenais seule au bois, un certain frissonnement des branches trahissait sa présence, et en effet je le voyais tout d'un coup sortir d'un fourré et traverser lentement la tranchée. Souvent, le soir, je trouvais à la maison un bouquet de fleurs sauvages, ou une belle truite aux taches roses, encore frétillante, ou un panier de fraises des bois, et ma grand'mère disait : — C'est mon *filleu*, le garçon à la Manette Delorme, qui les a été querir pour vous, petiote ; il les a apportées à la nuitée, puis s'est sauvé comme s'il avait le feu aux jambes... Quel sauvage que cet *animal*-là !

Par une matinée de juillet, j'étais allée dans les *mais* du voisinage cueillir des fleurs pour en

orner notre cuisine. De jardin en jardin, j'arrivai au *mais* de Manette Delorme. Tout le village était silencieux, car on commençait la moisson, et les gens étaient aux champs, occupés à *scier* les seigles. Le jardin, couvert d'arbres à fruit et de rosiers à mille feuilles, était plein de bourdonnements d'insectes. Des volées de petits papillons bleus y jouaient au soleil. Voilà qu'au détour d'une allée herbeuse j'aperçus, couché sous un pommier, Armand en bras de chemise, les manches relevées jusqu'au coude, et dormant à l'ombre. Je me gardai de le réveiller et me mis à cueillir des roses et des œillets rouges. De temps à autre, je m'arrêtais pour grapiller une groseille, puis je revenais à mes fleurs. Quand mon bouquet fut assez gros, je pris une rose et, m'approchant du dormeur, je l'effeuillai de haut sur sa figure. Il ouvrit brusquement les yeux, se leva, et souriant : — Je ne dormais pas, dit-il.

— Et pourquoi faisiez-vous semblant alors?

Il me regarda longuement avec deux grands yeux tout brillants qui me firent baisser les miens : — Dame! si j'avais été éveillé, je vous

aurais peut-être gênée pour cueillir vos fleurs, vous seriez restée moins longtemps, et j'étais si heureux de vous regarder !

Il me dit cela si tendrement que je devins à mon tour plus rouge que mes œillets, mon cœur battit, et j'eus pour la première fois un mouvement de coquetterie. — Oui, repris-je, je vous ai cueilli toutes vos fleurs, mais je vais vous en rendre une. — Et arrachant de mes cheveux un œillet, je le lui lançai en l'air.

Il l'attrapa au vol, le baisa et le mit dans sa poitrine. — Ah ! mademoiselle Madeleine !... s'écria-t-il, — et ce fut tout. Je me sentais moi-même fort embarrassée et confuse, et je prétextai pour le quitter une commission qu'on m'avait donnée pour sa mère.

Il me suivit sans rien dire. Il savait cependant que sa mère n'était pas là. Comme j'entrais dans la boulangerie pour appeler Manette, Armand d'un geste passionné me prit la main, la serra contre sa poitrine et me dit d'une voix étranglée : — Madeleine, si je n'étais pas si lâche, je m'en irais étudier à Paris, je deviendrais un monsieur, et

peut-être bien que plus tard,... mais je ne suis qu'un paysan, et vous ne voudriez point de moi !

Il me lâcha la main et se sauva dans le grenier. Je m'en revins lentement à la maison; et tout le reste du jour je demeurai silencieuse, au grand étonnement de ma belle-mère, à qui je me gardai bien de raconter mon idylle. Certes Armand était loin de ressembler à cet idéal que je m'étais créé à la pension. Ce villageois au cou hâlé, aux cheveux en broussailles, à la poigne solide, ce rude chasseur ne ressemblait en rien au grand homme de génie auquel j'avais rêvé de consacrer ma jeunesse. Il était mal accoutré, à peine dégrossi par une demi-éducation, mais ses yeux bruns disaient l'intelligence et la loyauté, son franc sourire avait quelque chose de sain et de réconfortant, et puis je lui savais gré de sa naïve admiration. Je songeais : voici un brave garçon qui m'aime de tout son cœur; qui sait si je ne serais pas plus heureuse, paysanne avec lui, que *dame* à Paris?.. Mais peu à peu mes instincts de *duchesse* se réveillant, je me prenais à rire de cette folle idée. Il me

semblait voir l'ironie hautaine de Mira, j'entendais son sourire méprisant à la nouvelle d'un pareil mariage. Mon orgueil s'irritait à cette idée, je rougissais d'avoir pu l'admettre, même un seul instant, et je revenais de plus belle à mes châteaux en Espagne. A mesure que je reprenais possession de ma santé, l'espoir aussi commençait à entrer en moi-même; je l'y entendais battre des ailes et chanter sa chanson printanière. J'attendais quelque chose... quoi? il m'eût été impossible de le dire d'une façon précise, mais j'attendais... Je faisais de longues courses solitaires à travers les bois qui avoisinaient la maison, et parfois en traversant une tranchée aux mystérieuses profondeurs, je me disais : Qui sait? c'est peut-être par là que l'*inconnu* va venir! Plus que jamais, le *fils du roi* des *Contes bleus* de mon enfance jouait son rôle dans mes rêves. Le matin, quand les rayons roses glissaient sous la feuillée et faisaient étinceler les fleurs des digitales, je songeais quelle merveilleuse chose c'eût été de le voir soudain apparaître au détour d'une allée ; je m'arrêtais, mon cœur battait, et je prêtais

l'oreille, comme si tout à coup j'allais entendre le galop de son cheval. Le soir, quand les nuages vermeils s'échelonnaient comme des degrés resplendissants au-dessus de l'horizon plus sombre, quand les fumées des toits montaient dans le bas du village en vapeurs bleuâtres; je restais longtemps accoudée sur la barrière qui séparait notre jardin du champ de luzerne; je regardais la route qui s'enfonçait dans la forêt et je pensais : — Si en descendant à la maison, j'allais *le* trouver au seuil de la porte, attachant son cheval poudreux à l'anneau de fer du mur, et venant demander l'hospitalité au *pépère*, comme dans les temps passés?...

Depuis cette matinée de juillet dans le verger, j'avais évité de me trouver seule avec Armand. Le jour de ma fête, il vint dès le matin me la souhaiter en présence de ma grand'nère. Il entra dans la cuisine, tenant d'une main une petite cage où gazouillait un joli rouge-gorge, et de l'autre un bouquet d'œillets écarlates. — Le cadeau n'est pas riche, dit-il de sa voix joviale ; mais, mademoiselle Madeleine, je suis le premier à vous

souhaiter une bonne fête... — Il s'arrêta ; je lui tendis la main. — Merci, Armand, et merci aussi pour les œillets... Je les aime beaucoup !

—Pas tant que moi ; répliqua-t-il brusquement.

Ma grand'mère voulait le retenir à déjeuner ; il prétexta une affaire pressée et s'enfuit précitamment.

— Il est fou ! dit ma grand'mère, qui était maligne et perspicace ; il est fou, par ma foi !

A partir de ce moment je ne le vis plus qu'à de rares intervalles ; mais le soir, en me couchant, je l'entendais souvent qui sonnait du cor à la lisière du bois. Il jouait ses plus beaux airs de chasse ; la fanfare lointaine arrivait jusqu'à moi avec des sons caressants, et je m'endormais, flattée de cette sérénade donnée à mon intention.

Cependant l'automne approchait et ma belle-mère se desséchait d'ennui. Elle avait lu et relu *Corinne*, la vie campagnarde lui était odieuse ; elle écrivait lettre sur lettre aux dames de Grandclos pour les prier de lui trouver une situation. Mon père, de son côté, courait Paris à la recherche d'une nouvelle position. Modeste nous quitta.

Ma grand'mère, qui maugréait chaque jour contre les bouches inutiles, lui avait rendu le séjour de la maison intolérable. La pauvre fille avait fini par trouver une place à la ville voisine, et j'allai la conduire jusqu'à la lisière du bois, car elle faisait la route à pied, emportant sous son bras, comme aux jours de mon enfance, sa fameuse *tête à bonnets*.

A mon retour, madame Hermance me lut une lettre de mon père. Il avait enfin, écrivait-il, mis la main sur une position *superbe*, et il était impatient de nous revoir. Il insistait sur un prompt départ, ajoutant qu'il avait vu les dames de Grandclos, qu'elles étaient pleines de bonnes intentions à mon égard, qu'il fallait songer à mon avenir, et que je ne pouvais m'encroûter éternellement dans un trou de village. Il joignait à sa lettre un peu d'argent ; aussi ma belle-mère ne se possédait pas de joie et commençait déjà ses préparatifs. Quant à moi, je reçus cette nouvelle sans le moindre enthousiasme. J'étais presque tentée de rester au village où je menais une vie si libre, où on m'aimait tant et où j'étais

reine; mais en même temps le mot de Paris avait réveillé mes ambitieuses espérances. Après tout, l'idéal attendu était peut-être là-bas dans la grande ville; — et je me laissai emmener.

Cette fois le Manchin ne devait nous conduire que jusqu'au carrefour de la grande tranchée, où passait alors un omnibus desservant la station. Le matin du départ, ma grand'mère m'appela dans la grange. Là, elle me dit qu'elle m'adorait, que toutes ses colères étaient pour mon père et pour la *Parisienne*, et que, si les gens de Paris me rendaient malheureuse, je n'avais qu'à revenir au village; puis, après avoir été regarder à la porte du corridor, elle tira de dessous son casaquin deux pièces de vingt francs enveloppées dans plusieurs papiers : — Tenez, petiote, voici de l'or. C'est pour vous en revenir ici, si on vous molèste là-bas. Cachez-le bien et surtout ne le montrez point à votre marâtre. Elle vous le dévorerait tout de suite! N'en dites rien non plus à votre grand-père Mauclerc, car il est *moût regardant*, et ça me ferait avoir de mauvaises raisons...

Je la remerciai de tout cœur, car je sentais que pour elle ces deux louis d'or étaient un douloureux sacrifice. La *Grise* du Manchin hennissait devant la porte ; Armand était venu pour aider à charger les malles, et aussi pour m'accompagner jusqu'au carrefour. Ma belle-mère avait déjà sauté lestement dans la charrette, quand mon grand-père me tira par la jupe et me ramena jusque dans la cuisine, puis il me glissa vite dans la main deux grosses pièces de cinq francs. — Tenez, dit-il, ma mignonne, c'est l'argent de mon tabac et des politesses que je rends à l'auberge de Perdriset... Ce n'est pas grand'chose, mais votre grand'mère tient les cordons serrés. Ne lui en dites rien surtout, et si on vous manque là-bas, revenez bien vite ici !

Il m'embrassa et alla prendre sa pipe, qui était sa grande consolation. Nous partîmes, madame Hermance seule dans la voiture avec le Manchin ; ma grand'mère, Armand et moi suivant à pied par derrière. Le temps était superbe. Les gens allaient aux champs déterrer les pommes de terre, et ce ne fut qu'un continuel

adieu tout le long de la route. J'arrachais au passage les hautes herbes des buissons et je les mordillais sans rien dire. Armand me regardait de temps à autre avec ses grands yeux humides et inquiets. Ma grand'mère poussait des soupirs et disait : — Ah! chère mignonne, je ne vous reverrai plus, je le sens bien!

— Qui sait ?... Espérons que si, répliquait Armand en s'efforçant de prendre son air jovial.

— Ah! mon garçon, je m'entends bien, et je vois plus loin que mon nez... On ne la nous renverra plus... Ils la garderont dans leur maudit *Capharnaüm* de Paris!

Je les écoutais en regardant la campagne. J'aurais voulu tout emporter, du moins par les yeux : les terres labourées, les prés fleuris de *veilleuses* (colchiques d'automne), les noyers tordus, tout ce pays que j'aimais tant! Quand nous arrivâmes au carrefour, on entendait déjà les grelots de l'omnibus. Ma belle-mère battait des pieds avec impatience. Armand, debout contre une borne, son chien entre les jambes, contemplait d'un air morne la voiture qui accourait.

Les chevaux, piaffant et fumants, s'arrêtèrent près de nous ; on chargea les malles, et les adieux recommencèrent. Ma pauvre grand'mère m'étouffait de baisers. — Adieu, disait-elle, adieu, ma joie ! adieu, mon bonheur ! adieu, ma chère âme !

Je tendis ma main à Armand. Ma belle-mère, qui avait déjà pris sa place dans l'omnibus vide, se retourna pour m'appeler et vit avec stupéfaction le jeune paysan se précipiter sur mon bras et le baiser en sanglotant.

— Eh bien, eh bien ! qu'est-ce que cela signifie ? s'écria-t-elle indignée ; allons ! assez ! Adieu, jeune homme ; adieu, mon garçon !

Je m'élançai près d'elle, et les chevaux prirent le trot. Penchée à la portière, je contemplai longtemps encore les amis que je laissais derrière moi. Ma grand'mère restait assise sur un tas de pierres, la tête dans son tablier, et pleurait sans me voir ; debout au milieu de la route, Armand semblait une statue. Le chien aboyait dans l'air sonore... Puis la route tourna, et tout disparut.

XI

Le train filait à toute vapeur. Nous étions seules dans notre compartiment, et, chacune dans un coin, nous nous observions en silence. Par-dessus son livre, madame Hermance envoyait de temps en temps un regard inquisiteur de mon côté; à la vue de ma figure décomposée, elle haussait les épaules, et un sourire amer glissait sur ses lèvres. Moi, j'examinais ses yeux cernés, son front déjà marqué de quelques rides; dans ses traits altérés je lisais les souffrances de l'amour-propre humilié et l'inquiétude de l'avenir. Son influence sur mon père s'était peu à peu affaiblie; malgré son adresse et sa beauté, elle n'avait pu longtemps fixer cet esprit léger, naïvement égoïste, avide de plaisirs et de changement. Elle voyait son empire lui échapper.

Toutes ses angoisses intérieures se reflétaient tristement sur son beau visage fatigué, et par moments, malgré mes vieilles rancunes, je me sentais pleine de compassion pour cette reine déjà détrônée. Elle ferma tout à coup son livre, et, tirant de sa poche un petit carnet en cuir de Russie, elle se mit à faire des additions et à compter l'argent qui lui restait. Il devait y en avoir bien peu, car je vis sa figure déjà sombre se rembrunir encore. A la fin, elle poussa un soupir et murmura plaintivement : — Ah ! nous ne sommes pas riches !

Elle me faisait pitié. Je me rapprochai d'elle, et, prenant dans ma poche tout mon trésor plié dans un papier, je le posai sur ses genoux. Elle me regarda, étonnée, déplia le papier, aperçut les deux louis d'or de ma grand'mère et les deux pièces de cinq francs. — D'où te vient cet argent? me demanda-t-elle froidement.

Je lui répondis que c'était un cadeau de mes grands parents. Elle secoua la tête et murmura : — Ils ne se sont pas ruinés ! — Hélas ! et moi qui me figurais posséder une si grosse somme ! Elle voulut me rendre ma petite fortune, mais je sai-

sis le carnet, j'y fourrai tout, or et argent, puis la forçai de le prendre. Elle ne me résista plus et empocha flegmatiquement mon trésor. — Au fait, dit-elle, cela me dispensera de demander de l'argent à ton père en arrivant.

Enfin on cria : Paris ! Nous sautâmes sur le trottoir en cherchant mon père des yeux. Personne ne nous attendait. Ma belle-mère se mordait les lèvres et fronçait ses sourcils noirs. Je m'occupai des bagages tandis qu'elle alla chercher une voiture qui nous conduisit à l'hôtel indiqué par mon père. Là, nouvelle déception. M. Mauclerc, nous dit la maîtresse de l'hôtel, a quitté Paris hier soir ; mais il a laissé un mot pour ces dames.

Madame Hermance, irritée et les lèvres pâles, décacheta violemment le billet, qui était à peu près ainsi conçu :

« Ma chère, l'affaire a raté, mais j'ai découvert un autre filon, et, cette fois, je crois que la veine est bonne. Je pars pour Bruxelles, où on me propose une situation magnifique. Désolé de vous quitter aussi brusquement ; par bonheur,

vous avez ici vos amies mesdames de Grandclos, qui ne vous refuseront pas une cordiale hospitalité. Tout à vous et à bientôt. — Hubert Mauclerc. »

Retirée à l'écart dans un coin de la cour, madame Hermance me lisait ces lignes d'une voix altérée, tandis qu'un garçon d'hôtel nous regardait d'un air sottement impatient. — Ah ! c'est bien de ton père ! murmurait-elle indignée, nous laisser ainsi faire le pied de grue dans un hôtel ! Je ne lui pardonnerai de ma vie ! Madame de Grandclos est-elle seulement à Paris, et d'ailleurs voudra-t-elle nous loger?

La voiture roula vers le faubourg Saint-Germain, où demeuraient les dames de Grandclos. Nous étions toutes deux silencieuses, — moi très-attristée, madame Hermance furieuse. Six heures sonnaient quand nous arrivâmes rue de l'Université. Ma belle-mère, après avoir questionné le concierge, fit mettre les bagages dans la cour, et monta rapidement l'escalier ; elle me précédait, le gaz n'était pas encore allumé, et tout était fort sombre. Le cœur me battait,

je me sentais mal à l'aise, en songeant à la réception qu'on allait nous faire. — Ma belle-mère, passe encore, mais moi ! moi et *Tireli !* me disais-je en regardant mon rouge-gorge, qui sautillait dans sa cage. — Arrivée au second, madame Hermance sonna. J'entendis la porte s'ouvrir, un cri de surprise plutôt que de joie résonner dans l'antichambre ; puis, comme l'obscurité était grande et que je montais lentement, le domestique referma la porte, et je me trouvai seule sur le carré.

Je n'osais pas sonner, mes jambes ne pouvaient plus me soutenir, et je m'assis sur une marche. J'entendais vaguement les explications de ma belle-mère, les exclamations de la vieille dame et la mélopée plaintive de sa fille. Le ton de ces deux dernières voix ne me paraissait que médiocrement hospitalier. Oh ! comme je regrettai alors mes deux pièces de cent sous et mes deux louis ! Si je les avais possédés en ce moment, comme j'aurais vite couru à la gare et pris le premier train s'en allant vers Trois-Fontaines ! Les minutes me semblaient des

siècles. Je tremblais que quelqu'un ne montât ou ne descendît, ou bien que le concierge, venant allumer le gaz, ne me trouvât ainsi seule sur le palier, comme une vagabonde ! A la fin, les éclats de voix diminuèrent, la porte s'ouvrit de nouveau, et la vieille dame, une lampe à la main, parut sur le carré.

— Comment ! s'écria-t-elle, tu étais là, mon cœur? Pourquoi ne sonnais-tu pas, petite sotte ? Allons, entre vite, on va se mettre à table.

J'entrai fort gauchement et roide comme une barre de fer. Les regards curieux et presque narquois des domestiques me gênaient horriblement. Au salon, où madame Hermine Fougères et ma belle-mère causaient à l'écart, madame de Grandclos souleva l'abat-jour de la lampe pour mieux me dévisager. — Allons, dit-elle, tu es toujours jolie, mais je t'aimais mieux avec tes cheveux bouclés. Et puis pourquoi restes-tu là droite comme un pieu ?

— Ote ton chapeau, reprit à son tour madame Hermine ; on dirait que tu ne sais que faire de tes mains. — Elle remarqua tout à

coup que je tenais une cage. — Bon Dieu ! s'écria-t-elle, que nous a-t-elle apporté là?

Je lui montrai mon ami *Tireli*, et alors, s'apitoyant sur le sort du pauvre captif, « privé du soleil et des chansons de ses frères, » elle me demanda si je ne ferais pas mieux de lui donner la liberté. — Je répondis que ce serait lui rendre un mauvais service, et que dans les rues de Paris la liberté lui deviendrait certainement fatale. — D'ailleurs, ajoutai-je, il est habitué à moi, et nous nous aimons, n'est-ce pas, Tireli?

Le rouge-gorge fit entendre un petit cri d'assentiment, et je posai la cage sur un meuble, tandis que ma belle-mère ricanait.

— Maintenant, dit madame Hermine, causons de choses sérieuses. Après l'indigne conduite de M. Mauclerc, il faut courir au plus pressé et assurer votre existence à toutes deux. Voici ce que j'ai à te proposer, Madeleine. Je cherche depuis longtemps une personne qui me serve de secrétaire et de lectrice, et j'ai pensé à toi. Tu demeureras avec nous, et je me chargerai de ton entretien ; Hermance vivra sous

notre toit jusqu'à ce que je lui aie trouvé des leçons de piano. Cela te va-t-il ?

On ne pouvait pas me faire entendre plus poliment que j'étais sans asile et qu'il fallait songer à gagner mon pain. Ma belle-mère se confondit en remercîments. Quant à moi, tout cela me semblait bien dur après ma libre vie de Trois-Fontaines. Mon orgueil souffrait cruellement de la position équivoque où venait de me mettre mon père avec sa légèreté habituelle; pourtant il fallait faire de nécessité vertu ; j'inclinai la tête en signe d'assentiment, et je murmurai quelques paroles de reconnaissance. — Après tout, pensai-je, si ma nouvelle existence devient trop pénible, je pourrai toujours me sauver dans mon village.

— Allons, voilà qui est convenu, dit madame Hermine en arrangeant le nuage de gaze mauve qui s'enroulait vaporeusement autour de son cou ; du reste tes occupations seront agréables et variées. J'ai réglé toutes les heures de ma journée, je t'en indiquerai le programme, et tu verras comme nos jours seront bien remplis. Et puis

tu feras aussi l'éducation de *Chèvrefeuille*.

A ce nom pastoral, j'ouvris de grands yeux. — C'est notre enfant d'adoption, poursuivit-elle; sa mère, ma cousine germaine, est morte, et son père, qui a un comptoir dans l'Amérique du Sud, me l'a confié en partant.

Elle sonna pour faire venir *Chèvrefeuille*, qui apparut peu de temps après à la porte du salon. C'était un petit bonhomme de sept ans, jaune comme un coing, avec un nez énorme, de très-petits yeux noirs perçants et une immense bouche sans lèvres. — Il se nommait Claude, soupira madame Hermine, mais j'ai horreur des noms vulgaires, et je l'ai débaptisé. N'est-ce pas que *Chèvrefeuille* est plus euphonique et plus gracieux?

On passa dans la salle à manger, tandis que l'aimable Chèvrefeuille me souhaitait la bienvenue en me tirant la langue et en faisant d'horribles grimaces derrière le dos de sa cousine. D'un coup d'œil, je vis qu'il ne me plairait guère. Ce fut bien pis à table. Chèvrefeuille était fort mal élevé, et hurlait pour un rien. On l'avait placé

près de moi; à chaque plat, il se soulevait sur sa chaise, regardait son assiette, mettait les doigts dans la mienne, faisant mentalement la comparaison de nos deux portions, et, s'il trouvait que j'étais servie plus copieusement que lui, il ouvrait sa large bouche et poussait des cris de paon. Après dîner, on revint au salon. La vieille dame prit un jeu de cartes, et fit des *réussites;* ma belle-mère et madame Hermine se mirent à jaser à mi-voix; je restai seule, livrée aux fantaisies saugrenues du bonhomme Chèvrefeuille, qui voulait à toute force se pendre à mes longues nattes, afin, disait-il, de *sonner les cloches*. Je tombais de sommeil; à la fin, on s'en aperçut, et on me conduisit à la petite chambre que je devais partager avec mon futur élève. Il me fallut le déshabiller des pieds à la tête, puis le coucher dans son lit parallèle au mien, où heureusement il s'endormit aussitôt. On avait préparé pour le chérubin un excellent verre d'eau très-sucrée à la fleur d'oranger, et j'étais chargée de le lui administrer pendant la nuit. Au milieu de mon premier sommeil, je

fus en effet réveillée en sursaut par la grande bouche qui criait : — Madame, mon *à-boire !* — La première nuit, je lui donnai son eau sucrée consciencieusement; mais le lendemain, ennuyée de ce brusque réveil, j'avalai sans remords le contenu du verre, et lui administrai à la place une bonne gorgée d'eau pure prise à la carafe. — Ce n'est pas sucré ! hurla le délicat Chèvrefeuille. — Je lui affirmai que si, et l'engageai à dormir. Le surlendemain, même cérémonie : j'avalai l'eau sucrée, et le désaltérai de nouveau avec de l'eau claire. La quatrième nuit, il se tint coi, et ce fut fini à tout jamais. — C'est ainsi que je commençai l'éducation de Chèvrefeuille.

XII

Avec madame Hermine, les choses n'allèrent point si rondement ; cependant, à l'aide de ma gaieté communicative, je gagnai insensiblement son cœur. Elle était bonne femme au fond, malgré ses travers romanesques et sa fausse sentimentalité. Elle avait partagé méthodiquement sa journée. Il y avait l'heure des *extraits*, l'heure des *romans*, l'heure de la *rêverie*. Seulement, selon le vent qui soufflait, ce programme était modifié par une fantaisie dominante qui envahissait toutes les heures de la journée. Pendant un mois, nous ne fîmes que de la botanique ; le mois suivant, ce fut le tour de la littérature étrangère. Nous ne lûmes plus que des romans anglais ou américains. Un jour, dans le paquet de livres envoyé par le libraire, le titre

d'un volume attira mon attention. C'était *Jane Eyre*, dont m'avait parlé Mira Strany. Je l'emportai dans ma chambre, et chaque soir, dès que Chèvrefeuille était endormi, je le lisais avidement. Cette lecture, qui se trouvait si bien en harmonie avec ma situation, mes idées et même mes chimères, m'enthousiasmait à un point que je ne saurais dire. Mon enfance avait quelque analogie avec celle de *Jane Eyre;* cette ressemblance me monta la tête; je relus quatre ou cinq fois le roman, je m'en nourris. Je me pris à aimer ce Rochester âgé, laid et malheureux. Tous mes désirs de dévouement se rallumèrent. Je ne pensai plus qu'à trouver un ami semblable. Consoler un homme qui aurait beaucoup souffert, beaucoup désespéré, le relever, lui rendre le courage et la foi, être tout pour lui, ces rêves m'agitaient et me poursuivaient dans mon sommeil. Je cherchais mon idéal partout : dans la rue, à la promenade, dans le salon de ces dames; mais aucun des hommes que je voyais n'était ni assez laid, ni assez malheureux, ni suffisamment intelli-

gent pour réaliser le type imaginaire que j'avais conçu. Je retombais dans la réalité, c'est-à-dire dans mes études superficielles et décousues avec madame Hermine, et les chapitres de grammaire que j'essayais d'entonner à Chèvrefeuille.

L'hiver se passa ainsi. Ma belle-mère avait trouvé quelques leçons; elle demeurait près de nous, et avait rapidement réussi à se rendre indispensable aux dames de Grandelos. Mon père, malgré ses belles promesses, donnait rarement de ses nouvelles, et surtout envoyait peu d'argent. Il brassait en Belgique je ne sais quelles affaires industrielles, auxquelles il mêlait des préoccupations politiques. Bien qu'il fût libre de rentrer en France, il se posait en proscrit, ce qui lui semblait un excellent prétexte pour nous laisser seules à Paris. Il se bornait à nous féliciter du parti que nous avions pris et à donner force éloges à mesdames de Grandelos, qu'il appelait de belles âmes.

De temps en temps, on m'écrivait de Trois-Fontaines; mais on ne me parlait pas d'Armand

Delorme, et j'ignorais ce qu'il était devenu. Un dimanche, la femme de chambre me prévint que quelqu'un demandait à me voir, et dans l'antichambre je trouvai mon fidèle camarade d'enfance assis sur le coffre à bois. Je le forçai à entrer au salon, où se tenaient ces dames et ma belle-mère. Le brave garçon, avec ses grosses chaussures, sa redingote coupée par le tailleur de Sermaize, son feutre mou et son teint hâlé, avait l'air tout dépaysé dans le salon blanc et or de madame de Grandclos. Ma belle-mère lui fit un salut protecteur, madame Hermine prit en le voyant l'attitude d'une sensitive qui replie ses feuilles ; la vieille dame seule fut aimable et le pria de s'asseoir. Au milieu de ce salon parisien, Armand semblait avoir perdu tout son aplomb et toute sa belle humeur. Ses manières, si aisées et si franches au village, avaient fait place à une gaucherie lourde, dont j'étais moi-même honteuse. J'essayai de le rassurer par quelques paroles amicales et je lui rappelai nos bons souvenirs de Trois-Fontaines. Ses clairs yeux bruns se tournèrent vers

moi et s'illuminèrent en signe de reconnaissance. Il m'apprit qu'il avait trouvé de l'occupation chez un des architectes attachés au Louvre, et qu'en outre il suivait un cours à l'École des beaux-arts. — J'ai bonne volonté et bon courage, ajouta-t-il, et, avec un peu de chance, j'espère que j'arriverai à quelque chose.

Au bout d'une demi-heure, s'apercevant des bâillements étouffés de madame Hermine, il repoussa brusquement son fauteuil et se leva pour sortir. Je l'accompagnai dans l'antichambre. — Je suis heureuse de votre visite, Armand, lui dis-je, et j'espère que vous reviendrez nous voir.

— Merci, mademoiselle Madeleine, je profiterai de la permission, mais pas aussi souvent que je le voudrais, parce que, voyez-vous, ici je sens que je gêne, et je suis moi-même gêné...

En rentrant au salon, j'entendis des éclats de rire. — Vous venez de voir l'amoureux de Madeleine, dit méchamment ma belle-mère en contant la scène des adieux de Trois-Fontaines.

— Fi donc ! s'écria madame Hermine en s'éventant et en respirant des sels, c'est un rustre qui ne sait ni parler ni s'asseoir.

On se mit à dauber sur le pauvre Armand. Les quolibets et les plaisanteries n'avaient point de fin ; dans ce concert ironique, madame Hermance tenait la première partie. J'étais indignée. — Il est gauche, c'est possible, m'écriai-je, mais il a du cœur !

Et je sortis mécontente. Malgré moi, tous leurs sarcasmes avaient produit un fâcheux effet sur mon esprit. Je me sentais humiliée du peu de succès de mon ami de Trois-Fontaines, et, repensant tout à coup à la scène des œillets, je ne pus m'empêcher d'en rougir et de me trouver moi-même ridicule.

Cependant Chèvrefeuille devenait de jour en jour plus jaune et plus grêle, et le médecin avait ordonné les bains de mer. En ce temps-là, madame Hermine ayant assisté à la première représentation de je ne sais quel drame breton, ne rêvait plus que dolmens, *pardons* et landes aux fleurs d'or. Elle voulut choisir une plage

où l'on fût en pleine Bretagne bretonnante. Quelqu'un lui parla de Douarnenez, et il fut décidé que nous irions y demeurer pendant deux mois avec la vieille dame et Chèvrefeuille. On avait loué d'avance une maison, et trois jours après, une voiture de Quimper nous débarquait avec nos malles dans le petit bourg bas-breton. Le lendemain nous prîmes possession de notre logis. C'était une maisonnette isolée, bâtie au-dessus des rochers de Plô-mar. La chambre que je partageais avec Chèvrefeuille donnait directement sur la baie. Je m'y trouvais délicieusement, bien qu'elle fût à peine meublée. Quand je parvenais à y être seule avec mon ouvrage ou mon livre, je m'abandonnais de tout cœur à la contemplation de la mer. Le matin surtout, la baie avait une fraîcheur et une splendeur qui m'enchantaient. Au-dessous de moi, dans le *lavoir* creusé au pied des rochers, les battoirs des lavandières retentissaient dès l'aube. Quand le ciel était bleu, la baie scintillante semblait rouler des pierreries ; les barques des pêcheurs de sardines s'éparpillaient, voiles au vent, pré-

cédées par un vol de mouettes blanches. Les jours de grosse mer, les vagues venaient se briser au-dessous de mes fenêtres avec de sourdes détonations. Alors de longues mélancolies s'emparaient de moi. J'étais prise d'une passion de rêverie solitaire. J'écoutais durant des heures le bruit des vagues, et peu à peu ma mélancolie flottante se changeait en une profonde tristesse. Je pensais à tous mes souvenirs douloureux, à ma pauvre maman couchée dans le lointain cimetière des Palatries, à mon enfance négligée, à l'abandon de mon père. A toutes ces impressions pénibles je donnais pour accompagnement les sanglots de la mer, et j'éprouvais une jouissance indéfinissable à me sentir ainsi souffrir devant cette immensité.

Malheureusement on me laissait rarement seule. Après les premiers moments de surprise et d'admiration forcée, madame Hermine s'était vite fatiguée de ce pays austère, qui manquait absolument de confortable. Elle ne tarissait pas en lamentations sur la vulgarité des *sardinières*, sur l'insupportable odeur de poisson gâté qui

infectait les rues, et sur la langue barbare des paysans bretons. Madame de Grandclos était plus accommodante. Elle allait et venait par les rues, jasant avec les marins, passant des heures entières en commérages avec la marchande de tabac du coin de la place. Elle se trouvait heureuse de cette vie de caquetages, et savait n'être ni ennuyée ni ennuyeuse. Le plus insupportable de mes compagnons de voyage était le bonhomme Chèvrefeuille. Les bains excitaient tellement son système nerveux qu'on fut obligé d'y renoncer; l'air seul suffisait à le rendre plus rageur et plus exigeant. Nos longues promenades dans ce pays si admirable étaient constamment gâtées par la désagréable compagnie de l'affreux bambin. J'avais la pénible mission de le traîner, et je m'accuse de l'avoir plus d'une fois vertement secoué pour me soulager de l'agacement que me causait sa compagnie. Il poussait alors des cris de paon, et madame Hermine me le reprenait en me reprochant d'être mal complaisante pour le pauvre enfant. Le reproche me pesait peu, j'étais débarrassée de lui, et je me mettais à

flâner au gré de ma fantaisie ; mais cela ne faisait pas l'affaire de Chèvrefeuille. En me voyant courir seule à travers champs, il se laissait tirer sans succès par madame Ilermine, ouvrait son immense bouche et criait : « Je veux aller avec Madeleine ! » Tant et si bien que sa cousine me le rendait, en ajoutant avec un soupir : — Vois, ingrate, comme il t'aime !...

Lui, me regardait en dessous, avec son rire de crocodile, et se tapant sur les genoux d'un air émerveillé : — La, murmurait-il, je t'ennuie, je t'ennuie !

Ah ! le petit drôle, oui, il m'ennuyait !

Un soir où il était resté au logis, nous avions poussé, à travers la lande Saint-Jean, jusqu'à un entassement de rochers qui surplombe au-dessus de la mer et qu'on nomme la *Pointe de la Jument*. Le soleil se couchait dans un ciel magnifique, et, en arrivant près de la pointe, nous vîmes la plate-forme du rocher déjà occupée par un visiteur qui n'avait rien du costume ni des allures des indigènes. — Vêtu d'une veste de velours, les jambes bien prises dans des guêtres de

drap, tenant à la main son feutre à petits bords, les cheveux au vent, il regardait la mer, et sa silhouette élégante se découpait en noir sur le rouge intense du couchant. Autant qu'il me fut possible d'en juger à distance, il me parut jeune. Madame Hermine, piquée par la curiosité, fit de vains efforts pour grimper au sommet du rocher. L'étranger nous avait aperçues ; il nous lorgna un moment, et, l'examen nous ayant été sans doute favorable, il descendit de son observatoire et offrit galamment la main à madame Hermine pour y remonter. Il voulut ensuite me rendre le même service, mais je grimpais comme une chèvre, et je le remerciai. Il était jeune en effet, et avait très-bon air. Sa figure pâle, scrupuleusement rasée, avait une vive lueur d'intelligence et de froide pénétration ; ses cheveux bruns bouclaient agréablement sur son cou blanc très-découvert ; ses yeux bleus dardaient un regard hardi, aigu et embarrassant ; son front haut, un peu fuyant vers le sommet, et son nez très-aquilin, donnaient à son profil un grand caractère de distinction, mais aussi quelque chose d'acéré

et de coupant qui excitait plutôt l'admiration que la sympathie.

Tandis que madame Hermine le remerciait, le jeune homme nous observait curieusement. La conversation s'anima, et il nous donna quelques détails sur la topographie de la baie. Sa voix me frappa. Elle était claire, métallique, sonore, parfois un peu solennelle, mais singulièrement mélodieuse. Il offrit d'être notre guide pour le retour, et, chemin faisant, nous apprit qu'il habitait Paris. Il semblait appartenir au monde des lettrés ou des artistes, car je lui entendis nommer familièrement plusieurs peintres et écrivains connus. Naturellement on parla de la mer, et madame Hermine en profita pour murmurer quelques phrases nuageuses sur l'océan et l'infini.

— La mer, dit notre compagnon, est comme une très-antique et mystérieuse symphonie ; sa musique a tous les accents, depuis l'adagio majestueusement calme jusqu'à l'allegro retentissant et terrible.

Je marchais silencieusement auprès de lui, et j'écoutais avec une vive surprise ce langage

imagé. Jamais jusqu'alors je n'avais entendu parler de la sorte. Tandis que nous cheminions, les étoiles s'allumaient, et dans la lande solitaire on n'entendait plus que quelques appels lointains ou des bruits de rames sur la mer qu'un pli de terrain nous cachait.—Quelle belle nuit! soupira madame Hermine, et comme ce mince croissant de lune fait bien au-dessus de ces montagnes!

— Oui, répondit-il, les astres, comme dit Byron, sont la poésie du ciel... En face de cette nuit illuminée, les beaux vers vous viennent naturellement aux lèvres. — Il s'arrêta, et comme s'il se parlait à lui-même, très-lentement, de sa voix la plus vibrante, il récita ces vers :

Le croissant fin et clair, parmi ces fleurs de l'ombre,
Brillait à l'occident, et Ruth se demandait
. . . . . .
Quel Dieu, quel moissonneur de l'éternel été
Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles...

— Vous êtes poëte, monsieur! s'écria madame Hermine ravie.

— Oui, madame, répliqua-t-il d'un ton modeste ; mais ces magnifiques vers ne sont pas de

moi... Ils appartiennent au Maître, à Victor Hugo.

Il ne prit congé de nous qu'à notre porte, laissant madame Fougères en proie à un bruyant enthousiasme. Moi, je restais muette, mais j'étais agitée par un vif sentiment de curiosité. Deux jours après, on nous remit la carte de notre compagnon de promenade, et sur le vélin je lus à haute voix : *Natalis La Jonchère*. Je trouvai le nom joli, et madame Hermine se souvint de l'avoir déjà vu imprimé quelque part. Elle choisit son plus coquet papier à lettres et invita le poëte à prendre le thé le lendemain soir.

A l'heure indiquée, M. La Jonchère se présenta et fut accueilli chaleureusement. Dans le courant de la soirée, madame Hermine le pria de dire des vers, qu'il débita complaisamment avec cette habile diction et cette voix musicale qui m'avaient déjà charmée. Sa poésie avait une couleur singulière, un peu bizarre ; elle exprimait des sensations extraordinaires avec des mots d'une sonorité éclatante, couvrant une pensée souvent insaisissable à force d'être tour-

mentée. Comme je ne connaissais ni Baudelaire, ni Gautier, je trouvai que les vers de M. La Jonchère avaient de l'originalité, et son talent me parut sérieux, sinon tout à fait sympathique. Madame Hermine applaudit frénétiquement, et la vieille dame fit chorus, moins par goût que par un besoin de bruit et de mouvement.

Bref, M. Natalis La Jonchère conquit le cœur de ces dames et devint dès lors le compagnon de toutes nos promenades. Il prodiguait principalement ses attentions à madame Hermine; mais de temps à autre je surprenais son œil bleu fixé curieusement sur moi, et j'avoue que cette curiosité du poëte me flattait assez. La veille du jour fixé pour notre départ, nous allâmes tous nous promener dans la longue allée qui relie l'église de Ploa-ré au Calvaire. M. La Jonchère m'offrit le bras, et, comme nous marchions plus vite que ces dames, nous les laissâmes assez loin en arrière. La soirée d'août était calme, un peu voilée de brume. Du chemin herbeux que nous suivions, nous apercevions la mer au loin, derrière les arbres, dans une vapeur bleuâtre. La

cloche de Ploa-ré sonnait lentement l'*Angelus*, et il y avait dans l'air une douceur fondante. Le poëte me parlait de ses projets et de ses espérances. Il travaillait à un drame breton tiré de la légende du roi Grâlon et de sa fille Dahut, et il était venu à Douarnenez pour étudier sur les lieux le plan de son poëme. Insensiblement il en vint à me conter son enfance, ses souffrances et ses luttes opiniâtres. Il était le fils d'un pauvre employé végétant dans un village du Limousin; on avait voulu faire de lui un gratte-papier; il avait résisté, s'était brouillé avec sa famille, et, sentant une vocation sérieuse, il était venu à Paris. Là, seul, sans amis, sans argent, il avait péniblement frayé sa voie. Trop pauvre pour acheter des livres, c'était sur les quais, aux étalages des bouquinistes, qu'il avait souvent étudié pendant des heures. Il gravissait ainsi pas à pas la longue et âpre montée de la gloire... Il me disait toutes ces choses d'une voix vibrante, aux modulations lentes et cristallines. Je m'étais assise sur les marches moussues du Calvaire; le coude appuyé au genou, la tête dans la main, je

l'écoutais avec un intérêt croissant. Lui, debout devant moi, un pied posé sur l'une des marches, se détachait sur l'horizon. — Oui, dit-il en frappant de son bâton les degrés de granit, j'ai encore, moi aussi, un rude calvaire à gravir ; mais j'irai jusqu'au bout, car j'ai la foi et la volonté...

Au retour, la vieille dame prit mon bras ; quand nous arrivâmes à notre porte, madame Hermine serra la main de M. La Jonchère et lui dit combien elle désirait continuer à Paris des relations commencées si heureusement sur les grèves de Douarnenez. Le poëte sourit, nous souhaita un bon voyage et s'éloigna lentement.

Après le thé, je remontai dans ma chambre et je m'accoudai à la fenêtre pour contempler la mer une dernière fois. Le ciel était couvert, la baie déserte, la nuit profonde. Seule, à l'extrémité de la pointe de la Chèvre, très-loin, une petite lumière, celle d'un phare sans doute, brillait faiblement dans la brume. Je songeais à ma promenade avec M. La Jonchère, à tout ce qu'il m'avait dit de sa vie et de ses travaux. Je me demandais si ce n'était pas là l'*inconnu*

tant rêvé. Il avait du talent, du génie peut-être! Il avait souffert et souffrait encore, ainsi que le disaient assez son front pâle et ses traits fatigués. Ne venais-je pas de rencontrer, sur cette côte bretonne, l'homme auquel je voulais me dévouer, comme Jane Eyre avait rencontré Rochester sur la route de Thornfield? Toutes ces questions rêveuses étaient entrecoupées de retours vers le passé et d'adieux à la mer. Je comparais cette lumière lointaine dans la brume à la lueur douteuse encore que je croyais entrevoir en moi-même. J'associais dans un même salut mélancolique la clarté du phare vacillant dans la nuit, et la lueur d'espérance tremblotant au fond de mon cœur... Le sommeil me prit au milieu de ces rêveries, le bruit de la mer me berça une dernière fois, et le lendemain une voiture nous remporta vers Paris.

XIII

Nous passâmes le reste de l'automne dans la maison de Bellevue, et ces deux mois de villégiature me parurent deux siècles, grâce à l'insupportable Chèvrefeuille. Je menais la vie la plus triste du monde ; par ces longues pluies d'octobre, au milieu de ces arbres ruisselants, de ces feuilles tombantes, je me sentais plus abandonnée que jamais. Mon seul refuge était ma petite chambre sous les toits. J'y retrouvais mes livres et mon rouge-gorge, dont une domestique avait pris soin en mon absence ; son petit chant voilé s'harmonisait avec l'aspect mélancolique des bois effeuillés et me rappelait le temps de Trois-Fontaines. De ce côté aussi il ne me venait que de tristes impressions. La santé du grand-père déclinait sensiblement ; il

ne pouvait plus sortir et n'écrivait qu'avec peine. Je n'avais pas de nouvelles de M. Desprairies, dont le voyage à Paris s'était depuis deux ans fait en mon absence ; enfin je n'avais pas revu Armand. Mon père nous donnait à peine signe de vie, et ma belle-mère ne tarissait pas sur l'indignité des procédés de M. Mauclerc. Comme elle, je trouvais la conduite de mon père très-coupable, mais j'enrageais de l'entendre dire hautement par madame Hermance; je souffrais de voir ainsi le nom paternel méprisé ou ridiculisé devant des étrangers.

J'avais parfois cependant de paisibles soirées, — les seules bonnes, — quand madame Hermine allait prendre le thé chez des voisins. Alors, une fois madame de Grandclos et Chèvrefeuille couchés, le salon bien capitonné et bien clos m'appartenait. Je jetais une grosse bûche au feu, je m'étendais sur le tapis, et je me mettais à rêver. Je rebâtissais mes châteaux en Espagne de la pension Durosel et j'y logeais toujours mon idéal, mon grand artiste pauvre et méconnu. Comme je l'aimais *en dedans*, ce

grand homme imaginaire ! Je lui promettais tant de bonnes tendresses, un dévouement si absolu ! Peu à peu, tandis que je rêvais, les yeux plongés sur les tisons, les souvenirs de Douarnenez se mêlaient à mes rêves, mon vague idéal prenait une forme moins abstraite ; il m'apparaissait tout à coup sous les traits nets et vivement arrêtés de M. Natalis La Jonchère. Dès que le sentiment de la réalité me ressaisissait, je rougissais tout d'abord de la singulière tournure que prenaient mes rêveries, puis, malgré moi, la chimère m'enlevait de nouveau sur son aile ; nous nous envolions dans un pays romanesque où le poëte entrevu en Bretagne était mon hôte et mon guide. Qu'était-il devenu depuis l'automne ? Avait-il quitté Douarnenez ? Devais-je le revoir encore ?...

Lorsqu'à la fin de novembre nous rentrâmes à Paris, madame Hermine me montra la carte de Natalis parmi celles qui se trouvaient amoncelées sur un plateau, et en lisant son nom j'eus un brusque battement de cœur. Un jour enfin, nous l'aperçûmes au concert Pasdeloup.

Il était debout, au premier rang du parterre, et regardait la salle ; grâce à l'agitation de madame Hermine, il nous reconnut et nous salua. L'orchestre venait de commencer le *prélude de Lohengrin ;* il se rassit, et pendant toute la durée du morceau manifesta bruyamment son enthousiasme. Il semblait en extase, se renversait dans son fauteuil, parlait haut et riait tout seul. Lorsque les dernières notes, de plus en plus ténues, semblèrent s'évanouir dans l'espace, il leva les bras et applaudit avec frénésie. A la sortie, il nous attendait, et nous renouvelâmes connaissance. Tandis que nous causions, je vis tout à coup Armand Delorme sortir du Cirque et passer près de nous : il me salua, et il allait continuer sa route quand je l'appelai bravement. Il revint sur ses pas, et à ma grande surprise M. La Jonchère lui tendit la main. Il répliqua assez froidement, mais madame Hermine, à qui une poignée de main donnée par le poëte semblait une sérieuse recommandation, se montra fort aimable avec mon camarade d'enfance. Je dois dire du reste qu'Armand était changé

à son avantage. Il n'avait rien perdu de sa simplicité ni de ses manières franches et rondes, mais la vie de Paris l'avait affiné ; il n'avait plus sa gaucherie campagnarde, et, sans être recherchée, sa toilette était plus soignée qu'autrefois. Madame Hermine les invita tous deux à dîner pour le dimanche suivant, et ils ne prirent congé de nous que lorsque nous montâmes en voiture.

Quelques jours après, une nouvelle fort inattendue vint brusquement modifier mes conditions d'existence. Depuis longtemps je n'avais plus entendu parler de mon aïeul maternel, M. de Rosières. Il ne nous avait jamais écrit du vivant de ma mère et avait continué le même silence après sa mort. Une lettre d'un notaire de Paris m'apprit tout à la fois le décès de ce parent inconnu et ses dernières volontés. Sa rancune avait duré jusqu'à la fin, et il avait légué à des cousins toute la fortune dont la loi lui permettait de disposer ; il n'avait cependant pu dépouiller complétement son héritière directe, et il me laissait un capital d'une soixan-

taine de mille francs qui devait m'être délivré, soit à l'époque de mon mariage, soit le jour où j'aurais mes dix-huit ans. J'étais encore sous le coup de cette surprise quand M. La Jonchère et Armand vinrent à la maison. Pendant tout le dîner, Natalis causa avec beaucoup de verve. Il parla de ses luttes, de son drame, qui serait certainement reçu à l'Odéon, de ses projets d'avenir et de ses amis. Il avait une langue dorée et s'en servait à merveille. Armand, plus réservé, était très-sobre de détails sur son existence. Je ne pus rien savoir de lui, sinon qu'il travaillait toujours chez son architecte et qu'il s'occupait beaucoup de peinture. Ma belle-mère, qui était présente, se mêlait peu à la conversation, mais ses yeux à demi voilés ne perdaient pas de vue les deux jeunes gens. Son regard oblique observait leurs moindres gestes, ses oreilles exercées ne perdaient pas une seule de leurs paroles. Comme on parlait d'avenir et de fortune, elle rompit tout à coup son silence, et raconta l'histoire de mon héritage inattendu.

— Le bonheur nous vient en dormant, dit-elle,

et voilà Madeleine devenue une héritière au moment où elle y pensait le moins.

— Oui, reprit madame Hermine en soupirant, maintenant qu'elle est indépendante, elle va nous abandonner et s'envoler vers son cher village.

Je courus à elle, et l'embrassant à deux reprises : — Me croyez-vous ingrate à ce point ? m'écriai-je ; je resterai près de vous tant que vous ne serez pas fatiguée de moi.

— Tu as raison, mon cœur, dit madame de Grandclos en m'embrassant à son tour, et tu peux compter que nous ne t'oublierons pas !

— Oui, oui, ajouta madame Hermine, va, tu n'y perdras rien !

Madame Hermine souriait en étudiant à la dérobée Natalis et Armand. Le poëte me félicita chaudement ; quant à Armand, il demeurait pensif et comme désappointé. Tout le reste de la soirée, il fut songeur et morose, et, se levant le premier, prit congé de nous avant M. La Jonchère. Je le conduisis jusqu'à l'antichambre, et lui demandai où il avait connu Natalis.

— Je l'ai rencontré à l'atelier, répondit-il, puis à Barbizon, où nous logions dans la même auberge.

— Que pensez-vous de son talent?

Il me regarda un moment sans parler, puis avec un haussement d'épaules : — Les gens de sa coterie, répliqua-t-il en riant, trouvent qu'il fait bien les vers; mais je n'entends rien à ces choses-là, et je ne saurais trop que vous en dire.

Et sans rien ajouter il me souhaita le bonsoir.

— Ouf! dit ma belle-mère quand je rentrai, quel ours que garçon-là! — Natalis resta fort tard avec nous, fut très-gai et parla encore avec plus de verve. Lorsqu'il partit enfin, il me serra la main avec effusion, et cette longue étreinte me laissa toute troublée. Il avait complétement gagné le cœur de ces dames. Madame Hermine, fière d'avoir mis la main sur un poëte qui allait être joué à l'Odéon, décida sa mère à recevoir tous les dimanches, et à partir de cette soirée Natalis fut un de nos visiteurs assidus. Armand lui-même se montra quelquefois dans le salon

de la rue de l'Université ; mais on sentait bien que ce genre de distraction lui déplaisait et qu'il ne venait là que pour moi. Ma belle-mère professait, comme son amie, une admiration fervente pour Natalis. En revanche, elle ne s'était pas raccommodée avec Armand. Elle avait une manière de le louer qui le réduisait à néant. — Certes, disait-elle, on ne peut nier qu'il n'ait fait des progrès depuis sa sortie du village. Il s'est *désembourbé*, mais voilà tout ! C'est un brave garçon ; son esprit a une portée médiocre, juste ce qu'il faut pour devenir un honnête architecte. Si j'avais une maison à construire, je lui donnerais carte blanche, sûre qu'il ferait les choses en conscience.

Quand elle arrivait à Natalis, c'était une tout autre chanson : — Voilà, murmurait-elle, comme si elle se fût parlé à elle-même, voilà un homme admirablement doué, qui a tout pour réussir : manières élégantes, habitude du monde, parole éloquente, imagination hardie ! Si tu étais une autre fille, je te conseillerais de chercher à te faire aimer de lui ; mais tu n'es pas son fait. Il

lui faut une femme forte, vaillante, que les luttes de la vie ne rebutent jamais. Ah ! si au lieu de ton père j'avais rencontré un pareil caractère, j'en aurais fait un grand homme !

— Et pourquoi, me disais-je alors, humiliée dans mon orgueil et irritée de ce secret défi, pourquoi ne serais-je pas cette femme forte et dévouée ? La tendresse ne me manque point, ni le courage, ni même la folie du sacrifice. Pourquoi ne tenterais-je pas de me faire aimer ? Oui, mais lui, avec tout son talent, son avenir brillant, le charme de sa figure et de son esprit, voudrait-il aimer une petite fille aussi simple, abandonnée et ignorante que je le suis ?

Cependant le printemps était revenu. Les rues de Paris, si maussades et si sombres les jours de pluie, étaient éclairées par le gai soleil d'avril, et un beau ciel bleu riait au-dessus des toits. Quand on sortait, on sentait à chaque coin de rue des odeurs de violettes et de jacinthes, exhalées par les éventaires des bouquetières en plein vent ; les marchands avaient renouvelé leur étalage, et derrière les glaces des magasins

on voyait chatoyer les étoffes aux nuances printanières ; les promenades semblaient plus animées ; on eût dit que subitement tout ce que Paris contenait de jolies femmes s'était donné le mot pour courir la ville. Je subissais moi-même cette métamorphose du renouveau, et pour la première fois depuis longtemps j'étais heureuse de m'occuper de toilette. Dès le 1er mai, on décida qu'on s'installerait à Bellevue afin de jouir plus complétement du printemps, et en moins d'une semaine la maison fut prête à nous recevoir. M. La Jonchère venait nous y visiter fréquemment et avait de longues conférences avec madame Hermine et ma belle-mère. Quand j'étais au salon, il me priait de lui faire un peu de musique, et je lui chantais une de ces vieilles romances que ma mère m'avait apprises. Accoudé à l'un des angles du piano, il m'écoutait d'un air ravi, et me regardait dans les yeux avec une persistance qui me faisait rougir jusqu'à la racine des cheveux.

Une après-midi de dimanche, j'étais seule au salon et je jouais l'*Invitation à la valse;* la

vieille dame faisait la sieste, Chèvrefeuille gambadait au jardin, et madame Hermine était aux vêpres avec ma belle-mère. J'entendis soudain crier le sable de l'allée, et jetant un coup d'œil sur la glace placée en face de moi, j'y aperçus le reflet de Natalis La Jonchère. Il était ganté de frais et sa toilette avait quelque chose de plus cérémonieux que d'habitude. Il vint à moi en souriant, plongea un moment ses clairs regards dans mes yeux, puis tout à coup me prit la main et la baisa. J'étais devenue pâle, et, tout en balbutiant quelques paroles confuses, j'essayais de dégager ma main. Il la retint dans les siennes, me regarda de nouveau très-fixement, et de sa voix veloutée et sonore : — Est-ce que je vous déplais? me dit-il lentement, est-ce que mon amour vous fait peur?

Je restais assise sur le tabouret du piano, sans répondre. Il y eut un moment de profond silence, pendant lequel j'entendais le susurrement strident des grillons dans les herbes de la pelouse.

— Je vous aime, reprit-il, voulez-vous consentir à être ma femme?

Je me levai brusquement. — Monsieur, murmurai-je très-bas, le mariage est une chose si sérieuse !... Et nous nous connaissons à peine.

— Si, répondit-il, si, chère enfant, je vous connais : je sais que vous n'êtes pas heureuse, que vous avez vécu seule et abandonnée, et je vous aime déjà depuis longtemps. Laissez-moi me consacrer à votre bonheur ! Ne repoussez pas un ami qui, lui aussi, a vécu solitaire. J'ai fait ce rêve d'être aimé d'une jeune fille qui aurait souffert comme moi, de mettre à ses pieds mon cœur, mon talent, toute ma vie !

J'avais la fièvre, et les paroles s'arrêtaient dans ma gorge serrée.

— Vous savez, monsieur, dis-je enfin, que je suis presque pauvre, et qu'à l'exception du modeste héritage que je viens de faire, je n'ai rien au monde.

— Vous êtes riche par le cœur et par la beauté ! s'écria-t-il. Et d'ailleurs est-on pauvre lorsqu'on est la fille adoptive des dames de Grandclos, dont la fortune est considérable?

Je le regardai, stupéfaite. Jamais un seul

instant l'idée ne m'était venue de compter sur l'argent des dames de Grandclos. Il comprit sans doute que ce qu'il venait de dire m'avait blessée, car il n'insista pas. — Allons, reprit-il en me saisissant de nouveau la main, sachez vouloir être heureuse ! Soyez la consolation du poëte encore obscur, mais qui, avec vous, se sent de force à conquérir le monde. Que de grandes œuvres je pourrai créer sous l'inspiration de votre grâce, de votre jeunesse et de votre mignonne beauté ! Dites un mot, et je vous devrai la gloire, ma belle muse, ma chère poésie !

J'étais confuse. Je subissais le charme de ces mots éclatants d'amour et de gloire ; jamais on ne m'avait parlé ainsi. Pourtant, lorsqu'il me pria de l'autoriser à écrire à mon père, j'eus peur et je le suppliai à mon tour de m'accorder huit jours de réflexion. Il en parut surpris, presque froissé. Il sourit cependant et me répondit qu'il remettait son sort entre mes mains; puis il se retira, me laissant à la fois tout étourdie de sa démarche et toute fière du sentiment que j'avais inspiré. Dès que madame Hermine

et ma belle-mère furent rentrées, je leur contai en tremblant ce qui venait de m'arriver. Elles savaient tout déjà, et se récrièrent sur mes ridicules hésitations. — Il t'adore, le pauvre garçon ! dit madame Hermine avec un profond soupir, et c'est lui faire affront que l'ajourner à huit jours comme un prétendant vulgaire.

— Tu es une sotte, ma chère, reprit à son tour madame Hermance ; tu devrais t'estimer trop heureuse d'avoir charmé M. La Jonchère. Une autre fille apprécierait cela ; va, tu ne méritais pas d'être distinguée par un homme supérieur !

XIV

Elles me laissèrent éblouie et grisée ; mais, quand je fus seule et que je cherchai à démêler mes sentiments confus, je trouvai au fond de mon âme plus d'orgueil satisfait que de vraie joie. Maintenant que cet amour sortait des brumes du rêve pour entrer dans le plein jour de la réalité, j'éprouvais une indéfinissable inquiétude. J'étais contente d'un événement qui allait me tirer de la vie que je menais entre Chèvrefeuille et ma belle-mère, et qui allait me donner enfin une protection, un intérieur, un chez moi ; j'étais fière d'avoir été choisie, moi, pauvre et ignorante fille, par cet homme plein de talent et d'avenir ; mais, comme je l'avais avoué à Natalis, je le connaissais à peine. Jusque-là, aucune intimité réelle n'avait existé entre nous ;

son passé, son caractère, ses habitudes étaient pour moi lettres closes. Il y avait en lui un inconnu qui m'inspirait plus de crainte que de confiance. Il me semblait que je n'oserais jamais lui répéter les mots tendres que je savais si bien dire à mon chimérique idéal. Si j'avais eu seulement près de moi quelqu'un qui fût capable de me conseiller sérieusement ; mais non, personne, hélas! Je me défiais de ma belle-mère, madame de Grandclos était une girouette tournant à tout vent, et Modeste habitait loin de moi. Je songeai à M. Desprairies. Précisément Natalis était né à Availles-Limousine, non loin de Saint-Clémentin, et mon vieil ami pourrait sans doute me renseigner sur la famille et l'enfance du poëte ; il était d'ailleurs le seul homme capable de me donner un bon conseil et surtout cette confiance qui me manquait au moment de m'engager pour la vie. Je lui écrivis le soir même en le priant de me répondre aussitôt que possible. La semaine se passa au milieu d'un tourbillonnement de pensées tantôt joyeuses et tantôt inquiètes. Quand le dimanche arriva, je n'avais,

à mon grand étonnement, reçu aucune réponse de Saint-Clémentin.

Dans la matinée, j'entendis sonner à la grille, et je vis entrer Armand Delorme. Je ne l'avais pas revu depuis la fin de l'hiver, et je l'accueillis avec un mouvement de joie. Enfin je trouvais donc un ami avec qui je pouvais causer à cœur ouvert ! Armand était pour moi comme un bon camarade, j'avais oublié notre courte idylle de Trois-Fontaines, et dans la conduite et les paroles du filleul de ma grand'mère rien n'avait pu depuis me faire supposer qu'il s'en souvînt lui-même. Dans ma pensée, Natalis seul s'occupait de moi, et l'amoureux villageois de mes seize ans avait disparu pour faire place à un ami solide, sérieux, dans le dévouement duquel j'avais pleine confiance.

Ce dimanche-là, sa figure franchement épanouie et son air joyeux étaient comme une invitation à l'expansion et à la confiance. — Soyez le bienvenu ! lui dis-je en lui donnant une bonne poignée de main, j'avais grand besoin de vous voir. J'ai une confidence à vous faire.

— Comme cela se trouve ! répondit-il en riant de son loyal rire enfantin ; moi aussi, j'ai à vous annoncer une nouvelle que je n'ai encore confiée à personne.

— Si j'en crois votre mine triomphante, ce doit être une bonne nouvelle !

— Oh ! oui, dit-il ; mais à vous de commencer, faites-moi d'abord votre confidence.

Nous allâmes nous asseoir sous un couvert de grands arbres où un banc de pierre était adossé à un platane. Les yeux d'Armand brillaient gaiement à l'ombre de ses épais sourcils et me regardaient avec une expression impatiente et affectueuse. Quant à moi, au moment d'entamer ma confidence, je me sentais soudain intimidée et embarrassée.

— Armand, commençai-je enfin, vous savez que j'ai eu une enfance fort triste et une adolescence très-solitaire... Dans mes heures d'isolement, ma grande consolation était de bâtir des châteaux en Espagne.

— Vraiment !... moi de même. En ai-je construit de ces châteaux aériens pour abriter mes

rêves dans les bois de Trois-Fontaines ! Mais, ajouta-t-il en riant, croyez-en un futur architecte, ces constructions-là n'ont pas les murs solides !

— Assez solides, Armand, pour que l'espérance puisse s'y poser encore, elle qui ne pèse pas plus qu'un oiseau sur la branche...

— Et cette espérance? dit-il avec animation.

— C'était de rencontrer un ami pauvre, obscur et seul comme moi, mais ayant du talent et de l'avenir, et de lui donner toute ma vie en échange de son affection...

Je m'arrêtai. Armand m'écoutait avidement; il semblait boire mes paroles. — Cet ami, reprit-il d'une voix émue, vous l'avez trouvé?

— Oui, répondis-je en rougissant et en baissant les yeux, il s'est révélé tout à coup. Vous le connaissez.

— Je le connais ! — Il respira longuement. — Vous dites que je le connais, Madeleine?

— Il vient ici de temps en temps, et je crois que vous l'estimez, bien que... — Et je m'arrêtai encore une fois en souriant malicieusement.

— Achevez! s'écria-t-il avec un accent d'impatience fiévreuse.

— Bien que vous n'aimiez pas ses vers.

— Natalis!

Je relevai la tête, et je vis sa figure stupéfaite. — Qu'avez-vous? lui dis-je, ne le croyez-vous pas capable de m'aimer sérieusement?

— Je le crois capable de tout! fit-il d'une voix amèrement ironique.

Le ton sarcastique de cette brusque réponse m'humilia et m'irrita. Je ne m'attendais pas à cette expression de mépris; je la trouvai brutale et injuste. — Savez-vous, m'écriai-je, que ce que vous dites là n'est pas plus gracieux pour moi que pour M. La Jonchère? Votre horreur pour la poésie vous emporte trop loin, Armand!

— Pardon! murmura-t-il en reprenant son sang-froid, vous l'aimez?

— Oui! répondis-je en m'animant à mon tour, il est seul, il souffre, il travaille pour arriver au rang où son mérite l'appelle, et je serai fière de l'aider dans ses efforts, de me tenir auprès de lui dans la lutte, d'être la compagne de sa vie!

Je continuai ainsi longtemps, je parlai de son talent de poëte, de sa gloire future, de la joie que j'aurais à y avoir contribué. Je m'exaltais et je me grisais de ma propre exaltation.

— Vous l'aimez, reprit Armand d'une voix sourde, cela dit tout, et vous n'avez pas besoin d'autre raison pour justifier votre choix.

Il se leva fort pâle, et je craignis, dans la chaleur de mon plaidoyer, de l'avoir offensé involontairement; je lui tendis la main. — Et maintenant, dis-je, à votre tour! Contez-moi cette heureuse nouvelle que vous veniez m'annoncer.

Il sourit tristement. — Non, murmura-t-il, une autre fois. Aujourd'hui le moment serait mal choisi. Adieu, Madeleine, je fais des vœux sincères pour que le ciel vous donne tout le bonheur auquel vous avez droit! — Et, sans me regarder, il s'éloigna brusquement, me laissant interdite.

— Armand!... m'écriai-je quand je revins de ma stupeur; — mais il avait déjà refermé sur lui la porte de la grille.

J'avais la tête en feu. A travers mon exaltation, les paroles d'Armand me revenaient avec des sensations douloureuses. Je les trouvais acerbes, méchantes, injustes; je l'accusais d'une partialité étroite et haineuse. Hélas! j'aurais dû deviner que l'amertume dont son cœur était rempli provenait d'un sentiment plus généreux; mais j'étais aveugle! et le voile que j'avais devant les yeux m'empêchait de voir la réalité.

Quand Natalis La Jonchère arriva dans l'après-midi, j'étais dans un violent état nerveux qui me laissait à peine la liberté de penser. Il renouvela sa demande en présence de ces dames et de ma belle-mère, et je lui accordai l'autorisation d'écrire à mon père, qui seul pouvait disposer de moi.

Il sourit. — Cela me regarde, dit-il, et je ne doute pas que M. Mauclerc ne se laisse fléchir; il n'est plus d'obstacles pour moi, maintenant que j'ai votre consentement et celui de ces dames.

— Quant à moi, s'écria ma belle-mère en me regardant, je vous la donne des deux mains!

Il s'inclina, me baisa le bout des doigts, embrassa ces dames, et ce fut tout. Il était obligé de rentrer à Paris, et il nous quitta d'un air triomphant.

Le lendemain, on m'apporta de la part de Natalis un énorme bouquet d'azalées et de camélias disposés symétriquement, comme on en voit aux étalages des fleuristes. Ce bouquet, monté sur fil d'archal et entouré d'un papier à jour, me charma médiocrement. Une simple touffe de roses avec leurs tiges m'eût fait plus de plaisir, et je ne pus m'empêcher de songer aux modestes œillets rouges d'Armand. M. La Jonchère n'en jugeait pas ainsi, car les cérémonieux bouquets montés continuèrent à m'être envoyés régulièrement deux fois par semaine. Le poëte vint le soir même dîner à Bellevue; en sortant de table, on se promena dans le jardin, et bientôt nous nous trouvâmes seuls tous deux sous une longue allée de charmilles. Natalis m'entretenait de ses projets, de ses relations nombreuses dans le monde des lettres; il nommait familièrement des journalistes connus, des

artistes célèbres, et me promettait de me présenter à eux. J'aurais préféré qu'il trouvât à me dire quelques paroles partant du fond de son cœur et allant tendrement jusqu'au mien ; mais il paraissait surtout occupé du soin de m'initier au monde brillant dans lequel il vivait, et de me faire sentir quel prix je devais attacher à être admise dans ce cercle d'élus. Tout à coup, à un détour de l'allée et sans transition, il me prit doucement la taille et posa ses lèvres droit sur les miennes. Je reculai et restai d'abord toute saisie, puis des larmes me vinrent aux yeux.

— Je vous en prie, lui dis-je, ne m'embrassez jamais de cette façon !

— Pourquoi ? s'écria-t-il en riant, est-ce parce que M. le maire n'a pas prononcé les mots sacramentels ?

— Non... Je ne sais pourquoi, mais je n'aime pas cela.

— Petite sauvage ! murmura-t-il, et je crus distinguer un sourire ironique sur ses lèvres.

Il s'aperçut sans doute que j'étais toute tremblante, et, me prenant le bras, il trouva quel-

ques paroles affectueuses pour se faire pardonner cette brusque caresse. Quand il fut parti, je contai tout à madame Hermine, et je ne lui cachai pas le sentiment d'effroi que le baiser de Natalis m'avait fait éprouver. — Va te coucher, sotte, dit-elle en riant, tu ne méritais pas le bonheur d'être aimée par un poëte.

Je remontai tristement dans ma chambre. J'étais étonnée moi-même de ma terreur ; je me disais que les baisers de mon *idéal* ne m'auraient pas fait éprouver le même sentiment, et je m'en voulais de ce qu'en présence de Natalis je ne pouvais oublier ce fantastique *idéal*. Je m'apercevais avec douleur que mes rêves les plus chèrement caressés ne s'étaient point encore réalisés. Je ne trouvais près de M. La Jonchère aucune des émotions douces que j'avais espérées. Son coup de sonnette à la grille, le bruit de son pas dans le jardin, ne produisaient sur moi aucune de ces impressions délicieuses que j'avais imaginées. J'épiais, j'analysais mes sensations, et je me prenais de désespoir en me trouvant aussi froide. — Suis-je donc aussi

déshéritée de ce côté-là ? me demandais-je... Ne saurais-je pas aimer ?

J'avais écrit à mes grands-parents Mauclerc et à mon père pour leur faire part de la proposition de M. La Jonchère et solliciter leur consentement. Mon père me répondit qu'avant tout il voulait me voir, et qu'il serait à Paris sous peu de jours. Comme ma belle-mère désirait ne pas le rencontrer, il fut convenu que j'irais le trouver à son hôtel. Je ne l'avais pas revu depuis plus de deux ans, et mon cœur battait bien fort quand le garçon d'hôtel m'introduisit dans sa chambre. Il me reçut avec de grandes démonstrations de tendresse. — Eh bien ! me dit-il après m'avoir embrassée, tu veux donc te marier, ma pauvre Guignon ?

Je répondis oui en riant. Alors il prit son air le plus majestueux et sa voix la plus solennelle : — C'est bien de ton plein gré au moins ? — Puis, enflant encore sa voix : — On ne te met pas le poignard sur la gorge ?

Je l'assurai que non, et je commençai l'éloge de Natalis, puis je lui parlai des bontés que les

dames de Grandclos avaient eues pour moi. Il s'attendrit et versa une larme. — Nobles femmes! dit-il en s'essuyant les yeux. Eh bien! Madelon, puisque tu l'aimes, il faut l'épouser. Le plus tôt sera le mieux. Et maintenant allons déjeuner!

Il m'emmena dans un grand restaurant du boulevard, commanda les plats que je préférais, et pendant tout le déjeuner fut gai, sémillant et charmant comme il savait l'être. Il me questionna sur ma belle-mère, sur ma vie chez les dames de Grandclos. Je me gardai bien de lui parler de mes ennuis, et je ne lui contai que mes petites joies. Il m'eût coûté de lui dire, à lui qui m'avait abandonnée, combien il était triste de vivre chez des étrangers. J'aurais craint de paraître lui reprocher tout ce qu'il m'avait fait perdre par sa faute. Il s'extasia sur ma beauté; je lui ressemblais par certains côtés, et cela le flattait énormément. Au dessert, il s'attendrit longuement sur sa vie brisée, sur son exil, sur la sottise qu'il avait faite en se remariant, puis il me donna force conseils sur la fa-

çon dont je devais me conduire en ménage. Le déjeuner terminé, il me ramena à Bellevue. Là, devant la grille, il m'embrassa. — Je vais, me dit-il, prendre quelques renseignements sur ton poëte, puis je repartirai ; ici, je suis traqué par la police à cause de mes opinions ; mais tu m'indiqueras le jour de ton mariage, et je me trouverai à la mairie, car je veux te conduire moi-même à l'église ; c'est mon devoir, Madelon, et je ne laisserai prendre ma place par personne !

Là-dessus il alluma un cigare et remonta lestement en voiture.

XV

Cependant on s'occupait des préparatifs de mon mariage avec une activité fiévreuse. Les dames de Grandclos s'étaient chargées du trousseau et réglaient tout elles-mêmes. Ma belle-mère et Natalis annonçaient déjà partout la nouvelle. J'aurais voulu qu'avant de prendre jour on attendît au moins une réponse à la lettre que j'avais écrite à M. Desprairies; mais madame Hermine et madame Hermance se récrièrent sur l'inutilité de cette attente. Qu'avait-on besoin de nouveaux renseignements? Natalis n'en avait-il pas fourni d'excellents? Ce serait lui faire injure que d'attendre, pour se décider, la lettre de ce pauvre bonhomme Desprairies. Bref, le mariage fut fixé au 15 juin.

Le jour même où tout fut définitivement ar-

rêté, je me trouvais avec ces dames au salon, et ma belle-mère lisait son journal près de la fenêtre. Tout à coup, interrompant sa lecture et me coulant son regard le plus méchant : — Tiens, tiens ! dit-elle, mais on parle de ton ami Armand dans ce journal. Il paraît qu'il a exposé un tableau qui est un chef-d'œuvre. Je ne me serais jamais doutée que ce garçon eût du talent !

Elle lut à haute voix ce passage d'un article sur le Salon : « Le paysage de M. Armand Delorme, — *la Gorge aux pommiers, à Trois-Fontaines*, — est une merveilleuse révélation. Jamais encore on n'avait rendu avec une aussi franche sincérité la fraîcheur des grands bois, le léger frissonnement des feuilles, la lumière verdissante qui court sous les ramures et se joue dans les fougères humides ! La petite source du premier plan, où un homme en blouse enfonce une cruche de grès, les fourneaux à charbon qui s'étagent dans le fond et d'où s'échappent des filets de fumée, sont de véritables trouvailles. Les tons bleus de la blouse et de la

fumée se détachent gaiement sur le vert foncé des feuillées et forment un rapport harmonieux avec les claires percées d'azur semées dans l'entrecroisement des hautes branches. M. Armand Delorme travaillait, dit-on, chez un architecte. Le peintre T..., ayant vu ses études et reconnu chez lui un tempérament de coloriste, l'a emmené dans son atelier, et l'obscur apprenti d'hier est aujourd'hui certainement un de nos plus brillants paysagistes. Cette fois, le jury a eu du flair, et le tableau de *la Gorge aux pommiers* vient d'obtenir une médaille. »

J'écoutais avec un mélange de joie et de saisissement ; je voulus voir l'œuvre d'Armand, et j'obtins de Natalis qu'il nous conduirait dès le lendemain à l'exposition de peinture. Nous n'eûmes pas à chercher longtemps ; la toile d'Armand avait été placée dans le salon carré, et une foule curieuse se pressait à l'entour. C'est un des charmes de Paris que cette rapidité magnétique avec laquelle le bruit d'un succès se répand et s'accroît en peu d'heures. Là, véritablement, la renommée aux cent voix n'est pas

un mythe ; au contraire, chacune de ces cent voix est immédiatement répétée par des échos multiples et retentissants. Le nom d'Armand, ignoré il y a quinze jours, était maintenant dans toutes les bouches. Je finis par conquérir une place près du tableau, et je sentis des larmes me mouiller les yeux quand je reconnus un de mes sites aimés de Trois-Fontaines. C'était donc là cette bonne nouvelle qu'il voulait m'annoncer à moi la première, et que mes confidences avaient arrêtée sur ses lèvres ! Ce silence du peintre m'en apprenait plus, hélas ! que je n'en aurais voulu savoir. Oh ! oui, comme le disait l'auteur de l'article, oui, c'était toute une révélation. Je ne pouvais quitter cette toile, à travers les feuillées de laquelle j'entrevoyais un ciel si bleu, et où ces percées d'azur semblaient m'ouvrir des perspectives jusque-là non soupçonnées. Natalis enfin m'arracha à ma contemplation avec une impatience où l'on devinait une secrète mauvaise humeur. Il me fit parcourir les autres salles, mais je ne distinguais rien de ce qu'il me ntrait ; les célébrités qu'il me

nommait au passage m'étaient indifférentes; mes yeux ne voyaient plus que *la Gorge aux pommiers*.

Plus le jour fixé pour mon mariage approchait, et plus mon inquiétude redoublait. J'essayais cependant de me rassurer par tous les moyens. J'étudiais les poëtes modernes, afin de ne point paraître trop ignorante aux yeux de Natalis. Je me répétais souvent le nom de La Jonchère, qui me semblait joli et mélodieux, et je me surprenais à écrire sur des cartes : *Madeleine La Jonchère;* je trouvais que ces deux noms se convenaient à merveille, et je m'amusais de mon enfantillage. Ma grand'mère Mauclerc m'avait fait écrire par M. le maître. La brave paysanne ne paraissait qu'à demi enchantée de me voir la femme d'un *Parisien;* cependant elle me souhaitait tous les bonheurs possibles et promettait de m'envoyer une douzaine de paires de draps de belle toile, filée par elle et blanchie sur la bonne herbe de Trois-Fontaines. Elle ajoutait que le jour de mes noces elle irait brûler à mon intention

un cierge à la *Vierge du Hêtre*, en pleine forêt.

La veille du contrat, tandis que l'on m'essayait mes bottines blanches, nous reçûmes une lettre de mon père. — Il était, disait-il, satisfait des renseignements obtenus sur Natalis, néanmoins il ne pouvait consentir au mariage qu'autant que je renoncerais par acte notarié à lui demander compte de la dot de ma mère. — Madame Hermance jetait feu et flammes, les dames de Grandclos s'indignaient, et moi, je pleurais de honte. On communiqua la nouvelle à Natalis, qui survint et qui fit une légère grimace.

— Bah ! dit enfin madame Hermine au poëte, abandonnez cela au père. De quoi s'agit-il? D'une quinzaine de cents francs de rente ! Je considère Madeleine comme ma fille, et je la dédommagerai dans le contrat.

La vieille dame fit un signe d'assentiment, et Natalis se laissa convaincre. On envoya un télégramme à mon père, qui arriva le lendemain au moment de la signature du contrat. Le notaire lut à haute voix l'acte où étaient réglées,

article par article, les conditions de mon mariage avec Natalis Boucher *dit* La Jonchère. — Hélas! ce nom charmant, dont j'étais si fière, n'était qu'un nom d'emprunt. — Tout le temps que dura cette lecture, Natalis eut l'air agité et inquiet. Le contrat mentionnait mon apport de soixante mille francs, puis la donation d'une rente *viagère* de quinze cents francs par madame Hermine, et c'était tout. Son front me parut se rembrunir ; il ne se rasséréna complétement qu'en entendant madame de Grandclos m'appeler « sa chère fille, » et madame Hermine s'écrier que je resterais toujours l'enfant de la maison. La lecture achevée, mon père signa, passa la plume à ma belle-mère, puis se retira cérémonieusement en promettant d'être le lendemain, à midi, à la mairie de Saint-Sulpice.

J'avais le cœur gros de le quitter ainsi, et avant de rentrer à Bellevue je me fis conduire à son hôtel. Il fumait un cigare, étendu sur le canapé de la chambre garnie. Je m'assis par terre, sur le tapis, à ses genoux. — Allons, papa, fis-je de mon ton le plus câlin, pardonne-moi toutes

mes petites méchancetés et dis-moi à ton tour que tu regrettes de ne m'avoir pas gardée près de toi. Dis-moi de bonnes paroles tendres, je t'en prie ! Ce soir, j'ai besoin de me sentir aimée.

Il tourna d'abord la chose en plaisanterie et fredonna je ne sais quel refrain léger, puis subitement jetant son cigare : — Eh ! oui, s'écria-t-il, ainsi va le monde, Madelon ; dès que les filles sont grandes, elles prennent leur volée et quittent leur père. Je te souhaite d'être plus heureuse que moi en ménage ; mais quoi ! ma pauvre Guignon, on ne peut rien contre sa destinée, et je t'avoue que la figure de ton poëte ne me revient guère. Vois-tu, fillette, dans notre famille on n'a pas de chance... Tu ris ? ajouta-t-il en me regardant vaguement.

En effet, j'essayais de sourire pour ne pas fondre en larmes. — Tu ris ! reprit-il en enflant sa voix, eh bien ! je parie que tu ne seras pas heureuse. Tiens, écris sur ce carnet ce que je vais te dicter : « Mon père m'assure qu'avant un an je serai au désespoir de m'être mariée. »

Je lui obéis ; j'écrivis, pâle, les dents serrées. Lorsque ce fut fini, je me relevai, et, indignée, je lui dis tout ce que j'avais sur le cœur, depuis le jour où il m'avait battue au sujet de madame Hermance jusqu'au soir où il nous avait abandonnées sur le pavé de Paris.

— Si je suis malheureuse, m'écriai-je en terminant, plaise à Dieu que mon malheur ne devienne pas le remords et la punition de ta vieillesse !

Et je m'enfuis sans vouloir écouter ses protestations. Le mariage à la mairie eut lieu sans pompe et sans bruit ; on n'avait envoyé d'invitations que pour la cérémonie religieuse du lendemain. Je me couchai tard, avec la fièvre, et ne pus m'endormir qu'à quatre heures du matin. Avant de me mettre au lit, j'avais ouvert à mon rouge-gorge la porte de sa cage. Il était habitué à cette liberté, et tous les matins il venait gentiment me réveiller en emmêlant ses pattes dans mes cheveux. Cette fois ce fut ma belle-mère qui me réveilla. J'ouvris les yeux et cherchai mon rouge-gorge. Hélas ! le pauvre oi-

seau était étendu dans sa cage, les yeux ternes et le corps déjà froid. Sa mangeoire était pleine, son eau, son biscuit, tout était là. Cette mort inexplicable me parut un mauvais présage, et des larmes remplirent mes yeux. Cher petit ami de Trois-Fontaines, tout ce qui me restait de mon village forestier ! Tandis que je l'ensevelissais dans un sachet de soie, je songeais qu'à cette même heure mes grands-parents, selon leur promesse, traversaient la forêt natale du pauvre *Tireli*, et allaient à la *Vierge du Hêtre* demander pour moi le bonheur !

Il fallait, malgré tout, songer à ma toilette. La matinée était claire, le soleil resplendissant ; cela me remit un peu de gaieté au cœur. J'avais un long voile à la *juive*, une robe de satin blanc toute garnie de cygne, et dans les cheveux des muguets et des fleurs d'oranger. Tandis que je me mirais dans la haute psyché où je me voyais de la tête aux pieds, Natalis entra. Je pris du bout des doigts les deux côtés de ma robe et lui fis en souriant une profonde révérence, puis je me tournai lentement devant lui, comme les enfants

qui veulent qu'on les admire ; il y fit à peine attention. Il était d'une pâleur effrayante, qu'il mit sur le compte de l'émotion, mais qui provenait simplement d'une forte migraine. C'est du moins ce que dit aux domestiques son groom Célestin, en ajoutant que son maître avait donné la veille à ses amis un souper de garçon, et que le champagne ne lui réussissait jamais.

L'heure du départ sonna. Je montai avec ma belle-mère dans une superbe voiture attelée de deux chevaux blancs pomponnés et fleuris. Le groom de Natalis, en splendide livrée, avec des *N* et des *J* sur chaque bouton, ouvrait les portières des voitures. Tous les boutiquiers du voisinage étaient dehors. Ceux qui me connaissaient m'envoyaient un bon salut ; une vieille femme qui vendait du thym et du laurier sous une porte, et à qui je faisais la charité, s'approcha de la voiture, me souhaita le bonheur et m'offrit un frais bouquet de pensées. C'était une grosse dépense pour elle ; mais ma belle-mère le lui prit des mains : — Ce sont des fleurs de deuil, ça, ma bonne femme, s'écria-t-elle, — et

elle jeta négligemment le bouquet dans un coin. Sous le portail de Saint-Germain des Prés, nous trouvâmes mon père. Habillé de neuf, avec sa cravate blanche et sa moustache retroussée, on eût dit le frère du marié. Il me prit la main et m'offrit son bras pour entrer à l'église. A peine étais-je sur le parvis que les voûtes résonnèrent d'une musique de fête. Les dames de Grandelos avaient bien fait les choses. Le chœur sombre était tendu de velours rouge, tout embaumé de fleurs et tout étoilé de cierges. La nef et les bas côtés étaient pleins de têtes curieuses : tous les amis des Grandelos et surtout les relations de Natalis, qui avait envoyé des masses de lettres. Mon père fit galamment asseoir ma belle-mère auprès de moi ; je m'étais agenouillée et je priais du fond du cœur. Je demandais à Dieu de me protéger, de m'inspirer et de m'accorder tout ce qu'il fallait pour rendre heureux celui qui me donnait son nom. Quant à lui, il tournait le dos à l'autel, et debout, la tête haute, le lorgnon à l'œil, il offrait aux spectateurs la vue de son pâle visage. La cérémonie commença.

Quand j'entendis cette musique des orgues en sourdine, ces voix des chœurs dont les chants avaient des accents aériens, presque célestes, mes nerfs furent plus forts que ma volonté, et je me mis à sangloter.

— Calme-toi donc et sèche tes larmes, murmurait ma belle-mère derrière mon dos, on va te prendre pour une victime sacrifiée !

Enfin tout se termina, et le suisse nous conduisit à la sacristie. Natalis avait oublié sa migraine et distribuait des poignées de main ; je ne pleurais plus, d'anciennes amies de la pension Durosel m'entouraient, et je leur donnais des bribes de mon bouquet. Les fleurs des mariées portent bonheur, dit-on. Tout en répondant aux compliments, je cherchais des yeux Armand Delorme. Je lui avais écrit quelques jours avant pour lui dire ma joie de son succès, et je lui avais indiqué l'heure de mon mariage à l'église ; mais j'eus beau regarder, je ne l'aperçus pas. Natalis me prit le bras, et nous traversâmes la nef, moi tremblante encore, lui radieux et saluant fièrement à droite et à gauche

Quant à mon père, froissé de l'accueil glacial de ma belle-mère et des dames de Grandelos, honteux aussi peut-être de sa conduite avec moi, il avait brusquement disparu.

Les voitures nous ramenèrent directement à Bellevue, où nous devions passer notre première semaine, et où il y avait le soir même un grand dîner. L'après-midi s'écoula en causeries banales où Natalis se montra plus superbe, plus disert et plus étincelant que jamais. Le dîner fut pompeux. Madame de Grandelos et sa fille étaient ruisselantes de pierreries. Quand on complimentait madame Hermine sur la beauté de ses bijoux, elle soupirait mélancoliquement, et, me montrant à ses amis : — Ce sera pour Madeleine, disait-elle, lorsqu'elle aura besoin de pierreries pour être belle.

— Oh ! nous avons le temps, ajoutait prudemment la vieille dame, n'est-ce pas, mon cœur ?... Aujourd'hui tes yeux brillent plus à eux seuls que tous mes diamants !

Natalis ne perdait pas un mot de toute cette conversation et paraissait nager dans le bleu.

Après dîner, on fit de la musique, puis peu à peu le salon se dégarnit ; on voulait prendre le dernier train, et à onze heures tous nos convives étaient partis. — Natalis alla reconduire ses amis à la station ; moi, j'embrassai les dames de Grandclos, et ma belle-mère m'accompagna jusqu'à ma nouvelle chambre. J'étais fort émue, je m'agenouillai pour faire ma prière, puis je me couchai au milieu de mon grand lit tout orné de broderies blanches comme neige.

— Allons, bonsoir ! dit ma belle-mère en me regardant en dessous avec son méchant sourire ; ce qui me console, c'est que tu n'as pas épousé cet ours d'Armand. J'ai eu peur un moment que tu ne fisses cette sottise. Au moins je te laisse entre les mains d'un galant homme. Ah ! dame ! te voilà mariée, ma chère, et tu appartiens maintenant corps et âme à ton mari !

XVI

Elle me quitta sur cette sèche et inquiétante parole. J'étais d'une innocence rare, bien qu'élevée dans un pensionnat parisien. Cela tenait à la vie quasi solitaire que j'y avais menée, et à un secret instinct qui m'avait guidée dans le choix de mes amies. Mes grands-parents et Modeste elle-même avaient toujours été avec moi d'une réserve scrupuleuse. J'avais peu lu de romans, et madame Hermine, grâce à sa vaporeuse pruderie, n'avait rien fait pour altérer ma naïve ignorance d'ingénue. L'amour me paraissait environné d'une mystérieuse auréole dont le reflet, à la fois chaste et passionné, attirait mon imagination sans alarmer ni brûler mon cœur. Les pensées troublantes dormaient en moi comme les étamines intactes et blanches au fond de la

fleur encore en bouton. J'attendais le retour de Natalis avec une certaine inquiétude nerveuse, mais c'était tout.

Au bout d'un quart d'heure, je l'entendis frapper discrètement à la porte ; le cœur me battait fort, et je n'osai pas répondre. Il me crut endormie et entra avec précaution. Je fermais les yeux, mais entre mes cils je laissais passer un filet de lumière et j'observais mon mari avec une anxieuse curiosité. Il lança un regard furtif de mon côté, puis alla vers la croisée et l'ouvrit. L'air frais venant du jardin m'envoyait par bouffées l'odeur des tilleuls fleuris, et j'entendais au loin le dernier rossignol chanter. C'était un accompagnement fait à souhait pour une poétique nuit nuptiale. J'écoutais cette musique de l'été, j'aspirais ces parfums de fleurs, et je songeais à part moi que j'allais enfin connaître ce mystère de l'amour, et de l'amour d'un poëte. Il referma la fenêtre, fit quelques pas de mon côté, toussa légèrement, et, comme je ne bougeais pas, poussa un long soupir plaintif. Je crus à un nouvel accès de migraine. — Souf-

frez-vous encore ? lui demandai-je affectueusement.

— Ah ! vous êtes éveillée ! fit-il en venant vers moi.

— Presque,... répondis-je hypocritement ; êtes-vous malade ?

— Non, non, murmura-t-il.

Il souleva mes cheveux, qui s'étaient dénoués, et les caressa avec la main. Je n'osais plus respirer, je refermai les yeux ; j'attendais, le cœur palpitant, qu'il me dît quelques-unes de ces paroles délicieusement émues, comme les amoureux devaient savoir en trouver. Je souhaitais que la musique de sa voix me berçât avec douceur, et, que lentement, tendrement, il m'emmenât avec lui vers ce monde nouveau à peine pressenti... Hélas ! un souffle brutal fit évanouir mon rêve poétique, et brusquement, de la façon la moins délicate, je fus initiée aux trivialçs réalités du mariage...

Quand le jour blanchit à travers les jalousies, Natalis dormait ; moi j'étais restée cruellement éveillée. Tandis que sa tête pâle reposait sur

l'oreiller, éclairée à demi par la douce lueur d'une lampe veilleuse suspendue au plafond, je le contemplais, stupéfaite. J'essayais de rassembler mes pensées épouvantées; j'étais humiliée, désespérée, et je me demandais avec un frisson si cette façon d'aimer était la même toujours. Par instants, une confuse clarté se faisait dans ma tête. Je commençais à comprendre qu'il ne suffit pas, pour se marier, de penser : — Comme j'*aimerai* mon mari ! — mais qu'il fallait pouvoir se dire : — Comme je l'*aime !* — Plus je m'écoutais *sentir*, et plus je me faisais horreur à moi-même. L'amour de Natalis m'avait laissée plus insensible que la plus froide neige. Je devinais qu'il n'en devait pas être ainsi quand on aimait réellement, et alors la terrible vérité éclata devant moi : je n'aimais pas mon mari ! Mon orgueil avait été grisé, mon esprit avait été entraîné, mais mon cœur n'avait pas été touché. Je m'étais donnée sans amour !

Une cloche lointaine sonna l'*Angelus*. Je passai à la hâte un peignoir, et, jetant une pèle-

rine sur mes épaules, je sortis sans bruit. J'avais besoin de respirer un autre air que celui de cette chambre, de retrouver dans les feuillées humides du jardin, dans l'air matinal et les roses entr'ouvertes, cette fraîcheur et cette paix que je ne sentais plus en moi. Toute la maison sommeillait encore, et je pus me glisser inaperçue sous les charmilles déjà retentissantes de pépiements d'oiseaux. Je m'assis sous ce même platane où j'avais confié mes espérances à Armand, et j'y restai longtemps plongée dans une morne tristesse. Il me semblait entendre une voix murmurer à mon oreille : — Guignon ! Guignon !.. et je me demandais si les pressentiments de ma mère allaient se réaliser, si j'allais souffrir comme elle. Du moins elle, si amères qu'eussent été ses déceptions, elle avait eu un court moment de félicité ; on l'avait aimée, et surtout elle avait aimé ! Mais moi, je n'avais pas entrevu même cet éclair de bonheur. J'étais d'autant plus désespérée que je me sentais obligée de cacher ma douleur. Rien n'en devait paraître au dehors. Je comprenais que Natalis surtout

devait ignorer la désillusion et l'humiliation ressenties. Je le plaignais, je me disais que mon devoir était de l'aimer ; je luttais contre l'invincible répugnance que m'avaient laissée les impressions de la nuit. Je me faisais pitié.

Cependant la matinée s'avançait, et je m'en revins vers la maison où retentissaient les premières rumeurs du réveil. Sur mon passage, je surpris les airs ébahis et les sourires mal dissimulés des jardiniers, étonnés de voir une nouvelle mariée si matineuse et si éprise des promenades solitaires. Au moment où j'allais gravir le perron, j'entendis sonner à la grille, et je poussai un cri en reconnaissant M. Desprairies.

Il m'embrassa rapidement, et me trouvant seule de si grand matin : — Dieu soit loué, dit-il en s'essuyant le front, vous n'êtes pas encore mariée, et j'arrive à temps !

A ces mots, j'eus le pressentiment d'une nouvelle douleur, et, m'armant de courage, je résolus de feindre et de tout savoir. Je voulais vider jusqu'au bout la coupe amère, dussé-je trouver au fond un déboire suprême ! Je me

gardai de le désabuser, et le conduisis sous les charmilles : — Pourquoi n'avez-vous pas répondu à ma lettre ? lui demandai-je tout d'abord.

— Eh ! ma chère enfant, j'étais absent quand elle est arrivée, et puis le nom que vous m'indiquiez m'a dérouté. Il n'y a jamais eu de La Jonchère à Availles, et votre poëte s'appelle très-prosaïquement Boucher.

— Je le sais, répondis-je, il a pris pour le public un nom plus euphonique et plus facile à retenir. Cela se fait souvent dans le monde où il vit.

— Tant pis ! je n'aime pas qu'on renie le nom de son père, surtout quand, comme M. Boucher, on a été choyé et gâté par sa famille.

— Gâté ! m'écriai-je, je ne le crois pas. Je lui contai tout ce que m'avait dit Natalis : les duretés de son père, son enfance négligée, sa vocation contrariée, sa vie à Paris sans amis, sans argent.

M. Desprairies haussa les épaules. — Allons

donc ! son père était conducteur de la diligence de Confolens, un brave homme qui adorait son fils unique et qui s'est tué à la peine. Lui mort, la veuve s'est mise à faire des ménages pour que l'enfant continuât ses études. La vocation de Natalis Boucher contrariée ! mais la bonne femme s'est saignée aux quatre veines pour le maintenir à Paris, et encore aujourd'hui elle lui envoie ses économies. Votre Natalis est un ingrat et un mauvais fils, et c'est justement ce que je venais vous dire.

Je me détournai pour lui cacher ma pâleur, car je sentais mes traits s'altérer à mesure que me tombaient sur le cœur les dures paroles de cet honnête homme. Il continua : — Or un mauvais fils fait un mauvais mari, soyez-en persuadée, Madeleine, et j'ajoute qu'un mauvais cœur ne peut faire qu'un méchant écrivain.

— Vous êtes sévère, monsieur Desprairies ; pour du talent, il en a, j'en suis sûre.

— Moi, j'en doute, car il a le jugement et l'esprit faux. Je le connais, je l'ai eu pour élève ! D'ailleurs voilà-t-il pas une denrée précieuse

que des vers, et hasarde-t-on tout le bonheur de sa vie pour une pareille gloriole? Qu'importe son talent? Croyez-moi, chère petite, renvoyez ce poëte à ses rimes.

Je me retournai vers lui, et d'une voix que je m'efforçai de rendre calme : — Il est trop tard, monsieur Desprairies, nous sommes mariés depuis hier.

Le brave homme abasourdi s'arrêta et me regarda avec une douloureuse surprise. — Ah ! pourquoi ne me l'avez-vous pas appris tout de suite ? Je ne vous aurais rien dit ! s'écria-t-il.

Il tira violemment ses favoris, se mit la tête dans les mains et reprit : — Vous l'aimez, Madeleine ?

— Je l'aime, répondis-je d'une voix ferme.

— Alors, ma chère enfant, oubliez tout ce que je vous ai dit, oubliez même que je suis venu. Le mal n'est peut-être pas aussi grand que je me le suis imaginé. A mon âge, on exagère tout. D'ailleurs la vie modifie les caractères, et vous êtes si bonne que le ciel sera doux pour vous. Au revoir, petite, oubliez les radotages de

votre vieux maître. Je retourne là-bas, dans ma maisonnette des Touches.

J'eus beau le supplier de rester, il fut inébranlable. Il n'était venu que pour moi, et ne désirait voir personne. Au moment de me quitter, près de la grille, il me retint par la main. — Madeleine, murmura-t-il, souvenez-vous que vous avez là-bas un ami qui vous aime comme un père. Si vous avez jamais besoin de moi, un mot, petite, et j'accours.

Il s'enfuit à grandes enjambées, et je restai appuyée contre la grille, le regardant s'éloigner et pleurant.

Le même jour, on m'apporta de la part d'Armand une large caisse plate et une lettre. Il s'excusait de n'avoir pu assister à mon mariage, et me priait d'accepter, en souvenir des bons jours de Trois-Fontaines, un tableau contenu dans la caisse. Je fis sauter le couvercle de bois blanc, je reconnus le tableau de *la Gorge aux pommiers*, et mes larmes coulèrent de nouveau.

Toute la semaine fut employée en visites, en préparatifs d'emménagement dans la maison de

la rue Vanneau où demeurait Natalis, et où nous devions occuper son logement, agrandi d'une pièce ou deux. Pendant ces huit jours, notre lune de miel eut aux yeux du monde la plus sereine clarté qu'on pût souhaiter. Ces dames étaient enchantées, et ma belle-mère avait, en nous contemplant, des regards de jalousie étonnée. Le huitième jour arriva. Notre appartement était prêt, et nous comptions coucher le même soir chez nous. Tandis que je terminais mes derniers apprêts, je vis venir à moi Célestin, tournant d'un air drôlement embarrassé sa casquette à liséré rouge. — Je vais, dit-il, préparer là-bas la chambre de madame, mais il faudrait que madame me donnât des draps.

Je le regardai d'un air ébahi. Natalis avait annoncé qu'il avait une provision de linge, et, comme j'attendais la toile promise par ma grand'mère, je n'en avais pas acheté. — Des draps ! m'écriai-je, n'avez-vous pas ceux de monsieur ?.. Il en a douze paires.

Le jeune drôle fut pris d'un rire irrévéren-

cieux. — Monsieur, répondit-il, en a deux paires : l'une est trouée, et l'autre, sauf le respect de madame, l'autre, comme dit la chanson, est à la lessive.

Au moment d'entrer chez nous, nous nous trouvions sans draps. J'éclatai de rire et courus conter plaisamment la chose à madame de Grandclos ; mais la vieille dame ne rit pas et prit fort mal le mensonge de Natalis au sujet de ses draps. Enfin elle m'en remit deux paires, et me fit par-dessus le marché un sermon sur le respect qu'on devait avoir pour le linge en général, et le sien en particulier.

Après les dernières embrassades, nous partîmes. Je m'en allais *chez moi*. Chez moi ! Il y avait si longtemps que j'aspirais à avoir un intérieur qui fût bien à moi. Il pleuvait à verse ; nous dînâmes au restaurant, puis Natalis me conduisit aux Français. Quand la voiture nous ramena rue Vanneau, nous restâmes pendant quelque temps l'un près de l'autre sans parler. Il était fatigué et maugréait contre le mauvais temps. J'aurais tant voulu qu'il trouvât quelque

chose de bon à me dire au moment où nous allions commencer notre vie à deux ! A la fin, il souleva la glace, respira l'air humide, puis, se retournant vers moi : — Pensez-vous, dit-il, que madame Fougère nous fasse compter bientôt le premier semestre de votre rente ?

Je l'ignorais. — Hum ! murmura-t-il d'un ton désappointé. Et avez-vous un peu d'argent de poche ?

Je lui tendis mon porte-monnaie, où se trouvaient deux cents francs en or que madame de Grandelos m'avait très-gentiment donnés pour ma petite bourse.

— Vous n'avez pas besoin de tout cela immédiatement, reprit-il ; pouvez-vous m'en prêter une partie ?

Tout heureuse, je lui remis le contenu de mon porte-monnaie.

Nous arrivâmes enfin à la maison. Le gaz était éteint, et nous montâmes au quatrième, éclairés par Célestin à demi endormi. Tout en montant, je faisais mentalement une prière : — Mon Dieu, disais-je, permettez que le bonheur

m'arrive dans cette maison. Je mettrai tant de bonne volonté à être heureuse... Aidez-moi !

Nous entrâmes dans une grande pièce sombre, meublée en vieux chêne et servant de cabinet de travail. Tandis que je faisais le tour de l'appartement, Natalis, déjà installé dans la chambre à coucher, s'était déshabillé et mis au lit. Cette chambre faisait contraste avec le somptueux cabinet de travail ; elle était assez pauvrement meublée, à l'exception d'un grand lit Louis XVI en bois peint et à médaillons sculptés. Quand je m'en approchai, je vis que mon mari, fatigué de sa journée, s'était endormi. Je me déshabillai lentement à mon tour, puis je me couchai bien, bien doucement, avec l'ardent désir de ne pas le réveiller de son profond sommeil... Et je ne le réveillai pas.

XVII

Notre âme a tellement soif de bonheur que, si les joies véritables viennent à lui manquer, elle s'ingénie à en forger d'artificielles, comme l'oiseau dont une giboulée a effondré le nid et qui en rebâtit un autre à la hâte avec des matériaux de hasard. A dix-huit ans, on ne se lasse pas d'espérer ; après la chute des premières illusions, il en germe de nouvelles. La vigne de la jeunesse est si vigoureuse ! Une brusque gelée a beau griller les bourgeons, sa sève se sent la force de fournir une seconde pousse, et elle compte que le soleil mûrira encore ces grappes tardives. — Les plus chers de mes rêves avaient été anéantis ; je savais maintenant à quoi m'en tenir sur l'amour que j'avais cru éprouver. Les révélations de M. Desprairies avaient porté de

rudes coups à ma confiance ; ma statue idéale avait été brisée en maints endroits, mais j'en ramassais les débris. — Si je me suis trompée, pensais-je, mon mari du moins n'a pas eu dessein de me tromper. Sa façon d'aimer ne répond pas à mon rêve, mais après tout il m'aime ; sinon pourquoi aurait-il choisi une pauvre fille comme moi? Je lui suis redevable d'un intérieur, d'une protection, d'un but dans la vie. Tout n'est pas perdu, puisqu'il me reste à jouer la plus noble part du rôle que j'avais ambitionné. Adieu, mes chimères de jeune fille ; j'avais rêvé de me dévouer, dévouons-nous ! Aidons Natalis à développer, à mûrir le talent dont il est doué.

Dès les premiers jours, je me mis résolûment à l'œuvre en offrant à mon mari de faire pour lui les recherches et les extraits dont il avait besoin. Il commença par sourire de ma proposition, et je vis à son regard ironique qu'il doutait de mon aptitude ou de ma patience. Cependant il consentit à me mettre à l'épreuve, et je m'appliquai si ardemment au travail qu'il fut

surpris du résultat obtenu. J'étais fière et enchantée de sa surprise. Je le priai d'user de moi autant qu'il le voudrait, et il s'accommoda si bien de ma collaboration, qu'il en usa tous les jours. Il me préparait ma tâche dès le matin; le soir, il examinait mon travail, et si tout n'était pas achevé, il daignait même me gronder de ma paresse. Quant à lui, il ne pouvait, disait-il, travailler qu'à la lampe, et il veillait fort tard; en revanche, il sortait dès midi et passait sa journée en courses. Je restais seule dans le grand cabinet de travail, en tête-à-tête avec ma *tâche*, et n'ayant pour distraction que la conversation de Célestin, qui composait tout notre personnel domestique. J'avais écrit à Modeste pour lui annoncer mon mariage et la prier de venir chez moi; mais elle ne pouvait quitter ses maîtres qu'à la Toussaint, et en attendant je me contentais des services du groom. Ce garçon, âgé de seize ans et Champenois d'origine, avait la mine et l'humeur joviales. Leste et fin comme un écureuil, bavard et gourmand comme un loriot, il possédait à la fois la prudence madrée et la

naïveté expansive des paysans. Son maître lui inspirait plus de terreur que de respect ; quant à moi, je gagnai d'abord son affection en lui donnant vingt francs le jour où je vins rue Vaneau pour la première fois. Il saisit la pièce d'or, fit lestement avec elle le signe de la croix, la baisa, puis la glissa dans sa poche en me suppliant de n'en rien dire à Natalis.

Quand j'étais lasse de mes extraits, je le faisais causer de son village ; je lui disais quelques mots de patois et je voyais son œil rond s'illuminer, tandis qu'un franc rire épanouissait ses grosses lèvres champenoises. Parfois un brusque coup de sonnette l'interrompait au milieu de ses récits campagnards. Il se précipitait sur le palier, puis, après un colloque animé avec le visiteur, il rentrait triomphant et répondait imperturbablement à mes questions : — C'est un des amis de monsieur.

Je trouvais les amis de Natalis singulièrement bruyants ; mais, comme j'étais toute à ma besogne, je n'accordais qu'une médiocre attention à ces fréquentes sonneries. Je sortais peu ; je

voyais rarement madame Hermance, et plus rarement encore les dames de Grandclos, qui étaient toujours à Bellevue. Quand elles me questionnaient sur mon intérieur, je répondais invariablement : — Je me trouve heureuse, — et j'étais étonnée de la froideur qui accueillait cette affirmation. Madame Hermine poussait un soupir mélancolique ; la vieille dame disait en secouant la tête : — Allons, tant mieux, mon cœur, tant mieux ! — Leur enthousiasme pour Natalis semblait avoir sensiblement baissé, et j'attribuais ce soudain revirement aux manœuvres jalouses de ma belle-mère.

A la Toussaint, Modeste arriva, et son installation fit une diversion joyeuse dans ma vie solitaire. Ma fidèle bonne étudia d'abord silencieusement Natalis, puis un matin, pendant ma toilette, elle me demanda à brûle-pourpoint : — Tu ne t'ennuies pas ici, ma petite fille ? — Sur ma réponse négative, elle ajouta : — Tu aimes ton mari ?

— Mais oui, Modeste.

Comme Armand, comme M. Desprairies, elle

resta muette, et je crus lire dans son regard plus d'affectueuse pitié que de satisfaction. A vrai dire, pour une mariée de six mois, j'avais l'air un peu bien abandonnée. Les salons que Natalis fréquentait d'ordinaire commençaient à se rouvrir, mais jusqu'alors il était sorti seul. Il se décida enfin à m'introduire dans cette société dont il m'avait tant vanté les merveilles. La première maison où il me conduisit fut celle d'une femme de lettres qui avait joui d'une certaine notoriété au beau temps de l'école romantique. J'y arrivai un soir de réception, assez tard, et quand l'un des salons était déjà plein. La maîtresse du logis, qui avait encore bon air sous son rouge et ses cheveux teints, me fit asseoir dans un coin d'où je pus assister aux allées et venues de ce monde si nouveau pour moi. Les femmes occupaient la plus grande partie du salon. Il y en avait peu de jeunes. Paris est le lieu de la terre où les enfants sont le moins enfants, et où les vieilles femmes se résignent le moins à vieillir. Toutes étaient très-peintes et outrageusement décolletées. Des hommes généralement

laids et âgés, constellés de décorations étrangères, se faufilaient d'un fauteuil à l'autre, et murmuraient dans le cou de ces beautés mûres des galanteries qui les faisaient rire aux éclats. Les fauteuils étaient alignés en face du piano, où venaient se poser tour à tour les artistes et les poëtes dont on avait promis l'exhibition. Cette procession offrait la plus baroque bigarrure qu'on pût imaginer. On y voyait des tragédiennes sans engagement, de vieux poëtes du temps passé qui débitaient des fables d'une voix chevrotante, des pianistes slaves aux gestes démoniaques, des spirites à l'air hagard, des enfants prodiges qui jouaient des proverbes et qu'on emportait à demi endormis. La plupart de ces gens-là étaient du reste parfaitement inconnus, bien que dans la maison on les traitât de célébrités et qu'on les applaudît avec fracas. Ces toilettes prétentieuses, ces femmes plâtrées, ces décorations exotiques, tout sentait le clinquant et sonnait le creux.

Au bout d'une heure, j'en fus lasse et je me glissai dans un petit salon où il y avait moins de

monde. J'y étais à peine installée quand j'entendis la voix de mon mari. Il était allé s'accouder au piano; comme les autres, il disait des vers et récoltait les mêmes banales louanges. Je rougissais presque de le savoir là, mêlé à toutes ces médiocrités. Comment Natalis, avec tout son talent, pouvait-il trouver une saveur quelconque à de pareils applaudissements? Tout à coup le bruit redoubla, puis un grand silence se fit, quelques accords résonnèrent au piano, les hommes s'attroupèrent aux portes, et une voix de femme pleine d'un charme étrange et puissant se fit entendre. Je tressaillis et j'écoutai avec une profonde émotion ce chant vraiment remarquable. Il me semblait avoir déjà éprouvé jadis l'enchantement que me donnait cette magnifique voix de contralto. Quand l'artiste s'arrêta, les applaudissements éclatèrent violents, mais sincères cette fois. Il se fit un remous dans le groupe des habits noirs, et la chanteuse parut dans le petit salon. Elle avait jeté sur ses épaules un ample burnous aux broderies orientales et se dirigeait lentement vers la porte. Alors je re-

connus les grands yeux de sibylle, les sourcils noirs nettement arqués et les flots de cheveux blonds ondoyant autour d'un front olympien.

— Mira ! m'écriai-je en me levant.

Elle se retourna, vint à moi, et, me posant familièrement sur les épaules ses deux belles mains dégantées : — Bonsoir, Madeleine, me dit-elle de sa voix chaude ; hé ! que fais-tu ici, mon pauvre bluet des champs ?

— Mais... j'y suis avec mon mari.

— Mariée ? Tu as donc trouvé l'oiseau bleu ?... Et où est-il ? continua-t-elle en parcourant des yeux le salon.

— Il venait de dire des vers quand tu t'es mise au piano.

— Natalis ! — Ses noirs sourcils se froncèrent. — Voilà qui est bizarre ! murmura-t-elle entre ses dents. Comment tu es madame La Jonchère ?

Ses yeux chercheurs plongèrent dans les miens avec une singulière expression de curiosité. — Pourquoi ne t'a-t-il pas amenée chez moi ? reprit-elle, — et apercevant Natalis dans l'em-

brasure d'une porte, elle se dirigea rapidement vers lui. J'entendis qu'elle l'apostrophait de ce ton impérieux et bref qui lui était familier. Mon mari, en lui répondant, avait une mine contrainte et déconfite qui me choqua. Elle accueillait ses réponses avec des haussements d'épaules; elle lui lança un dernier mot d'un air hautain et revint causer avec moi. Depuis deux ans, elle avait perdu son père et habitait un petit hôtel, rue de Rome, seule avec une gouvernante anglaise. — A bientôt, Madeleine, me dit-elle, viens me voir, je te ferai entendre de ma musique, et puisque tu aimes les poëtes, je t'en montrerai toute une ménagerie.

Sa gouvernante l'attendait auprès de la porte, et elles disparurent ensemble.

Quand nous montâmes en voiture, Natalis murmura d'un air distrait : — Tu connais donc Mira Strany?

Je lui répondis que notre amitié datait de la pension Durosel, et je m'étonnai à mon tour qu'il ne m'eût jamais parlé d'elle.

— J'ignorais votre liaison, dit-il; elle com-

pose un opéra dont je dois écrire le livret. C'est ce qui nous a mis en rapport.

— Tu me conduiras chez elle?

— Oui, oui; nous en recauserons.

Plusieurs jours se passèrent. Il ne me parlait plus de Mira, quand je reçus d'elle un billet très-affectueux, m'invitant à une soirée où Natalis devait lire son fameux drame breton. Cette fois il ne pouvait se dispenser de m'emmener, et il s'exécuta de bonne grâce. Dès mes premiers pas dans la demeure de Mira, je reconnus le goût à la fois raffiné et bizarre de mon amie de pension, et son complet dédain du formalisme et des cérémonies. Son hôtel était la maison du bon Dieu; le service s'y faisait de la façon la plus fantasque, et on y entrait comme dans un moulin. Nous traversâmes une longue pièce, moitié salon et moitié bibliothèque, qu'éclairait une lumière mystérieuse et que des fleurs exotiques emplissaient d'une odeur capiteuse et violente. Deux lourdes portières de tapisserie séparaient seules cette galerie d'un petit salon, plus intime et plus habitable, où étaient réunis

les invités. A l'exception de Mira et de sa gouvernante, il n'y avait là que des hommes, tous jeunes et tous artistes ou gens de lettres. La plupart partageaient le culte enthousiaste de Mira Strany pour les choses excentriques. Dans ce petit groupe, on n'admirait que les arts et les littératures de l'extrême Orient; on s'extasiait devant les peintures japonaises, les poésies chinoises, la musique sauvage des tsiganes. Tous paraissaient fort épris et jaloux de leur belle hôtesse. Quant à Mira, elle ne semblait nullement intimidée par les hommages passionnés de sa petite cour. Elle appelait chacun de ces jeunes gens par son prénom et les traitait avec une égale familiarité, plutôt en camarade qu'en femme. Superbe dans sa toilette noire, avec ses cheveux blonds presque flottants, parmi lesquels elle avait piqué un géranium rouge, elle allait de l'un à l'autre, se plaisant à les exalter par de brusques accès de lyrisme, puis jetant sur leur exaltation un limpide éclat de rire.

— Comment trouves-tu ma ménagerie? me dit-elle en m'entraînant vers le piano.

Comme je m'émerveillais de sa dextérité à manier ces amours-propres irritables et ces imaginations ardentes : — Ma chère, reprit-elle en rejetant ses cheveux en arrière avec un geste tout viril, tu sais la méthode employée par les dompteurs de bêtes sauvages : ils regardent toujours leurs animaux droit dans les yeux. Je fais de même et ne perds jamais mon sang-froid... Et, ajouta-t-elle en lançant un coup d'œil du côté de Natalis, je t'engage à en user ainsi avec ton mari. Celui-là, plus que tous les autres, a besoin de se sentir dominé par un maître regard.

Cependant Natalis avait déplié son manuscrit, et on s'était assis autour de lui. Je ne connaissais que de très-courts fragments de son drame ; il avait toujours refusé de me le montrer avant le complet achèvement. La lecture se fit au milieu d'un grand silence, interrompu seulement par quelques murmures d'approbation. Natalis lisait de sa plus mélodieuse voix et savait admirablement faire valoir ses vers. Quand le dernier acte fut terminé, ses amis le félicitèrent avec

chaleur, et l'un d'eux déclara que ce drame était « un pur chef-d'œuvre. »

Hélas ! seule j'étais muette. Je regardais d'un air inquiet Mira, qui restait impassible. Les lectures et les études auxquelles je m'étais appliquée depuis mon mariage m'avaient rendue moins ignorante ; je connaissais les œuvres des poëtes contemporains, j'avais acquis un goût plus sûr et plus cultivé. Cette audition me laissait froide et désenchantée, et cependant Dieu sait si je demandais à être touchée et à m'enthousiasmer ! Les vers de Natalis étaient parfaits comme facture ; il maniait les rhythmes avec une habileté de virtuose, mais c'était tout. Ses personnages ne vivaient pas ; les situations étaient fausses, les sentiments outrés et hors nature. Dans ce déluge de rimes, il n'y avait pas une note émue, pas un accent sincère. A chaque instant, certains passages me rappelaient le style et les procédés de quelques-uns des poëtes que j'avais lus. Rien n'était personnel, original, humain ; tout était artificiel, tourmenté et glacial. Ainsi de ce côté aussi je m'é-

tais trompée. Ce talent que je désirais voir grandir n'existait pas ; cette dernière branche verte à laquelle je m'accrochais pour ne pas rouler dans un abîme de désenchantement n'était qu'une plante morte avant d'avoir fleuri. Je n'avais ni les joies de l'amour, ni les consolations de l'orgueil. Je songeais à tout cela tandis que les amis de Natalis l'entouraient gaiement. Je les observais, et je lisais dans leurs yeux non pas la joie que donne l'audition d'une belle œuvre, mais le vulgaire contentement de confrères ravis d'avoir constaté l'infériorité d'un concurrent. Leurs compliments exagérés me faisaient mal, j'avais envie de me lever et de leur crier : — Vous mentez ! — Mais un autre sentiment retenait bien vite mon indignation quand je regardais le visage épanoui de Natalis. — Dissimulons, me disais-je, qu'il garde au moins ses illusions, lui !

XVIII

Après ce nouvel écroulement, je ne formai plus qu'un vœu : devenir mère, reporter sur une mignonne tête d'enfant tout l'amour passionné que renfermait mon cœur, tout le besoin d'affection que je sentais en moi. Je ne demandais plus qu'à vivre pour une frêle créature aimée qui me consolerait de tout. Un jour enfin j'eus l'espoir que mon souhait avait été exaucé, et rassérénée par cette promesse bénie qui allait peut-être donner un but à ma vie manquée, je m'en allai dans une église, je m'agenouillai dans un coin bien sombre, et je remerciai le ciel d'avoir eu pitié de moi.

Je fis part de mes espérances à Natalis, mais la fibre paternelle ne vibrait pas fortement en lui, et il accueillit ma confidence d'un air assez

indifférent. Il était tout occupé de son drame, pour lequel il avait obtenu une lecture à l'Odéon. Le matin du jour fixé par la direction, il soigna sa toilette, prit son manuscrit, que le copiste venait de rapporter, et partit avec une assurance joyeuse qui me fit trembler. Il avait été convenu que j'irais l'attendre au Luxembourg afin de connaître plus vite la nouvelle de la réception. Tout en me promenant lentement le long des massifs de lilas déjà fleuris, — on était en avril, — j'avais de violents battements de cœur. Je souhaitais ardemment le succès, mais je n'étais pas trop rassurée sur les résultats de la lecture. — Pourvu que je me sois trompée ! me disais-je. — Après une mortelle heure d'attente, je vis mon mari revenir vers moi, lentement et les mains derrière le dos. — Eh bien? m'écriai-je.

— Ce sont des brutes! murmura-t-il en mordant ses lèvres pâles, ils prétendent que ce n'est pas scénique. — Il froissa le manuscrit dans ses mains crispées. — Je leur revaudrai ça ! reprit-il, je raconterai dans les journaux

comment ils traitent les œuvres littéraires.

— S'il m'aime réellement, pensais-je, comme il doit souffrir d'être ainsi humilié devant sa femme ! — Je le consolai de mon mieux, je cherchai de bonnes paroles pour lui faire oublier ce premier déboire ; je n'osais pas lui conseiller de présenter le drame ailleurs, mais je l'engageai vivement à se venger en écrivant une autre œuvre supérieure à celle-ci.

Il me lança un regard aigu et méfiant. — Toi aussi, n'est-ce pas, dit-il, tu trouves que mon drame n'est pas scénique ?

Il haussa les épaules, me laissa au milieu du jardin et partit furieux. Je rentrai tristement à la maison. Là encore m'attendaient de nouveaux sujets de tristesse. Depuis quelque temps les coups de sonnette et les mystérieux colloques de Célestin avec les *amis de monsieur* recommençaient de plus belle. A peine étais-je rentrée que j'entendis une violente altercation de Célestin avec un étranger. Les éclats de voix arrivaient jusqu'à moi ; j'ouvris ma porte et au même instant un homme, ayant la tournure

d'un boutiquier auvergnat, entra dans ma chambre, le chapeau sur la tête.

— Qu'est-ce donc? m'écriai-je stupéfaite.

— Pardon, répondit-il en se découvrant; mais, voyez-vous, voici la cinquième fois que ce méchant drôle me conte des couleurs, et je ne veux plus être lanterné.

Pendant ce temps, Célestin s'était agenouillé devant la cheminée et soufflait le feu pour se donner une contenance. — Que demandez-vous? dis-je enfin à l'étranger.

— A être payé!... Voici la petite note : quinze bouquets, azalées et camélias, à vingt francs pièce, trois cents francs, une misère ! Et voilà des mois qu'on me fait courir... Monsieur me disait : « J'épouse des millions, je vous réglerai tout ça après la noce... — Tôpe ! » ai-je répondu, je patienterai, ce ne sera pas Ravignat qui vous fera manquer une affaire; mais il y a un an que ça dure, et j'en ai assez !

Je pris la note. Toutes ces fleurs m'avaient été offertes par Natalis avant mon mariage. Les dates des jours avaient été minutieusement in-

diquées depuis le soir où M. La Jonchère avait reçu ma réponse jusqu'au matin de la noce. Ah ! ces bouquets de fiançailles qu'on m'envoyait comme autant de messages de tendresse, comme autant de promesses de bonheur, et dont on venait me demander le payement, à moi qui n'avais goûté ni tendresse, ni bonheur ! C'était navrant. J'avais heureusement une petite réserve d'argent, et je pus payer le marchand, qui se retira en marmottant quelques excuses.

J'étais restée immobile et désolée au milieu de la chambre. Célestin continuait à souffler le feu machinalement, tout en me regardant à la dérobée. — Pauvre madame ! dit-il d'un air de commisération profonde, pauvre madame !

Je le pressai de questions au sujet des sonneries mystérieuses qui m'avaient intriguée. Il alla fermer la porte avec précaution, et, revenant vers moi : — J'avais, reprit-il à voix basse, l'ordre de dire à madame que c'étaient des amis de monsieur ; mais la vérité vraie, c'est que ce sont nos créanciers, et celui que madame vient de voir est encore le plus petit de tous.

Peu à peu j'arrivai à lui arracher par lambeaux toute la vérité. Au moment de se marier, Natalis avait des dettes nombreuses. — Allez! continua Célestin, il était grand temps pour monsieur de faire un beau mariage. La vie n'était pas gaie ici ; j'étais chargé de recevoir les créanciers et de leur faire prendre patience. C'était un dur métier, sans compter que monsieur me battait lorsque j'en laissais entrer un dans son cabinet ; par exemple, dès qu'il eut annoncé à tout le monde qu'il épousait l'héritière des dames de Grandclos et que nous allions rouler sur l'or, les créanciers devinrent doux comme sucre. Seulement ces gens-là ressemblent aux mouches ; on a beau les chasser, ils reviennent toujours, et depuis un bout de temps ils pleuvent comme grêle sur le palier. Dame! ils voudraient avoir leur part du gâteau.

Célestin croyait aussi à mes millions, et j'eus grand'peine à le désabuser. Quand il comprit enfin qu'il avait été trompé comme les autres, il resta stupéfait. — Ah! bien, fit-il, nous sommes joliment lotis. — Il énumérait sur ses doigts

les dettes les plus criardes; hélas! il n'avait pas assez de doigts pour les compter. — Je me disais aussi, poursuivait-il, que monsieur avait trop de chance, et que madame était trop bien pour monsieur; mais ça ne me regardait pas, et puis j'étais content du mariage à cause des créanciers. — Il vit ma figure bouleversée, et prenant un air dégagé : — Bah! reprit-il, il ne faut pas que madame se désole, monsieur fera des billets.

Le soir, je pris Natalis à part, et je le priai de m'avouer toute la vérité. Il tourna d'abord la chose en plaisanterie ; mais quand il vit que Célestin l'avait trahi, il éclata en imprécations contre le groom, et lui signifia son congé. — J'allais le demander à monsieur, répondit imperturbablement Célestin, et si monsieur veut me régler mon compte...

— Insolent drôle ! grommela Natalis... Tout cela ne serait pas arrivé, si les dames de Grandclos avaient tenu leurs promesses ; mais j'ai été joué par elles!

Il se répandit en récriminations contre sa

mauvaise étoile et contre ces dames. Tout ce que je retins de son discours fut la certitude qu'il avait été demander de l'argent à madame de Grandclos. J'en étais indignée, et le lendemain matin je me rendis rue de l'Université. Madame Hermine me reçut très-froidement, se plaignit amèrement de l'indiscrétion de M. La Jonchère, et me reprocha de ne savoir ni diriger mon ménage, ni donner de bons conseils à mon mari. Je me levai profondément humiliée, et je quittai sa maison pour n'y jamais rentrer. Ce que je venais d'apprendre m'épouvantait. — Qu'ai-je à attendre de cet homme? me disais-je, à quelles douloureuses surprises suis-je encore condamnée? — Il y avait dans le caractère et la conduite de Natalis un inconnu qui me faisait peur. D'après certaines paroles échappées à Mira, je pressentais qu'elle en savait plus long que moi sur M. La Jonchère. Je résolus de l'aller voir, et d'obtenir ainsi quelques éclaircissements.

Quand j'arrivai chez elle, bien que le concierge eût fait résonner le timbre, je ne trouvai dans l'antichambre personne pour m'annoncer.

Je m'aventurai seule dans la galerie, dont les épais tapis assourdissaient mes pas, et me dirigeai vers le petit salon. Les lourdes portières qui le séparaient de la galerie laissaient, quoique baissées, passer un bruit de voix. Je m'arrêtai subitement. Je venais de reconnaître les intonations vibrantes de Natalis, et les paroles que j'entendais m'avaient clouée immobile sur le seuil.

— Mira, s'écriait-il, pourquoi riez-vous de moi quand je vous dis que je vous aime ?

— Parce que c'est la cinquantième fois qu'on me le dit... Oui, vous êtes cinquante. Où en serais-je, bon Dieu, si je vous avais tous écoutés!

— Personne ne vous a aimée avec cette fièvre, avec cette rage qui me met du feu dans les veines.

— En vérité ? Pour un grand prêtre de la poésie impassible, voilà qui est d'un mauvais exemple. Croyez-moi, laissons cela aux gens qui ont du temps à perdre ; vous êtes venu ici pour travailler, travaillons ! D'ailleurs, reprit-elle d'un ton grave, je n'entends rien à l'amour ;

j'ai, comme la reine Élisabeth, un cœur d'homme dans un corps de femme, et c'est là mon mal. Revenons à notre opéra. Le chevalier Olaüs est charmé par les voix des fées de la mer, et, tout en s'élançant vers elles à travers les vagues, il chante ce salut à l'amour et à la mort... Écoutez !

Elle frappa quelques accords sur le piano, et se mit à chanter un hymne sauvage, à la mélodie triste et violente. Sa voix, tantôt sourde et tantôt vibrante, avait des accents d'ivresse passionnée, et me faisait subir à moi-même une fascination incompréhensible.

— Mira, s'écria Natalis, vous êtes une magicienne !

Je crus deviner qu'il tombait à ses genoux.

— Vous vous oubliez, mon cher, dit-elle avec un accent hautain, relevez-vous ou vous me forcerez à sonner pour vous faire mettre à la porte, ce qui serait souverainement ridicule... Voyons, mon pauvre ami, songez que vous êtes marié depuis un an à peine, et que vous avez une femme charmante.

— Ma femme ! fit-il d'un ton dédaigneux, une petite bourgeoise sentimentale et niaise.

— Oui, elle a eu la niaiserie de vous épouser. A part cela, c'est un brave cœur plein de dévouement, et vous êtes envers elle d'une ingratitude rare.

— Je ne l'aime pas !

— Mais elle vous aime, elle ! et c'est ce qui l'excuse de vous avoir épousé. Elle vaut mieux que vous !

— Vous êtes sans pitié, Mira, et je souffre comme un damné.

— Tant mieux ! cela réchauffera peut-être votre talent, qui manque de sang et de nerfs.

— Vous me rendrez fou !

— Eh bien ! où serait le mal ? Mourez de douleur comme Leopardi ; arrachez-vous le cœur, et faites-en de beaux poëmes tout saignants comme ceux de Musset, et je vous aimerai peut-être !

Elle se remit à frapper des accords au piano. Je souffrais le martyre et je ne pouvais me détacher de la place où la stupeur m'avait clouée.

Pourtant, ayant entendu un domestique dans l'antichambre, j'eus la force de l'aller trouver et de me faire annoncer. J'entrai pâle et frémissante dans le petit salon. Natalis tressaillit, balbutia quelques mots et s'esquiva sous prétexte d'un rendez-vous. Je n'avais même pas daigné tourner la tête de son côté. Mira souleva la portière pour s'assurer qu'il était bien parti, puis me posant les mains sur les épaules : — Tu nous as entendus? dit-elle en me regardant avec ses yeux de sphinx.

Je fis un signe affirmatif. — Pauvre enfant! fit-elle, tu n'as pas eu la main heureuse. Tu vois du moins que je ne cherche pas à l'encourager.

Elle s'efforça de me dégonfler le cœur, mais le désespoir qui le remplissait était trop immense, et mes larmes mêmes ne pouvaient couler. Je la quittai. Natalis ne rentra que très-tard dans la nuit, et je ne le vis que le lendemain matin. Il arriva d'un air souriant et parut surpris de me trouver habillée et prête à sortir.

— Déjà sur pied! murmura-t-il de sa voix la

plus caressante. — Je fermai la porte et, le regardant droit dans les yeux : — J'ai entendu, lui dis-je, tout votre entretien d'hier avec Mira. Je vous dispense d'une dissimulation qui doit vous peser.

Il fit un haut-le-corps et balbutia quelques paroles embarrassées. Je lui imposai silence et le forçai de m'écouter jusqu'au bout. Toute mon indignation contenue éclata ; je lui reprochai de m'avoir menti depuis le premier jour, de s'être joué de ma crédulité d'enfant, de ne m'avoir épousée que par un odieux calcul, de n'avoir eu ni générosité pour la jeune fille, ni respect pour la femme. — Alors il fit de grands gestes et de grandes phrases, se frappa la poitrine, protesta de son amour ; mais dans tout ce qu'il disait je ne sentais pas un seul accent sincère ; son repentir même était joué. Un cri parti du cœur m'aurait peut-être touchée, tout cet étalage théâtral ne fit qu'augmenter mon mépris. Comme il essayait de me prendre les mains et me suppliait de lui pardonner : — Non, dis-je, je suis d'une race qui ne pardonne pas ! Tout est fini entre

nous. La loi nous lie, mais c'est tout. Nous traînerons notre chaîne l'un près de l'autre, comme deux étrangers, et ce sera notre punition à tous deux.

— Ah ! s'écria-t-il en se redressant et en me jetant un regard irrité, tu es implacable parce que mon talent n'a pas satisfait ton ambition. Les femmes n'aiment que le succès ! Si mon drame eût réussi, tu m'aurais pardonné.

— Tenez, lui dis-je, vous me faites pitié ! — et je le laissai.

Je sortis de la maison. J'avais besoin de marcher au grand air, d'aller loin, bien loin devant moi sans savoir où. Je descendis jusqu'au quai et je le longeai dans la direction de l'Institut. Il faisait un de ces temps sombres et morfondants comme il s'en retrouve parfois après les premiers beaux jours d'avril. Un brouillard jaune emplissait les rues et rampait sur le cours de l'eau. Je cheminais rapidement, la tête baissée, sans rien voir, sans rien entendre, et tout occupée du tumulte intérieur de mes pensées. L'effondrement était complet ; ma vie était bien décidément per-

due, ma dernière illusion avait sombré. J'étais condamnée à souffrir en tête-à-tête avec un homme qui me haïssait et que je méprisais... Et j'avais dix-neuf ans, et cela devait durer toute la vie ! Les années devaient se suivre, — ces belles années de jeunesse si impatiemment attendues quand j'étais enfant ; — elles allaient s'écouler toutes pareilles, toutes remplies de jours odieux et monotones. Les saisons se succéderaient : printemps sur printemps, hiver sur hiver, et pour moi elles amèneraient toujours les mêmes dégoûts et les mêmes regrets... Toujours ! mon supplice ne finirait qu'à la mort. — Ah ! qu'elle vienne donc tout de suite ! pensais-je en serrant les lèvres et en me tordant les mains sous mon manteau.

J'étais arrivée près du Petit-Pont de l'Hôtel-Dieu. Je me sentais si harassée de corps et d'esprit que je n'avais plus la force d'avancer. Je m'accoudai un moment sur le parapet. Au-dessous de moi, l'eau noire coulait sans bruit, en rasant les marches usées des voûtes lugubres du vieil Hôtel-Dieu. Le grand bâtiment morne,

lézardé, verdâtre, paraissait encore plus désolé à travers le brouillard ; au-dessus des toits se dressaient comme deux gigantesques fantômes les tours de Notre-Dame, dont le bourdon mugissait sourdement. A travers les vitres de l'hôpital, je distinguais les rideaux blancs des lits des malades. — Il y a là, me disais-je, bien des visages creusés par la misère, bien des âmes ulcérées, bien des êtres brisés par la maladie... Y en a-t-il un plus misérable que moi? — Mes yeux rougis par l'insomnie allaient incessamment des murs de l'hospice aux eaux noires de la Seine, qui coulaient avec la même lenteur désespérante et le même hideux aspect. — Voilà l'image de la vie qui t'est réservée ! me répétais-je, — et il me prenait de soudaines tentations de franchir le parapet, de m'ensevelir pour jamais dans cette eau funèbre.

Tout à coup je sentis qu'on me touchait doucement le bras, et, me retournant, j'aperçus près de moi Armand Delorme, qui me tendait la main.

XIX

Je tressaillis et demeurai muette. — Que je suis heureux de vous revoir ! dit Armand, et quelle bonne idée j'ai eue de prendre le chemin des écoliers pour aller au Louvre ! Je voulais visiter Notre-Dame, qui doit être superbe par ce temps gris. En passant sur le Petit-Pont, il m'a semblé vous reconnaître, appuyée au parapet ; je me suis approché, et c'était bien vous ! — Mais, reprit-il en me regardant avec une sollicitude inquiète, vous souffrez ; que vous est-il arrivé ?

En effet, à mon accablement avaient succédé un douloureux battement de cœur et un tremblement nerveux. — Je crois que j'ai un peu de fièvre, balbutiai-je. — Il me prit le bras, me conduisit dans l'église et me fit asseoir. — Re-

posez-vous un moment, me dit-il avec sa bonne voix où l'accent lorrain résonnait encore, cela vous remettra.

Le jour sombre du dehors ajoutait à la profondeur mystérieuse de la vieille cathédrale. Les sveltes faisceaux de colonnes montaient avec un si fier élan vers les hauteurs de la voûte ténébreuse, que l'âme se sentait poussée à s'élancer avec eux vers le ciel. De ma place je voyais l'une des rosaces du transsept ; les vitraux aux teintes de saphir, d'améthyste et de rubis versaient dans la nef une mystique et calmante lumière. Le silence des hautes voûtes n'était troublé que par de rares bruits de pas et par les tintements d'une clochette d'enfant de chœur.

Peu à peu la solennelle paix de l'église entra dans mon âme ; je m'agenouillai, mes nerfs se détendirent, et mes larmes tombèrent lentement. Quand je relevai les yeux, je vis Armand debout à quelques pas de moi et me surveillant de son regard inquiet. Sa figure avait une expression d'élévation et de virile énergie qui me frappa ; le culte assidu de l'art avait donné à ses

traits rudes une lueur nouvelle ; je ne retrouvais plus le garçon sauvage de Trois-Fontaines que dans certains gestes brusques et dans la physionomie toujours indisciplinée de ses cheveux bruns, dont les masses rebelles et touffues encadraient puissamment son large front carré.

— Je vais mieux, murmurai-je en répondant à son coup d'œil interrogateur ; nous pourrons sortir quand vous voudrez.

Arrivés sur le parvis, nous fîmes quelques pas en silence. On eût dit qu'Armand craignait de me questionner. — Madeleine, s'écria-t-il tout à coup, vous n'êtes pas heureuse !

— Ne parlons pas de moi, répliquai-je, décidée à garder mes souffrances pour moi seule ; parlons de vous. Je ne vous ai pas encore remercié de votre beau paysage de la *Gorge aux pommiers*. Je l'ai mis dans ma chambre, à la place d'honneur ; chaque matin je le regarde, et je crois être encore à Trois-Fontaines.

— N'est-ce pas que le site est charmant ? J'ai toujours aimé ce ravin, et j'y fais construire un

atelier. Je serai là en communication directe avec les bois que je veux peindre.

— Si vous saviez, repris-je, avec quelle joie je lis votre nom dans les journaux, comme je suis fière de votre talent !

— Vous pouvez en être fière, Madeleine, c'est à vous que je le dois.

— A moi ?

Nous nous regardâmes, et je sentis que je rougissais. — Oui, soupira-t-il, en ce temps-là j'étais ambitieux, je voulais arriver à quelque chose ! Je piochais ferme sans en rien dire, sauf à un peintre qui m'avait témoigné de l'intérêt ; j'avais si peur d'un échec, que je cachais mes efforts à tout le monde. On ne saura jamais avec quels tremblements, quelles alternatives d'enthousiasme et de désespoir j'ai travaillé à cette toile ! Quelle fièvre m'a empoigné quand elle a été devant le jury, et quelle sotte explosion de joie quand j'ai été reçu ! Mais bast ! à quoi bon parler de tout cela ? Le passé est le passé. Aujourd'hui que je vends ma peinture et que les journaux me disent des douceurs, je

regrette le temps où je tremblais si fort en esquissant *la Gorge aux pommiers !*

Tout en causant, nous étions parvenus à la hauteur des jardins de l'hôtel Cluny. Armand voulait me ramener chez moi, et, bien que cette offre m'embarrassât, je n'osais la refuser de peur de le blesser. Il lut sans doute mon embarras sur ma figure, car il n'insista pas et fit signe à l'un des cochers qui stationnaient devant le square. Avant de me mettre en voiture, il s'arrêta près d'une bouquetière en plein vent. — Autrefois, dit-il, je vous apportais des œillets ; aujourd'hui, en souvenir de cette rencontre, laissez-moi vous offrir un petit bouquet de violettes.

— Merci, Armand, lui répondis-je en aspirant l'odeur des violettes. Venez me voir quelquefois à la maison. Vos visites me feront du bien.

La voiture partit. Natalis ne parut pas au logis de toute la soirée, et, à dater de ce jour-là, ses absences devinrent de plus en plus fréquentes. J'avais projeté aussitôt après notre

dernière explication d'aller passer quelques mois à Trois-Fontaines, afin d'interrompre, au moins pour un temps, une existence commune qui nous était à charge à tous deux. Une triste nouvelle vint hâter la mise à exécution de mon projet. Un matin, la poste m'apporta une lettre du maître d'école m'annonçant que mon grand-père était gravement malade et m'appelait près de lui. J'en instruisis Natalis, qui ne fit aucune objection, et, quand Armand vint me rendre la visite promise, il me surprit au milieu de mes préparatifs de voyage. Je lui appris le motif de mon départ précipité, et je vis sa figure ouverte se rembrunir. Il regardait mélancoliquement les paquets épars sur les chaises, la caisse que Modeste remplissait, et il demeurait taciturne. Au bout d'une demi-heure, il se leva. — Vous le voyez, me dit-il en souriant tristement, je n'ai pas de chance, je vous retrouve à peine, et déjà vous vous enfuyez... Mais nous nous reverrons, Madeleine ! — Je lui serrai la main, et le lendemain matin Modeste et moi nous montions en wagon.

La nuit était près de tomber quand j'aperçus la lisière de la forêt. Je sentis mon cœur se serrer en songeant au dernier soir où je l'avais traversée avec Armand et ma grand'mère. — En ce temps-là, j'étais libre et j'espérais. Aujourd'hui je traînais une chaîne qui me faisait trébucher et haleter sur les tristes chemins de la vie réelle. — La maison de mes grands-parents avait ses volets clos et paraissait endormie ; un faible filet de lumière, passant à travers les fentes des volets, annonçait seul qu'on y veillait.

Je soulevai le loquet de la porte de la cuisine, et à la lueur de l'*âme damnée* j'aperçus ma grand'mère accroupie sur un escabeau, la tête dans son tablier ; près d'elle, deux ou trois voisines accourues pour veiller le malade filaient au rouet tout en surveillant une casserole de vin sucré qui chauffait sur la braise de l'âtre.

— Voilà votre petite-fille, Adeline, murmura l'une des vieilles filandières.

Ma grand'mère se leva, frotta ses yeux et m'embrassa silencieusement, puis, ôtant ses souliers pour faire moins de bruit, elle alla

jusqu'à l'alcôve où depuis près de soixante ans les deux époux avaient dormi à l'abri des grands rideaux d'indienne à carreaux rouges.

— Il repose, murmura-t-elle en soulevant l'un des rideaux, et en me montrant le grand-père assoupi. Ah ! il est bien bas, le pauvre homme ; il est temps que vous arriviez, ma mignonne ! M. le curé lui a porté les saintes huiles tantôt...

Modeste était en train d'installer mes bagages dans ma chambre. Nous revînmes nous asseoir près de l'âtre. Ma grand'mère me tenait les mains dans les siennes et se répandait en lamentations qu'elle entrecoupait de temps en temps d'un baiser sur mes joues. — Vous avez bien fait de venir, petiote, il sera *moût* content de vous revoir. Je voulais faire écrire aussi à votre vagabond de père, mais nous n'avions pas son adresse. Le mauvais sujet ne sera pas ici pour fermer les yeux à son père !.. Ah ! pauvre cher homme du bon Dieu, qu'est-ce qui aurait cru que je te verrais partir le premier !

— Allons, Adeline, dit une des fileuses qui

faisait griller des rôties, ne vous désolez pas ainsi. Le vin sucré est cuit, versez-en à votre petite-fille, et prenez-en une larme, cela vous fera grand bien.

Mais les paroles de la vieille redoublèrent les gémissements de ma grand'mère. — Hélas ! hélas ! reprenait-elle, ce matin il me disait encore : « Ah ! notre Adeline, je crois que je boirais bien une petite goutte du bon vin qui est derrière le cellier. » Je pensais : « Ce n'est point la peine d'entamer une bouteille, il ne pourra la finir, le pauvre cher ami ; » mais j'ai été tout de même la quérir pour ne pas le molester.

Au même instant la voix de mon grand-père se fit entendre faiblement derrière les rideaux.

— Notre Adeline ! murmurait-il, la petiote est-elle arrivée ?

— Oui, notre homme ! répondit ma grand'mère en allant vers lui.

— Apportez-moi une lumière, que je la voie encore une fois !

On alluma une chandelle, et je m'assis près

de son chevet. — Me voici, pépère, lui dis-je en l'embrassant.

— Bien, bien, fit-il avec un soupir,... puis il fureta sous les couvertures, et, tirant une bourse de cuir à demi pleine d'or, il me la glissa dans la main : — C'est pour vous, petiote, murmura-t-il, ne la montrez à personne.

Il ferma les yeux comme si le mouvement qu'il venait de faire l'eût épuisé, et parut s'assoupir ; mais tout à coup il se redressa sur son lit, écarquilla ses petits yeux déjà obscurcis par l'approche de la mort, et passa sa main amaigrie sur ma robe de soie. Un rayon de joie et d'admiration illumina un moment sa figure décharnée. — Ah ! dit-il en me regardant, elle est *moût* mignonne ;... c'est une duchesse ! — Ces mots par lesquels il m'avait accueillie lors de notre première entrevue à Paris furent les derniers qu'il prononça. Il poussa un grand soupir,... et ce fut fini. — Dès qu'on fut assuré que le grand-père s'était bien réellement endormi du sommeil suprême, la cuisine s'emplit de gémissements. Le paysan a la douleur bruyante,

et un mort ne passe pour avoir été convenablement regretté que lorsqu'il a été bien *crié*. — Ah ! mon cher homme, gémissait ma grand'mère, je ne te reverrai donc plus jamais !... — Et les trois vieilles fileuses répondaient par des lamentations et des sanglots.

J'emmenai ma grand'mère dans la pièce voisine et la forçai à prendre un peu de repos, tandis que les veilleuses faisaient la dernière toilette du mort. On ne devait enterrer le pauvre grand-père que le surlendemain. La maison était plongée dans un profond silence, et ce silence s'étendait même aux maisons du voisinage. Au village, on entoure les morts de touchantes attentions, et le logis qu'un deuil récent a visité reçoit de tous les marques d'un religieux respect.

Le matin de l'enterrement, la cloche se mit à sonner *au mort*, et on emmena vers l'église le cercueil du grand-père, porté à bras par ses quatre plus proches voisins. C'est de droit, et ce serait faire affront aux gens que de leur refuser cet honneur de porter leur voisin à sa dernière demeure. Derrière le cercueil, le village entier sui-

vait : les hommes parés de leur habit de noce, les femmes ayant la tête couverte d'une coiffe de levantine noire. — Au cimetière, situé tout au haut de la côte, lorsque le cercueil fut descendu dans la fosse, et que l'on jeta les premières pelletées de terre, tout le monde défila en aspergeant la bière d'eau bénite. Tandis que j'écoutais, absorbée, le douloureux bruit des graviers résonnant sur les planches, quelqu'un me saisit la main, et je vis Armand devant moi. — J'avais affaire ici, me dit-il comme pour excuser sa présence, à cause de mon atelier en construction, et puis je ne voulais pas laisser partir le pauvre homme sans lui faire, moi aussi, mon dernier adieu... Vous ne m'en voulez pas d'être venu, Madeleine ?

Je lui serrai affectueusement la main, et nous redescendîmes ensemble à la maison, où quelques voisines avaient aidé ma grand'mère à nettoyer la cuisine et à tout préparer pour l'*obit*. L'*obit* est le repas qui doit, suivant un très-antique usage, avoir lieu après l'enterrement. Les femmes en sont exclues. Tous les vieux amis du

mort y sont conviés. La longue table est dressée dans la chambre même où le défunt a rendu le dernier soupir. On n'y mange que de la viande fraîche, et, avant de commencer, le maire ou le maître d'école rappelle en quelques mots les bonnes qualités du mort, dont la place marquée à table est laissée vide; puis on s'assied et on mange ferme. Hélas! on boit encore plus à l'*obit* qu'on n'y mange, et ce repas funèbre, prolongé très-avant dans la soirée, finit souvent par des clameurs et une émotion où le vin du défunt a plus de part que la douleur...

Les premières semaines qui suivirent furent employées à débrouiller des affaires d'intérêt. Les prodigalités de mon père avaient nécessité la vente des biens de ma grand'mère, et par suite il n'avait plus rien à prétendre sur la succession, absorbée entièrement par les reprises de la veuve : aussi, quoiqu'il eût été averti du décès, s'était-il dispensé de faire le voyage. Je voulus rendre à ma grand'mère la petite bourse que le *pépère* m'avait glissée dans la main avant de mourir, mais elle refusa énergiquement de la

reprendre. — Non, non, petiote ! s'écria-t-elle, il faut respecter la volonté du pauvre cher homme : gardez votre or, vous ne devez pas en avoir de trop dans vôtre *dévorant* de Paris...

A cause de l'absence de mon père, l'arrangement des affaires de la succession nécessita des formalités pour lesquelles l'aide d'Armand nous fut nécessaire. Il venait souvent à la nuit nous rendre compte de ses démarches. Ma grand'mère l'accueillait amicalement, et, pour le mettre à l'aise, lui permettait de fumer. — Ne te gêne pas, mon garçon, lui disait-elle ; l'odeur de ta fumée me fait plaisir : je ferme les yeux, et je crois que mon pauvre cher défunt est encore là avec sa pipe.

Les visites d'Armand nous faisaient du bien à tous. J'entendais de loin dans la rue son pas net et énergiquement cadencé ; je reconnaissais sa façon brusque de pousser le loquet. S'il était en retard, mes yeux interrogeaient avec inquiétude les aiguilles de la grande horloge de bois peint, et, sitôt qu'il entrait, la vieille cuisine prenait un air plus vivant. Après avoir embrassé

sa marraine, il s'installait sur la peau de mouton du grand-père, et je le questionnais minutieusement sur les occupations de sa journée. Il me semblait que la franche camaraderie d'autrefois était revenue. Je ne le voyais que le soir à la maison, et je ne quittais guère ma grand'mère. Cependant, un matin que je m'étais décidée à faire visite à Manette Delorme, en franchissant la haie des vergers contigus je rencontrai Armand sur mon chemin. Nous suivîmes d'abord silencieusement les allées rapides du *mais*. Un gai soleil éclairait toute la vallée, où serpentait la Saulx; les alouettes chantaient haut dans le ciel, et autour de nous il y avait un bruissement de sauterelles et de grillons. Armand s'arrêta tout à coup devant un arbre qu'il frappa du plat de sa main. — Reconnaissez-vous ce cerisier, Madeleine?... Il y a déjà sept ans de cela, continua-t-il en soupirant; que ne suis-je encore au temps où le vent nous balançait tous deux dans les branches pleines de fruits! Que ne suis-je resté un paysan!

Je le regardai d'un air incrédule. — Pensez-

vous cela sérieusement? répliquai-je ; votre nom est déjà célèbre, et vous avez l'avenir devant vous. Que dirai-je donc, moi qui n'ai plus rien?

— C'est vrai, répondit-il ; je suis un égoïste et un sot ; je ne songe qu'à moi. — Ses clairs yeux bruns regardaient droit dans les miens.— Vous n'êtes pas heureuse, Madeleine! reprit-il.

Cette fois la douleur fut plus forte que ma volonté, et je me mis à fondre en larmes. Il me prit les deux mains : — Contez-moi vos peines, me dit-il ; ne voyez plus en moi que le vieux camarade d'enfance ; soulagez votre cœur!

Je me laissai toucher par cette voix loyale, je n'étais pas habituée à tout renfermer en moi, comme je le faisais depuis un an ; ma nature expansive reprit le dessus, et j'éclatai. Appuyée au vieux cerisier, en face de cette vallée lumineuse, de ces vergers pleins de fruits et de chants d'oiseaux, sous ce beau soleil d'été tout rayonnant de promesses fécondes, je lui contai les tristes et vulgaires déboires de mon mariage, mon orgueil foulé aux pieds, ma jeunesse veuve d'espérance, ma vie manquée. Il se tenait en face

de moi, et de temps en temps secouait tristement la tête. — Songez, reprit-il quand j'eus terminé, songez que vous avez vingt ans, et que ce n'est pas l'âge où on peut dire : Tout est fini.

— Ah ! m'écriai-je avec une sourde irritation, c'est justement parce j'ai vingt ans que je suis plus misérable !

Il garda le silence. Je le voyais ému, et je lui savais gré de me faire grâce de banales consolations. — Vous souvenez-vous, Madeleine, dit-il enfin, de cet hiver où vous étiez si pâle, si chétive, si malade, et où chacun ici croyait que vous ne verriez pas fleurir les violettes ?.. Et cependant le bon air du village, le grand soleil, les émanations salubres des bois vous ont guérie, et vous êtes redevenue belle et forte. Aujourd'hui que vous êtes malade moralement, fiez-vous encore une fois à la salutaire influence de notre village où vous êtes entourée de braves gens et de bons amis. L'amitié a sur les cœurs souffrants une action aussi généreuse que celle de l'air et du soleil sur les corps malades. Restez au milieu de nous, et nous vous guérirons...

XX

Il me dit encore d'autres bonnes paroles affectueuses, et quand je rentrai à la maison il me sembla en effet que j'avais un poids moins lourd sur le cœur. Peu à peu, je m'aperçus que sa prédiction se réalisait, et que le nouveau milieu dans lequel je vivais avait réellement une influence bienfaisante. Une sensation nouvelle, intime, délicieuse, vint hâter cette transformation morale, en reportant toute ma pensée vers mes espérances de maternité. A partir de ce moment, je m'occupai de ma santé trop longtemps négligée, je me soignai pour le petit être qui ne vivait que de ma vie. Je mis de côté mes douleurs et mes larmes ; il me semblait que, si j'étais triste, il en souffrirait. Je résolus de passer l'été à Trois-Fontaines, et je l'écrivis à M. La

Jonchère, qui n'y mit aucune opposition. La fenaison allait commencer ; ma grand'mère, dont la vue s'affaiblissait, n'avait plus la même activité, et je lui étais d'un grand secours pour surveiller les gens de journée. Je redevins franchement paysanne. Je préparais le souper des journaliers, j'allais faner dans les prés avec Modeste, je respirais à pleins poumons, et je me surpris un jour fredonnant un refrain villageois comme au temps passé.

Je savourais ma nouvelle quiétude, et je m'efforçais d'oublier les deux années de ma vie parisienne. Quand j'étais au pré avec les faneurs, j'entendais parfois un aboiement sonore, et à la lisière d'une saulaie j'apercevais Armand en train d'achever une étude tandis que son chien courait après les vaches éparses dans les prairies déjà fauchées. Quelquefois il quittait sa toile pour venir en aide à *nos gens* qui chargeaient le foin sur la charrette, ou pour contenir un cheval vicieux qui s'emportait, et alors sous l'artiste reparaissait le paysan vigoureux, souple et fort que j'avais connu jadis. Nous nous

en revenions ensemble lentement, à la tombée de la nuit, précédés des faucheurs qui chantaient des airs du pays. Les buissons étaient semés de brins de foin, les vers luisants étoilaient l'herbe des talus, et au long de la Saulx les *reines des prés* répandaient leur exquise odeur d'amande amère.

— Je me sens heureuse, lui dis-je un soir que nous traversions ainsi la prairie côte à côte, il y a longtemps que je n'ai goûté un calme aussi délicieux. Il me semble, qu'après avoir marché au soleil sur une grande route poudreuse, je suis entrée tout à coup dans un enclos plein d'ombre et de fraîcheur.

— Et moi je suis content de vous entendre, répondit-il joyeux ; — en même temps il saisit ma main et la serra. Pendant une bonne minute nous marchâmes ainsi nous tenant par la main, comme deux enfants, sans qu'il me vînt à l'esprit de retirer la mienne. Quand je songeai tout à coup à l'étrangeté de la situation et que je voulus me dégager, je n'osai plus. Il comprit lui-même mon embarras et rendit la liberté

à ma main prisonnière; après être resté un moment silencieux : — Madeleine, dit-il brusquement, mon atelier avance, la charpente va être posée, et j'ai une grâce à vous demander.

— Laquelle?

— Il faut que vous me promettiez de venir avec moi à la *Gorge aux pommiers*. J'y tiens; il me semble que je ne travaillerai bien que lorsque l'atelier aura reçu votre visite.

Je le lui promis, mais ce même soir je rentrai au logis toute pensive et préoccupée. Ma grand'mère s'aperçut vite de ma distraction. L'âge ne lui avait rien ôté de sa perspicacité; elle m'observait en silence et secouait la tête en voyant mes regards noyés dans le vide.

Je restai longtemps seule à la fenêtre de ma chambre, j'écoutais le chant des grillons dans la nuit; j'écoutais aussi ce qui se passait dans mon cœur. J'y entendais murmurer mille souvenances éparses, mille délicates sensations; prises séparément, elles étaient peu de chose, mais toutes ensemble formaient un concert mélodieux et

troublant. J'étudiais les secrets mouvements de mes pensées, je leur trouvais une agitation mystérieuse et douce à la fois. Il y a des fleurs dont les semences légères s'envolent pareilles à un impalpable duvet; on dirait qu'un souffle va les faire disparaître, qu'une goutte d'eau va les dissoudre, ce n'est presque rien et nul n'y prend garde, et pourtant il suffit d'une seule plante pour ensemencer tout un champ. De même pour l'amour, on ne s'aperçoit de sa présence que lorsqu'il a déjà jeté ses germes dans l'âme tout entière.

Je m'avouai tout à coup que j'aimais Armand, et je reconnus en même temps avec quelle force déjà il régnait sur ma pensée. Jusqu'alors son amour contenu et respectueux ne m'avait pas effrayée; d'ailleurs j'éprouvais une joie si nouvelle à me sentir sérieusement aimée, que je me trouvais mal préparée pour lutter contre ce sentiment envahisseur. A partir de cette soirée, un secret instinct me fit éviter les occasions de tête-à-tête; à dire vrai, cet effort ne me coûtait guère. Peu m'importait qu'il y eût un tiers entre

nous; Armand était près de moi, j'entendais sa voix et j'étais heureuse.

Il arriva un matin à la maison pour me rappeler ma promesse. — Profitons de cette claire matinée, s'écria-t-il; nous emmènerons Modeste, et la course vous fera grand bien.

J'hésitais, je regardais ma grand'mère, qui écrémait son lait et dont le profond silence n'était pas de nature à m'encourager; mais Modeste vint au secours d'Armand : elle se plaignit de n'avoir pas fait encore une seule promenade au bois, prétendit que nous vivions comme des recluses, et plaida si bien que je me laissai convaincre.

Nous partîmes; la matinée était délicieuse en effet, trop charmante même, car, si nous avions mieux regardé l'horizon vers l'ouest, nous y aurions lu des menaces d'orage; mais à peine fûmes-nous dans les bois que les grands arbres nous dérobèrent l'aspect du ciel, et que le spectacle de la forêt nous absorba. Modeste, qui avait la passion des champignons, pénétra sous bois pour récolter des *chanterelles*, et nous la perdîmes de vue. Nous suivions un long sentier

ombreux en échangeant nos impressions et nos souvenirs. Je lui contais mes jeunes années de Saint-Clémentin, il me parlait de ses écoles buissonnières à travers la forêt; chaque arbre lui rappelait une histoire. Plus nous allions, plus sa gaieté redoublait et plus je savourais le bonheur d'entendre son rire éclatant sous les allées sonores.

Cependant le ciel s'était couvert, et quelques gouttes d'eau roulèrent sur les feuilles. Sans transition, un de ces brusques orages, comme il en survient au mois de juillet dans les pays forestiers, éclata au-dessus de nous. En un clin d'œil nous fûmes environnés d'un nuage de pluie, et l'eau roula dans les terres argileuses du sentier. Armand me prit par la main. — A quelques pas d'ici, dit-il, il y a une hutte de sabotiers où nous serons à couvert. Venez vite!

Après une course rapide à travers les feuillées ruisselantes, nous atteignîmes en effet la hutte abandonnée. Elle était construite en terre et en ramilles, mais son toit de mousse suffisait pour nous abriter. Un amas de vieilles souches

gisait dans un coin ; Armand les entassa contre les pierres de l'âtre, et bientôt une joyeuse flambée nous éclaira. — Maintenant, séchez-vous, s'écria-t-il en me faisant asseoir sur un bloc de hêtre.

J'étendis mes pieds vers la flamme et poussai un cri de surprise en voyant mes bottines enduites de terre jaune. — Attendez, fit-il, le mal sera tôt réparé. — Il arracha des poignées d'herbe et de mousse et se mit à faire la toilette de ma chaussure. Il était à genoux devant moi, et je lui abandonnais gaiement mes pieds. J'avais un secret plaisir à sentir ses mains les saisir alternativement, et lui-même, pris d'un zèle extrême, se complaisait à prolonger cette délicate opération. La fine peau de chevreau était redevenue complétement noire, et il tenait encore un de mes pieds dans ses mains. Insensiblement sa tête s'abaissa et tout d'un coup ses lèvres effleurèrent la mince bordure de ma bottine.

Je devins pourpre, mais je ne voulus pas laisser voir mon trouble et je gardai le silence, D'ailleurs je dois confesser ma lâcheté, je me

trouvais si bien près de cette claire flamme, au fond de cette hutte perdue dans les bois!... Il me semblait que j'étais à mille lieues du monde, et je ne parlais pas de peur de faire évanouir l'illusion qui me tenait sous son charme. Armand était resté à genoux. Mes yeux n'osaient pas le regarder ; tournés vers l'ouverture de la hutte, ils étaient fixés sur les bois dont les masses verdoyantes descendaient vers la *Gorge aux pommiers*. Au fond du ravin, une légère bruine ondoyait comme une fumée ; la violence de l'orage s'était apaisée et l'averse tombait menu avec un bruit frais sur les feuilles. Bientôt un rayon perça la nuée ; au-dessus du taillis, tout scintillant de gouttes de pluie, je vis la brume s'éclaircir et les toits de l'atelier briller. Un soupir étouffé me tira de ma contemplation. — Madeleine! murmurait Armand, Madeleine!

Je devinais trop bien ce qu'il allait me dire, et d'un geste de la main je le suppliai d'être silencieux. Il saisit mes doigts, les baisa, et gardant ma main dans la sienne : — Non, reprit-il, laissez-moi parler. Il y a si longtemps que

je renferme tout en moi; mon secret est là depuis mon enfance et il m'étouffe ! Laissez-moi vous dire que je vous aime !

Je secouai la tête tristement. — Vous ne m'aimez pas, Madeleine!

Sa figure avait une si sincère expression de douleur, son cri de désespoir était si poignant que je n'eus pas le courage de dire non; il ne me vint sur les lèvres que ces mots à peine articulés : — Je ne m'appartiens plus !

— Ah! s'écria-t-il avec la fougue sauvage qui était le fond de sa nature paysanne, vous m'aimez ! Je le sens, je le vois dans vos grands yeux tristes, vous m'aimez ! Que m'importe le reste?

Il s'était emparé de mes deux mains et les baisait passionnément. Hélas ! je ne les lui retirais pas; je sentais ma volonté chanceler, je n'avais plus assez d'énergie pour lutter. Je balbutiais quelques paroles sans suite. — A quoi bon? disais-je; je vous aimerais que l'impossible n'existerait pas moins. Il faudrait dissimuler, tromper celui auquel je suis enchaînée fatalement, et je ne sais ni ne veux mentir !

— Eh bien ! partons, s'écria-t-il en se levant impétueusement, quittez cet homme et laissez-moi vous emmener loin de Paris, loin de la France. Rien ne vous retient près de lui ; il ne vous aime pas, vous le méprisez et vous n'avez pas d'enfants ; partons !

Ces derniers mots me tirèrent violemment du rêve où je m'oubliais. Il se passa en moi un phénomène étrange ; j'eus soudain comme la vision de ma mère étendue sur sa chaise longue à côté de M. Desprairies ; avec une intense lucidité, je me rappelai la soirée lointaine où je l'avais entendue confier à son vieil ami l'histoire de son enlèvement et de son mariage. Les paroles qu'elle avait prononcées tintèrent subitement à mes oreilles : « Croyez-vous que Dieu punisse les enfants des fautes de leur mère ? » Moi aussi, j'étais mère, et l'enfant qui tressaillait en moi expierait ma faute à son tour, comme je portais sans doute la peine du seul péché de ma pauvre maman ! — Oh ! non, m'écriai-je, je ne veux pas ! — Tout cela avait été plus rapide que l'éclair. J'arrachai mes mains d'entre celles d'Armand.

Non, repris-je, je ne peux pas vous aimer!

Il revint vers moi avec des yeux suppliants, mais je ne voulais plus faiblir. — Laissez-moi, dis-je, irritée contre lui et contre moi-même, je ne dois pas vous écouter, et je ne serai jamais à vous... Je suis funeste à tous ceux qui s'attachent à moi; je gâterais votre vie comme j'ai gâté la mienne. Effacez-moi de votre souvenir; arrachez-moi de votre cœur! Oubliez-moi par tous les moyens possibles... Je vous l'ordonne, je ne veux pas aimer... adieu!

Je m'enfuis à travers le taillis. — Madeleine! s'écriait Armand d'une voix désespérée, et du fond des rochers qui se dressaient dans le creux de la gorge, l'écho me renvoya comme une plainte déchirante les dernières syllabes de mon nom.

En arrivant sur la route, je rencontrai Modeste, qui nous cherchait comme une âme en peine. — Où étais-tu? lui criai-je avec colère; pourquoi m'as-tu forcée à venir ici? Pourquoi m'as-tu quittée? Retournons au village; il faut que ce soir nous repartions pour Paris.

Je sentais bien que, si je revoyais Armand,

je ne retrouverais plus la même force ; une fuite immédiate était mon seul remède. En rentrant, j'annonçai ma résolution à ma grand'mère. Elle me regarda avec une anxieuse expression. — Vous avez raison, petiote, dit-elle ; j'ai des yeux, bien qu'ils faiblissent chaque jour, et je voyais bien des choses qui me tarabustaient. Il ne faut pas tenter le diable, ni se donner en pâture aux mauvaises langues. Vous avez pris le bon parti ; mais, ma pauvre mignonne, je crois bien que je ne vous reverrai plus !...

A la nuit tombante, le Manchin attela sa carriole, et nous traversâmes la forêt au grand trot. Quand, à la croix du carrefour, je distinguai la tranchée qui descend vers la *Gorge aux pommiers*, je fus prise d'un violent mouvement de désespoir. J'aurais voulu courir vers Armand et lui crier : — Prends-moi ! j'ai menti et je t'aime !... — La carriole poursuivit sa course rapide à travers les arbres dont le vent secouait les branches mouillées, et un quart d'heure après nous vîmes scintiller les lumières de la station.

XXI

Quand le lendemain matin je sonnai à la porte de l'appartement de la rue Vanneau, ce fut Natalis lui-même qui vint ouvrir. Je fus saisie à l'aspect de sa mine défaite et dolente. Sa tête penchait mélancoliquement sur son épaule, et la vareuse rouge dont il était vêtu faisait encore ressortir sa pâleur blafarde. Tandis que Modeste s'occupait des bagages, il me suivit dans ma chambre et se laissa tomber languissamment dans un fauteuil. — Je croyais que tu ne reviendrais plus, dit-il d'une voix plaintive, et que tu m'avais abandonné comme le reste du monde.

— Qu'avez-vous? demandai-je étonnée.

— Ah! je suis malade, reprit-il, malade de corps et d'esprit!

Il n'était pas de ceux qui renferment fièrement leurs chagrins et savent souffrir en silence. Il avait la douleur *geignarde* et bruyante, et ne se fit pas longtemps prier pour me conter ses ennuis. Depuis l'insuccès de son drame, la mauvaise chance l'avait constamment poursuivi ; les Revues avaient refusé ses vers, et les éditeurs l'avaient éconduit dédaigneusement. Mira elle-même, — et en prononçant ce nom ses lèvres se contractaient, — Mira Strany lui avait retiré le *libretto* de son opéra. Elle l'avait confié à Francis Charmois, un jeune confrère de Natalis, qu'un acte en vers joué avec succès venait de lancer en pleine célébrité. — Cette femme a été mon mauvais génie ! s'écria-t-il, depuis que je l'ai connue, rien ne m'a réussi ; les échelons se sont brisés sous mes pieds à mesure que je montais.

Bref, il était découragé et récriminait contre Mira, contre Paris, contre le monde entier. J'eus compassion de son désespoir. En quittant Trois-Fontaines, j'avais résolu de faire un effort pour vivre auprès de lui ; je voulais me rattacher à mes idées de dévouement comme à une sauve-

garde contre l'amour d'Armand. Je pris bravement mon parti dès la première heure, et je trouvai des paroles cordiales pour réconforter Natalis ; je pansai du mieux que je pus les blessures de sa vanité, — c'était là sa véritable maladie. — Son regard pénétrant lut sans doute dans mes yeux la pitié qu'il m'inspirait, car il reprit avec une emphase exaltée : — Oui, j'ai fait une chute douloureuse, pourtant je pourrais encore me relever, si tu voulais m'y aider ;... mais tu ne le voudras pas, et tu auras raison ; je ne vaux pas la peine qu'on s'intéresse à moi.

Je le regardai en face, et d'une voix ferme : — Vous vous trompez, lui dis-je, je resterai près de vous et je vous aiderai.

— Toi, Madeleine ? — Ses yeux s'adoucirent et sa voix devint vibrante et câline. — Ce serait trop de bonheur !... Non, non, tu ne sais pas à quoi tu t'engages ; il faut plus que de la patience et de la pitié, il faut du dévouement pour partager ma vie.

— J'en aurai.

Il ferma les yeux, renversa sa tête sur le fau-

teuil et essaya un sourire sceptique. — Tu me dis toutes ces choses pour me calmer, reprit-il, mais après quelques jours tu seras à bout de forces, et tu me laisseras encore pour fuir dans ton village.

— Je resterai près de vous, répétai-je énergiquement.

— Merci, dit-il en me prenant la main, tu es une vaillante créature et tu me rends du courage... Je vais me remettre au travail, et je leur ferai voir à tous que j'ai encore quelque chose dans le ventre.

Il tint parole, et pendant tout un mois il travailla avec acharnement. Il restait fort tard dans la bibliothèque; parfois le bruit de ses pas me réveillait. Dans le silence de la nuit, j'entendais le grincement de sa plume sur le papier; mais l'inspiration semblait rebelle, il poussait des exclamations dépitées, déchirait la page commencée et la froissait avec rage dans ses doigts. Je l'encourageais de mon mieux et je m'encourageais moi-même. L'idée de ma prochaine maternité me donnait des forces. Je songeais

avec impatience au moment où j'aurais un enfant à aimer. Je me disais qu'il serait mon soutien, ma consolation, ma protection. Hélas! ce bonheur-là devait m'échapper comme tous les autres. Les émotions du printemps et de l'été avaient sans doute influé gravement sur ma santé et sur celle du petit être qui partageait ma vie. Je tombai malade en décembre, pendant mon dernier mois de grossesse ; j'eus une couche pénible et l'enfant ne vécut que quelques heures.

Ce fut un coup terrible, et j'espérai un moment que je ne m'en relèverais pas. Je passai tout l'hiver étendue sur mon lit, et quand le printemps se remit à sourire, je pouvais à peine encore quitter la chambre. Je me levais cependant, et j'avais en apparence retrouvé mes forces ; mais j'étais reprise de cette langueur dont j'avais autrefois souffert à Trois-Fontaines. Les mêmes symptômes se manifestaient : nuits fiévreuses, horreur du mouvement, indifférence à toutes les choses de la vie. Natalis avait profité de mon état maladif pour recommencer sa vie d'autrefois. Il

sortait dès midi et ne rentrait plus que fort tard. Le vieux démon de la vanité paresseuse et vantarde s'était de nouveau emparé de lui. Par quelques mots qu'il avait laissé échapper étourdiment, je devinais aussi que sa folle passion pour Mira s'était rallumée et flambait de plus belle : mais tout cela n'avait plus le don de m'irriter, ni même de m'occuper un moment. La tendresse de ma chère Modeste elle-même n'arrivait pas à me tirer de ma torpeur.

J'atteignis ainsi la fin de juin. Un matin, Natalis entra dans ma chambre. — J'ai rencontré, dit-il, ton docteur, ma chère ; il pense que tu es anémique et que l'air de la mer te ferait du bien. Il m'a conseillé Saint-Valéry, où l'eau de la Manche est mitigée par les eaux de la Somme. Le pays est très-pittoresque ; j'ai gagné quelque argent, nous emmènerons Modeste, et, si tu le veux, nous partirons à la fin de la semaine.

Paris ou la baie de la Somme, peu m'importait ; maintenant la vie m'était intolérable partout. Je dis oui, et Modeste fit les préparatifs du départ. Natalis avait loué une maisonnette sur

le quai de la Ferté. Il avait fait son cabinet de travail de l'unique pièce habitable du rez-de-chaussée, et je m'étais installée avec Modeste dans les deux chambres du premier étage. Devant mes fenêtres s'étendait la baie, que la mer tantôt remplissait de ses vagues courtes et limoneuses, et tantôt laissait à nu dans toute la largeur des bancs de sable, où des flaques d'eau miroitaient au soleil. En face, sur l'autre rive, à trois kilomètres environ, se dressait le bourg du Crotoy, dont, par les temps clairs, je distinguais les maisons blanches. Le quai de la Ferté était dominé par les murs et l'église de la vieille ville haute, et dans cette direction, du côté de l'ouest, par delà les tertres verts du cap Hornu et les galets du Hourdel, on apercevait la pleine mer où des voiles se profilaient sur le ciel. Parfois silencieux comme un désert, parfois bruyant et animé par le va-et-vient des bâtiments qui montaient ou redescendaient avec la marée, ce vaste paysage avait une mélancolique grandeur qui s'harmonisait avec la disposition de mon esprit. Les baigneurs y étaient peu nom-

breux : quelques Parisiens fourvoyés, cinq ou six familles des environs, des peintres et deux ou trois Anglais taciturnes, composaient tout le personnel étranger. Le lendemain de notre arrivée, Natalis me conduisit au modeste établissement des bains, situé sur une jetée qu'un bras de la Somme sépare du port. Natalis avait mis à sa toilette un soin que ne justifiaient ni l'heure matinale, ni les patriarcales habitudes des familles qui fréquentaient les bains. Je n'avais pas fait à son bras dix pas sur la jetée, que j'eus l'explication de cette toilette intempestive. Sur le seuil du chalet servant de casino, Mira Strany apparut, escortée de miss Walford, sa gouvernante. Coiffée d'un capulet rouge et drapée dans un burnous blanc, elle se détachait nettement sur le fond sombre de la baie ; elle tenait à la main une badine et se dirigeait de notre côté. Je regardai fixement Natalis, qui ne put s'empêcher de rougir.

— Étrange hasard ! murmura-t-il en reprenant tout son aplomb.

Je haussai les épaules et quittai son bras.

— Étrange en effet, répondis-je ironiquement.

Mira était près de nous; il s'avança pour lui tendre la main, mais elle l'écarta d'un mouvement de sa badine. — Vous ici? s'écria-t-elle en fronçant les sourcils, je vous rencontrerai donc partout?

Elle lui tourna le dos, vint à moi et s'informa de ma santé : il ne se tint pas pour battu et revint se mêler à notre conversation. Devant elle, tout son amour-propre s'humiliait, et il était d'une lâcheté qui me faisait pitié. — Je comptais, me dit Mira, m'installer ici pour travailler, mais j'y ai renoncé. Vous jouez de malheur, mon cher, fit-elle en se retournant vers M. La Jonchère, je pars demain. J'ai loué une maison au Crotoy et j'en suis enchantée. Un pays unique, d'une sauvagerie admirable; une mer de sable à côté de la vraie mer! Deux lieues de dunes désertes où planent tous les oiseaux des solitudes : les hérons, les chevaliers et les aigles... Francis Charmois doit venir m'y retrouver avec deux de ses amis, et j'y finirai mon opéra. Je ne t'invite

pas à m'y visiter, Madeleine, la route serait trop fatigante pour toi.

— Et moi, interrompit humblement Natalis, vous ne me permettez pas d'y venir?

Elle fixa sur lui son regard dédaigneux : — A quoi bon? que je vous le permette ou non, je sais que vous y viendrez. Je n'aime pas les paroles inutiles.

Quand nous fûmes seuls, Natalis me regarda d'un air embarrassé, et voyant que je restais silencieuse, il essaya de m'expliquer le prétendu hasard de cette rencontre. Je le laissai d'abord se noyer dans un flot de phrases pénibles; à la fin, à bout de patience : — A quoi sert de vous donner tant de peine? lui dis-je sèchement, tout cela m'est indifférent, et le mieux est de n'en point parler.

Mira avait raison de supposer qu'il la visiterait, invité ou non, car il ne passa plus un jour sans aller au Crotoy. Il s'y rendait, soit en barque par la baie, qu'on peut traverser en une demi-heure à marée haute, soit par le petit chemin de fer de Noyelles, dont la station est à une lieue

du bourg. Il dînait rarement à la maison et m'y laissait presque toujours seule. J'employais mes journées à faire de lentes promenades avec Modeste, tantôt dans les pâtures verdoyantes des Corderies, tantôt sous les vieux chênes du cap Hornu. Je passais mes soirées accoudée à ma fenêtre, regardant tristement le soleil s'enfoncer dans la haute mer. Selon les heures changeantes du flux, le couchant rougissait de ses obliques rayons les vagues bruissantes ou les sables silencieux. Des bandes de mouettes au vol circulaire et horizontal allaient d'une rive à l'autre en poussant des cris plaintifs. Puis la nuit tombait peu à peu; le phare du Hourdel allumait son feu tournant, et je voyais en face, à l'extrémité du Crotoy, s'illuminer les fenêtres de la maison habitée par Mira. Je songeais aux soirées de Douarnenez, où, dans ma chambrette de jeune fille, j'avais aussi assisté, rêveuse, à la tombée de la nuit sur la mer. J'étais libre alors et j'espérais... Si l'on m'eût dit que trois ans plus tard je serais l'épouse abandonnée d'un homme que je mépriserais, comme tout mon

orgueil se serait soulevé! Par moments, il se réveillait encore et se révoltait.. J'avais des heures d'indignation et de rébellion en pensant que j'étais jeune, belle, aimée passionnément par un cœur loyal, et que je restais là l'esclave d'un homme qui ne me valait pas et qui se jouait de moi! Mes pensées se reportaient vers Armand. Que faisait-il à cette même heure? M'avait-il prise au mot et cherchait-il à m'oublier? J'étais alors saisie d'un violent regret de ne l'avoir pas écouté ; je me levais toute frémissante, et je marchais à grands pas dans la chambre. Modeste, qui brodait près de moi et rongeait son frein en silence, éclatait en voyant mon agitation. — Partons! ma petite fille, s'écriait-elle, laissons cet affreux pays et cet affreux homme. Retournons à Trois-Fontaines, où tu retrouveras des gens qui t'aiment.

XXII

Quelquefois la nuit, au milieu de mes accès de révolte, j'entendais une clef grincer dans la serrure, la porte du rez-de-chaussée criait sur ses gonds, et Natalis rentrait d'une de ses expéditions au Crotoy. Le malheureux revenait la plupart du temps dans un état de surexcitation fébrile. Mira trouvait pour le torturer des raffinements fantasques et impitoyables. Elle jouait avec Natalis comme un enfant s'amuse d'un volant en le faisant rebondir sur la raquette. Tantôt elle l'accueillait comme un agréable passe-temps et se divertissait à griser sa vanité ; tantôt elle le rudoyait, le sanglait de railleries mordantes et le renvoyait humilié, fiévreux, ulcéré. Il ne se rebutait pas et y retournait sans cesse, attiré par la fascination de cette fille

étrange. Sa passion pour Mira était faite d'amour-propre fouetté jusqu'au sang et de jalousie exaspérée; les nerfs y avaient plus de part que le cœur, mais, si peu intéressante qu'elle fût, elle le faisait réellement et cruellement souffrir. Lorsqu'un soudain caprice de Mira l'avait exilé du Crotoy et qu'il était condamné à rester à la maison, il exhalait son dépit en plaintes enfantines. Il avait si bien perdu tout sentiment de dignité, que parfois il essayait de me prendre pour confidente de ses souffrances misérables, et que j'étais obligée de lui imposer silence.

Vers la fin d'août, je ne sais quelle violente boutade de Mira le contraignit à passer trois jours d'exil à Saint-Valery. Dans l'après-midi du troisième jour, il ruminait silencieusement sa colère au fond de son cabinet du rez-de-chaussée, et moi je faisais de la tapisserie à ma fenêtre, dont les persiennes étaient closes, lorsque j'entendis au dehors une voix bien connue, et à travers les persiennes j'aperçus Mira, accompagnée de sa gouvernante. Elle se tenait sur le trottoir du quai, où Natalis, qui l'avait aperçue, était venu

la retrouver. Ils parlaient tous deux très-haut. Mira attendait la diligence du Tréport, qui devait lui amener deux chanteurs mandés pour essayer son opéra. — La partition est écrite tout entière, dit-elle gaiement, et ce soir nous en exécuterons des fragments en grande cérémonie. Je n'attends plus que mon ténor et mon baryton, et je les remmène par le premier train.

— Avec moi! fit Natalis de sa voix la plus câline.

— Vous, mon cher, vous resterez à Saint-Valery pour y écouter la musique de la marée montante. Nous serons six dans la voiture, et c'est tout ce qu'elle peut contenir.

— Six! murmura Natalis vexé, quels sont donc les deux autres?

— Un critique *influent*, venu de Paris tout exprès, et Francis Charmois, qui m'attendent à Noyelles.

— Toujours Francis Charmois! Il est heureux, celui-là, il a vos bonnes grâces!

— Eh! mon cher, je vous l'ai déjà dit, soyez célèbre, et je vous adorerai!

Il se mordit les lèvres, puis, revenant à la

charge avec l'insistance d'un enfant : — Laissez-moi aller au Crotoy ce soir... N'y a-t-il pas d'autres moyens de vous y rejoindre?

Elle haussa les épaules. — Si fait, il y en a un, s'écria-t-elle en lui montrant d'un geste ironique la baie aux sables humides. Jadis, « en des temps très-anciens, » comme vous dites dans vos vers, Léandre passait l'Hellespont à la nage pour aller visiter Héro. Je ne vous en demande pas tant; traversez seulement la baie à pied, et ma porte vous sera ouverte.

— Vous croyez me défier? fit Natalis avec un sourire contraint.

— Non, mais je crois que, comme beaucoup de poëtes, vous tenez fort à votre précieuse personne. Je veux voir si vous hésiterez entre la crainte d'un rhume de cerveau et le plaisir de vous asseoir à souper à côté de moi. Donc vous passerez la baie à pied, ou ma porte vous sera close.

— Soit, j'accepte ! murmura-t-il avec dépit.

En ce moment, la diligence du Tréport arrivait au galop. Mira fit un signe au conducteur, qui arrêta ses chevaux, et elle tendit la main

aux deux artistes qui occupaient le coupé. — Messieurs, s'écria-t-elle, vous êtes témoins! M. Natalis La Jonchère, poëte lyrique, ici présent, s'engage à venir nous retrouver ce soir au Crotoy en traversant la baie à pied.

Natalis inclina la tête d'un air affirmatif, tandis que les deux chanteurs applaudissaient. Mira Strany tira de sa ceinture une mignonne montre. — Il est sept heures moins un quart, dit-elle, la pleine mer est à huit heures, vous avez par conséquent plus d'une heure devant vous; mais franchement vous ferez mieux d'y renoncer.

— Je vous répète que j'accepte le défi! s'écria-t-il violemment.

— Très-bien. Nous nous mettons à table à sept heures et demie, mais on vous accordera le quart d'heure de grâce. Héro sera généreuse, elle illuminera sa tour comme un phare pour éclairer triomphalement

> L'heure où le dieu, poussé mollement vers la grève,
> Paraîtra sur la mer ondoyante du rêve...

Et maintenant en route !

Elle fit monter sa gouvernante dans l'intérieur,

prit place dans le coupé, et la diligence repartit bruyamment.

J'avais écouté cette folle conversation avec un mélange d'indignation et de pitié. Natalis rentra dans sa chambre, où je lui entendis ouvrir et refermer avec colère les placards. Je savais que la traversée de la baie à pied est souvent pénible, mais qu'elle devient tout à fait dangereuse quand on part trop tard ou qu'on perd du temps en route. Le flux arrivant à huit heures, Natalis avait encore au moins une heure pour faire une course de trois kilomètres en ligne droite; mais sur ces sables accidentés, coupés de flaques d'eau, le pied n'est jamais bien solide, et on peut être arrêté par un obstacle imprévu. Je me précipitai au rez-de-chaussée, et j'arrivai au moment où Natalis achevait de se guêtrer jusqu'aux genoux.

— J'espère bien, lui dis-je, que cette bravade n'est pas sérieuse.

— Très-sérieuse, répliqua-t-il avec impatience; veux-tu que je me rende ridicule aux yeux de tout ce monde?

— Je veux que vous agissiez raisonnablement, et que vous ne vous exposiez pas de gaieté de cœur.

— Bah ! j'ai déjà traversé la baie.

— Vous aviez un guide, et du temps devant vous, tandis qu'aujourd'hui vous êtes seul, et l'heure est trop avancée. Je vous en supplie, continuai-je en me plaçant entre la porte et lui, ne faites pas cela !

Il frappa du pied. — Le danger est de perdre du temps, s'écria-t-il, et c'est toi qui me compromets en me retardant avec tes enfantillages !

Il m'écarta brusquement et s'élança sur le quai. Sept heures sonnaient à l'église. Je le vis descendre le long du talus de la levée et détacher lui-même le bateau du passeur. Ce dernier était absent, et Natalis traversa seul le chenal de la Somme, puis il repoussa le bateau du pied et sauta sur le sable fangeux.

Je remontai dans ma chambre. J'étais tremblante et j'avais de violentes palpitations de cœur. Appuyée à ma fenêtre, je suivais avec anxiété la marche de Natalis sur les bancs onduleux de la baie. Il s'éloignait à grandes enjambées. Le

soleil, déjà près de s'enfoncer dans la Manche, jetait sur l'immense baie déserte et silencieuse un radieux flamboiement. Les flaques d'eau miroitaient avec des rougeurs sanglantes; les nappes sablonneuses et humides avaient des reflets d'or et d'améthyste, et sur cette étendue resplendissante l'ombre du marcheur se projetait démesurément agrandie. L'horloge de l'église sonna le quart après sept heures. Il n'avait déjà plus que trois quarts d'heure pour franchir l'espace compris entre le chenal de la Somme et le Crotoy. Ce trajet en ligne droite ne demande guère plus de quarante minutes; mais Natalis connaissait mal le chemin direct. Il hésitait; les flaques assez profondes qu'il était obligé de contourner ralentissaient sa marche et le désorientaient. Les minutes fuyaient, et il me semblait qu'il n'avançait pas. La distance entre lui et le Crotoy paraissait encore si longue!... Les mains crispées contre la barre de la fenêtre, je faisais au ciel une muette prière. — Qu'il arrrive seulement! m'écriais-je. — Pendant ce temps, sous ma croisée, des promeneurs passaient en causant

tranquillement, des enfants chantaient des rondes sur la levée, des pêcheurs se hélaient d'une barque à l'autre. Le contraste de cette vie familière et indifférente avec l'horrible angoisse qui me serrait la gorge, me causait une impression poignante. Natalis marchait toujours; je ne le distinguais plus que comme un mobile point noir au milieu de la baie solitaire. Tout à coup un murmure sourd se fit entendre vers l'ouest, semblable au bourdonnement d'une foule lointaine ou au bruit d'un train en marche. Je me redressai toute frissonnante. C'était impossible, ce ne pouvait être déjà la marée, sept heures trois-quarts n'étaient pas même sonnés! Le grondement tumultueux s'accentua. Hélas! c'était bien la rumeur grossissante du flot, et Mira s'était trompée de vingt minutes. Déjà au loin j'apercevais les crêtes des vagues rougies par les dernières lueurs du couchant; je voyais tourbillonner dans le ciel les oiseaux de mer qui précèdent la marée montante et l'annoncent avec leurs cris aigus. Natalis avait compris comme moi l'imminence du danger.

Le mobile point noir s'arrêta hésitant, puis recula en arrière. Les flots roulaient toujours; déjà l'eau du chenal remontait avec des remous écumeux. Je distinguai alors le malheureux qui revenait précipitamment dans la direction de Saint-Valery; il franchissait les bancs de sable et les eaux stagnantes dans une course folle. Le soleil avait disparu, et une brume croissante le déroba bientôt à ma vue fatiguée. Je fermai les yeux un moment, mais un tonnerre formidable de vagues bouillonnantes me les fit brusquement rouvrir. Les eaux couvraient toute la baie, et à la clarté de la pleine lune qui se levait, je les voyais s'agiter convulsivement entre les deux rives. Je poussai un cri; Modeste accourut. — Ah! lui dis-je, il est perdu! — Au même moment, de vives lueurs scintillèrent à l'extrémité du Crotoy. C'était la maison de Mira Strany qui s'illuminait pour servir de signal à Natalis, et qui jetait sa lumière cruelle sur l'étendue houleuse et solitaire où le malheureux venait de s'engloutir.

Ce fut le lendemain seulement, à la marée

basse, que des pêcheurs trouvèrent son corps, échoué comme une épave au pied d'une estacade. La vague avait mis ses vêtements en lambeaux, et sa pâle tête nue était enfouie dans le sable.

XXIII

On enterra Natalis dans ce verdoyant cimetière de Saint-Valery où les tombes sont si pressées les unes contre les autres. Pendant quelques jours, sa mort défraya les conversations de la ville et de l'établissement des bains, puis l'émotion se calma, les rumeurs s'apaisèrent, et le poëte fut oublié. Dès le lendemain de la catastrophe, j'avais fait appel à la fidèle amitié de M. Desprairies ; je le suppliai d'accourir près de moi. J'informai également ma belle-mère de la mort de mon mari, je la chargeai de l'annoncer à qui elle le jugerait convenable. Quant à moi, je n'avais ni la force ni le désir d'entretenir les gens de regrets que je n'éprouvais pas. D'ailleurs à qui aurais-je écrit? Depuis longtemps mon père ne s'occupait plus

de moi ; ma grand'mère, devenue complétement aveugle, n'aurait même pas pu lire ma lettre ; je préférais lui dire moi-même l'histoire de mon brusque veuvage aussitôt que je serais arrivée à Trois-Fontaines, car je comptais m'y réfugier le plus tôt possible. Je ne fis d'exception que pour une seule personne, parce que celle-là avait lu déjà dans mon cœur et en connaissait les plus intimes secrets ; j'écrivis à Armand. Je lui contai le tragique dénoûment, je lui parlai de mon très-prochain départ pour Trois-Fontaines, et j'ajoutai que j'espérais retrouver là-bas ses bons conseils et sa solide affection ; puis, comme j'ignorais sa résidence actuelle, je lui adressai ma lettre à Paris, à son atelier.

Trois jours après, mon vieil ami Desprairies arriva et me trouva encore sous le coup de l'épouvante. Depuis la terrible soirée, j'étais en proie à un tremblement nerveux ; je ne pouvais plus voir l'affreuse baie, et je m'étais renfermée dans la petite chambre de Modeste, qui donnait sur la campagne. A deux reprises, Mira Strany essaya de pénétrer jusqu'à moi, mais je refusai

de la recevoir ; elle comprit, et n'insista plus. La vue de mon vieux cher maître me fit du bien ; je me jetai dans ses bras ; pour la première fois, je pus pleurer, et je me sentis un peu plus calme. L'excellent homme jugea que le plus pressé était de me faire changer d'air et de m'arracher aux pénibles impressions de Saint-Valery. Il m'emmena au Tréport, puis de là à Dieppe et au Havre. Nous parcourûmes ainsi toute la côte normande à petites journées. Les paysages verts et plantureux de la Normandie, le dévouement paternel de M. Desprairies, les bonnes caresses de Modeste, finirent par me rasséréner. Peu à peu la terreur qui pesait sur mon âme s'allégea, les rêves funèbres qui hantaient mon sommeil s'évanouirent, je commençai à respirer. Je m'éveillais enfin du cauchemar qui pendant deux ans avait envahi ma vie. Je m'intéressais de nouveau aux choses de la nature, je m'écriais : Comme les fleurs sont belles, comme le ciel est bleu ! On eût dit que depuis longtemps je n'avais plus vu ni fleurs, ni ciel, ni verdure. Ma santé se fortifiait, mes joues re-

prenaient des nuances rosées, et quand je me coiffais, j'éprouvais de nouveau en maniant mes nattes épaisses un naïf orgueil. — Songez, petite, me répétait M. Desprairies, que vous n'avez que vingt ans, et que la vie belle et bonne est encore presque tout entière devant vous.

Oui, j'étais libre, j'étais jeune, et la vie pouvait être encore clémente pour moi. Le ciel voudrait sans doute me dédommager de mes années d'épreuves. J'avais au début tourné les plus douloureuses pages du livre, et j'espérais bien que les suivantes ne m'entretiendraient plus des mêmes navrantes histoires. Je me souviens qu'un soir, dans un petit village de la vallée d'Auge, j'entendis avec ravissement un joyeux carillon de cloches argentines. Les larmes me montèrent aux yeux, et je songeai aux claires sonneries de mon cher village de Trois-Fontaines. Il me sembla que je gravissais le sentier qui mène à notre église et qu'Armand me donnait le bras. — Pourquoi non? me disais-je en m'abandonnant à cette sorte d'hallucination, il m'aime profondément et sérieusement; depuis

son enfance, son cœur n'a battu que pour moi ; aujourd'hui que je suis libre, je vais pouvoir enfin lui confier sans remords que je l'aime à mon tour passionnément. — Où était-il ? avait-il reçu ma lettre, et dans quels sentiments l'avait-il lue? Je me le figurais revenant au soir de son atelier de la *Gorge aux Pommiers*, et, comme moi en ce moment, écoutant tinter l'*Angelus*, tandis que sa pensée fidèle s'envolait lentement vers mon souvenir avec les vibrations de la cloche...

Après un mois de voyage, je fus prise d'un vif désir de rentrer à Paris. Il me tardait de savoir des nouvelles d'Armand, de quitter pour toujours cet appartement de la rue Vanneau, si plein de souvenirs détestés, et de m'enfuir vers Trois-Fontaines. Hélas! rue Vanneau, je ne trouvai à mon adresse que des lettres indifférentes. Pas un mot d'Armand! J'allai chez ma belle-mère, elle me reçut avec une figure compassée et de douloureuses démonstrations où je sentais percer une irritation sourde. Elle s'apitoya longuement sur la triste fin de Natalis. —

Pauvre garçon ! dit-elle, mourir si jeune, quand on a tant de talent ! Hélas ! il n'a pas été compris comme il devait l'être, et on ne lui rendra justice que plus tard.

Je demeurai muette devant l'étalage de ses regrets. — Enfin, ajouta-t-elle avec une intention méchante, ceux qui devraient partir restent et ceux qui devraient rester s'en vont. Te voilà libre et maîtresse de tes actions. Pareille chose ne m'arrivera pas, à moi ! — Elle me lança son perfide regard oblique et continua — A propos, as-tu des nouvelles de ton ami Armand ?

Je répondis que non ; ma figure trahissait sans doute l'étonnement que je ressentais de ce long silence d'Armand, car madame Hermance reprit avec une soudaine vivacité : — Lui as-tu écrit ?

— Oui, répliquai-je, et je sentis que je rougissais ; il y a un mois environ, je lui ai écrit à Paris.

Les traits de ma belle-mère reprirent leur froide impassibilité, et un singulier sourire glissa

sur ses lèvres. — A Paris? fit-elle, en ce cas, il n'a pas reçu ta lettre. Il était en Italie, et à son retour il n'est point repassé ici : mais, puisque tu vas à Trois-Fontaines, tu le verras, car il y est rentré.

— Comment le savez-vous? m'écriai-je étonnée.

— Je le sais, répondit-elle lentement. Je l'ai appris par quelqu'un qui l'a rencontré. Tu le retrouveras là-bas dans l'atelier qu'il s'est fait bâtir, tu lui conteras de vive voix ce que tu lui écrivais, et la surprise n'en sera que plus grande.

Il y avait dans les intonations de sa voix quelque chose qui me mettait mal à l'aise. Je la quittai brusquement, et je me hâtai de faire les préparatifs nécessaires pour gagner Trois-Fontaines. M. Desprairies devait m'y accompagner avec Modeste, et nous partîmes par un des premiers trains du matin. A mesure que le convoi se rapprochait de la station de Sermaize, mon cœur battait ; je me sentais dévorée par une fiévreuse inquiétude, et je ne pouvais tenir en

place. Mon vieil ami, qui s'était aperçu de mon agitation, me questionnait doucement. Je ne voulus pas lui cacher plus longtemps l'affection déjà ancienne d'Armand, et mon amour, hélas! trop tardif; je lui confiai tout : espoirs, craintes et projets. Si Armand m'aimait toujours, ma ferme intention était de devenir sa femme à l'expiration de mon deuil légal. — J'abandonnerai, dis-je, à madame Hermance, cette rente des dames de Grandclos que je touche encore et qui me pèse. Il me restera une quarantaine de mille francs. De cette façon je n'arriverai pas auprès d'Armand comme une mendiante... Ce sera assez pour lui, s'il m'aime encore, et ce sera toujours trop pour moi, s'il ne m'aime plus.

Mais je rejetais bien loin cette douloureuse supposition. Son cœur était trop fidèle, son affection trop vraie, pour qu'il eût pu m'oublier en si peu de temps. — Assurément il m'aime toujours, disais-je à M. Desprairies, et pourtant son silence m'inquiète. — Je tremblais d'impatience en songeant que j'avais encore de longues heures d'attente à subir.

— Savez-vous ce que nous ferons, petite? s'écria mon brave ami, que tourmentait mon angoisse de plus en plus visible, nous laisserons nos bagages à la station. Modeste ira tout droit au village annoncer notre arrivée, et nous pousserons tous deux jusqu'à l'atelier de M. Delorme. Comme il sera trois heures à peine, nous aurons chance de le rencontrer; de cette façon vous pourrez lui serrer la main, et vous n'en dormirez que mieux ce soir.

J'acceptai avec joie cette proposition. A notre arrivée, nous montâmes dans l'omnibus, et à la croix du carrefour, Modeste seule prit le chemin du village; quant à nous, nous suivîmes pédestrement la tranchée qui descend vers *la Gorge aux pommiers*.

Je connaissais très-exactement le chemin, l'ayant déjà fait bien des fois. Nous avancions lentement, car mon vieil ami n'était pas très-ingambe, et, chose singulière, je ne ressentais plus la même impatience d'arriver. Au moment de revoir Armand et de lui annoncer que j'étais libre, j'avais un secret raffinement de volupté à

retarder la venue de cet instant si ardemment désiré. On était aux premiers jours d'octobre, il faisait un beau temps d'automne. Les aliziers commençaient à s'empourprer, les hêtres revêtaient leurs riches teintes d'un roux violet ; dans les cornouillers rouges de fruit, les mésanges murmuraient un léger gazouillis. Je suivais des yeux le vol onduleux des fils de la Vierge qui se balançaient dans l'air tiède, j'écoutais les appels lointains des ramasseuses de faînes, et je goûtais avec délices le plaisir de sentir chacun de mes pas me rapprocher de la demeure d'Armand. Enfin au fond de la gorge nous vîmes scintiller au soleil les châssis vitrés de l'atelier. Je reconnus les pommiers sauvages, la fontaine filtrant sous leurs racines, et dans l'éloignement la hutte des sabotiers où Armand m'avait si brusquement révélé sa passion.

La porte de l'atelier était grande ouverte, et sur le seuil un petit paysan lavait des pinceaux. D'une voix mal assurée, je lui demandai si M. Delorme était chez lui.

— Non, madame, répondit le petit gars en

écarquillant ses yeux ronds, il est dans le bois en train de dessiner, mais il ne tardera guère, et vous pouvez l'attendre.

M. Desprairies s'assit devant la porte, et j'allai m'accouder à la pierre moussue qui surplombait au-dessus de la source, toute semée de vertes lentilles d'eau.

XXIV

J'attendis là une heure peut-être, je ne sais, car le tourbillonnement de mes pensées m'empêchait d'avoir une notion exacte du temps. Tout à coup, sur les cailloux d'un petit chemin masqué par de hautes *tailles* j'entendis résonner un pas net, rapide et solidement cadencé... C'était son pas. Je le reconnaissais bien pour l'avoir souvent épié, l'été précédent, à l'heure de la veillée, quand il retentissait dans la grand'rue sonore. Bientôt Armand déboucha du taillis. Je le vis apparaître devant moi, dans le vert encadrement des cépées, beau, jeune, vigoureux, joyeusement éclairé par un rayon de soleil. Il ne m'avait pas vue tout d'abord; lorsque ses yeux se tournèrent vers la source : — Madeleine ! s'écria-t-il.

— Oui, Armand, c'est bien moi, et voici mon vieil ami, M. Desprairies, dont je vous ai si souvent parlé.

M. Desprairies s'était levé et s'avançait en saluant. Armand pâlit; il nous regardait comme s'il eût contemplé deux revenants, et son profond saisissement me touchait plus que les plus douces paroles.

— Vous êtes en deuil, Madeleine, dit-il enfin; que vous est-il arrivé?

— M. La Jonchère est mort. Je vous l'avais écrit il y a un mois, ma lettre ne vous sera point parvenue sans doute, Armand?

— Il y a un mois, murmura-t-il d'une voix sourde, un mois! Je n'ai rien su; mais vous-même, Madeleine, n'avez-vous point reçu mes lettres?

— Non, aucune; mais qu'importent des lettres égarées, puisque nous pouvons maintenant causer longuement? Je vais me fixer à Trois-Fontaines. A présent que me voilà maîtresse de ma vie, je veux n'en disposer que pour mes amis.

M'en voulez-vous, Armand, d'être la première à vous apprendre que je suis libre?

Je lui tendis la main. Il se recula. — Hélas! fit-il en laissant retomber ses bras d un air désespéré.

— Qu'y a-t-il, m'écriai-je, tandis qu'un horrible pressentiment me glaçait le cœur.

— Vous êtes libre, Madeleine, et moi, misérable! je ne le suis plus...

— Marié! — Je m'appuyai contre la pierre de la fontaine, car je sentais que quelque chose venait de se briser en moi. M. Desprairies, me voyant pâle comme une morte, s'était approché et avait pris ma main.

— Pardonnez-moi, Madeleine, dit Armand d'une voix morne; tout cela est fatal et va nous faire souffrir cruellement tous deux. Malgré ce que vous m'aviez dit ici même, — et il montrait du doigt la hutte des sabotiers, — vous pensez bien que ma vie vous appartenait toujours. Il y a un mois, quand cette question du mariage s'est agitée, je vous ai écrit une première fois rue Vanneau, pour vous demander ce que je

devais faire. Je n'ai reçu aucune réponse, et, vous supposant absente, je vous ai adressé une seconde lettre que j'ai mise sous enveloppe à l'adresse de madame Hermance, en priant votre belle-mère de vous la faire parvenir.

— Ah ! ma belle-mère ! murmurai-je. — Je me rappelai le sourire méchant et les étranges paroles de madame Hermance, et je compris tout : sa main malfaisante devait jusqu'au bout aggraver la violence des coups qui me frappaient.

— Dans cette lettre, poursuivit-il, je vous contais mon histoire depuis le jour où vous vous étiez enfuie loin de moi. J'étais alors désespéré, Paris me faisait horreur et je partis pour l'Italie. A Rome, je retrouvai mon protecteur et mon maître, le peintre T.... Il était mortellement malade et se désolait de laisser après lui son unique enfant seule au monde et sans soutien. Un jour, il me prit à part et me demanda comme une grâce de devenir le mari de sa fille. J'avais contracté depuis longtemps envers T.... une grosse dette de reconnaissance, et puis,

Madeleine, je vous savais enchaînée à un autre, et vous m'aviez enjoint de vous oublier par tous les moyens. Je crus que je me guérirais peut-être ainsi de mon impossible amour. Pourtant je ne voulais rien promettre avant d'avoir votre consentement ; mais la fatalité s'en est mêlée, mes deux lettres sont restées sans réponse ; le vieux T.... déclinait et devenait de jour en jour plus pressant,... et je me suis marié.

Il m'avait dit tout cela fiévreusement, d'une voix humble et brisée. Je l'écoutais, penchée vers la source où mes larmes tombaient lentement. Quand il eut fini, je relevai la tête. — Elle est ici? lui demandai-je.

— Non. Elle est en Alsace, chez des amis. Je suis venu à mon atelier chercher des études que j'y avais laissées, et je repars dans deux jours.

— Adieu, Armand, le ciel ne m'avait pas faite pour être heureuse, et je ne vous en veux point.

— Madeleine ! s'écria-t-il avec désespoir...

Je détournai la tête, je pris le bras de M. Des-

prairies, et nous nous en allâmes lentement vers Trois-Fontaines...

2 novembre 186... — Le bonheur n'a pas voulu de moi, et c'est bien fini pour cette vie. J'ai été reprise de la maladie dont j'avais déjà souffert ici, il y a trois ans; mais cette fois ni le régime de l'étable, ni l'air des bois ne me guériront. Avant peu de temps, Armand pourra sans crainte amener sa femme à Trois-Fontaines... La toux déchire ma poitrine. J'ai cependant encore la force de me lever et d'écrire feuille par feuille la triste histoire de mon enfance et de ma jeunesse. Je me souviens des plus petites choses avec une lucidité extraordinaire, et j'éprouve une amère jouissance à rassembler tous ces souvenirs. Près de moi, ma vieille grand'mère tricote, assise dans son fauteuil. C'est presque un bonheur qu'elle soit maintenant aveugle : elle ne voit ni mes joues creuses ni mes mains amaigries et transparentes; je lui persuade que je vais mieux. Modeste et M. Desprairies me soignent comme une enfant,

et maintenant que mon sort est à jamais fixé, je ne forme plus qu'un souhait, c'est de m'en aller bien vite ailleurs... Le bonheur n'a point voulu de moi; j'irai vers celui qui a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Il me donnera peut-être une compensation. Hélas ! il me la doit bien.

25 novembre. — Je n'ai plus la force de lever les bras pour me coiffer, et je laisse mes cheveux tomber sur mes épaules comme au temps où j'étais enfant. Cette après-midi, il faisait un peu de soleil, et dans le *mais* j'ai entendu le chant voilé d'un petit rouge-gorge. Je me suis rappelé mon pauvre *Tireli*, et il m'est venu des larmes dans les yeux tandis que j'écoutais ce triste chant d'arrière-saison. Pauvre petit rouge-gorge perdu au milieu du jardin sans feuilles, comment vas-tu supporter ces longs jours neigeux de l'hiver qui accourt? où te réfugieras-tu jusqu'à ce qu'il y ait des feuilles vertes? Moi du moins, ma course est achevée, je sais que je ne verrai plus les œillets rouges dans les plates-

bandes du *mais*. C'est ailleurs que j'assisterai à la fête de l'éternel printemps.

M. DESPRAIRIES A M. MAUCLERC, A BRUXELLES.

« Trois-Fontaines, 28 novembre. — Madeleine veut vous embrasser avant de mourir. Hâtez-vous! »

M. DESPRAIRIES A M. MAUCLERC, A BRUXELLES.

« Ce 30 novembre. — Monsieur, j'avais cru devoir vous annoncer l'état désespéré de notre pauvre Madeleine ; je supposais que vous voudriez l'embrasser, ainsi qu'elle le désirait. Vous étiez sans doute absent quand ma dépêche est arrivée à Bruxelles. Maintenant je n'ai plus qu'à vous instruire de ce qui s'est passé. — Madeleine était atteinte de la maladie qui a emporté sa mère. A partir de son arrivée à Trois-Fontaines, le mal n'a fait que s'accroître. Cependant elle se levait encore chaque jour et passait ses après-midi étendue dans un fauteuil. Vêtue de son

long peignoir blanc, les cheveux à demi dénoués, elle ressemblait à sa mère d'une façon frappante. Avant-hier, les souffrances s'aggravant, elle demanda un prêtre et fut administrée. Hier elle semblait se trouver mieux; elle s'était assise sur son lit; Modeste et moi, près de son chevet, nous essayions de la réconforter avec quelques paroles d'espoir. Je lui disais que je l'emmènerais à Saint-Clémentin sitôt qu'elle serait un peu plus forte, que nous retournerions ensemble à la *borderie* des Touches, qu'à son âge aucune maladie n'est sans remède. Elle secoua la tête, étendit son bras amaigri, et traça lentement sur son drap, du bout du doigt, ce seul mot : *Guignon*. Je me détournai pour lui cacher mes larmes; quand mes yeux revinrent se poser sur elle, tout était fini, et la pauvre Guignon avait cessé de respirer. — Je ne vous écrirai pas plus longuement, monsieur. La douleur que je ressens ne me le permet pas. Puisque je n'ai pu vous voir ici, je dois vous faire part de la dernière volonté de votre enfant. Madeleine m'avait souvent témoigné le désir de retourner à Saint-

Clémentin et de mourir au pays où elle était née. Accordez-moi l'autorisation d'emmener son corps là-bas, pour qu'elle dorme au moins dans le petit cimetière des Palatries, près de sa mère. »

FIN.

PA 15. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

00101893

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018